

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'EXPÉRIENCE D'IMMIGRATION ET D'INTÉGRATION DE DOUZE FEMMES
DE LA COMMUNAUTÉ SYRIAQUE ORTHODOXE ST-JACQUES DE
MONTRÉAL AU REGARD DES RAPPORTS SOCIAUX DE SEXE

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN SOCIOLOGIE

PAR

CAROLINE REZEKALLAH

MARS 2014

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL
SERVICE DES BIBLIOTHÈQUES

AVERTISSEMENT

La diffusion de cette thèse se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 -Rév.01-2006). Cette autorisation stipule que, « conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire. »

REMERCIEMENTS

Ce mémoire n'aurait pas pu exister sans la participation des douze femmes syriennes orthodoxes de la communauté St-Jacques de Montréal qui m'ont généreusement raconté quelques séquences de leur univers. Je vous remercie de tout cœur. Toutes mes condoléances à la famille de l'une d'entre elles qui est décédée quelques mois après l'entretien. Merci également à toutes les personnes qui m'ont aidé à trouver des répondantes. Sans elles, ce périple aurait été difficile à achever.

Mes sincères remerciements vont également à ma directrice Francine Descarries pour sa présence attentionnée, sa confiance indéfectible et ses chaleureux encouragements.

Mes parents, ma sœur et mon fiancé, merci de m'avoir soutenue psychologiquement et financièrement pendant mes deux ans de rédaction.

Véronique et Sophie, merci de m'avoir guidée dans mes lectures, inspirée et corrigée tout au long de ma rédaction.

Merci à mes ami.e.s, formidables complices qui m'ont inspirée et soutenue tout au long de ce périple de recherche et d'écriture. Ma gratitude va tout particulièrement à Mireille, Line et Gaëlle. Merci pour vos présences magnifiques, pour votre amitié, pour votre humour.

Merci aussi à ceux et celles avec qui j'ai eu le plaisir de discuter de mes recherches et à toutes les personnes qui m'ont dit leur intention de me lire; vous avez contribué à rendre cette aventure vivante et incarnée.

TABLE DES MATIÈRES

AVERTISSEMENT	i
RÉSUMÉ.....	v
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I	
OBJET DE RECHERCHE, PROBLÉMATIQUE ET PERSPECTIVE.....	5
1.1 Objet de recherche	5
1.2 Problématique	12
1.3 Pertinence sociale et scientifique	16
1.4 Question de recherche.....	17
CHAPITRE II	
REVUE DE LA LITTÉRATURE, CADRE THÉORIQUE ET ÉTUDE DES CONCEPTS ...	18
2.1 Rapports sociaux de sexe et identité sexuée	20
2.2 La division sexuelle du travail	23
2.3 La socialisation	26
2.4 Intersectionnalité, classe sociale et origine ethnique	29
2.5 Représentations sociales	31
2.6 Identité individuelle/collective.....	33
2.7 Communauté et communautarisme.....	35
2.8 Immigration et intégration	38
CHAPITRE III	
MÉTHODOLOGIE	41
3.1 Entrevue semi-dirigée	41
3.2 Technique d'analyse	44
3.3 Portrait des participantes.....	46
CHAPITRE IV	
IDENTITÉ SYRIENNE, COMMUNAUTARISME ET RELIGION	60
4.1 Projet migratoire et expérience migratoire.....	61
4.2 Expérience d'intégration.....	65
4.3 Rapport à la religion	81
4.4 Contraintes culturelles, familiales et sociales	85

CHAPITRE V	
RAPPORTS SOCIAUX DE SEXE.....	90
5.1 Introduction.....	90
5.2 Adhésion aux valeurs du mariage comme mode de vie	91
5.3 La division sexuée du travail	98
CONCLUSION	110
ANNEXE A	
EXEMPLE DE LA GRILLE D'ENTRETIEN.....	116
ANNEXE B	
TABLEAU REPRÉSENTATIF DES PORTRAITS DES RÉPONDANTES.....	118
BIBLIOGRAPHIE	119

RÉSUMÉ

S'appuyant sur la sociologie féministe et interactionniste symbolique, ce mémoire vise à analyser la manière dont les femmes de culture syrienne orthodoxe de trois générations de la communauté St-Jacques, qui sont engagées dans la société québécoise, vivent et pensent leurs rapports sociaux de sexe. Partant du postulat qu'il existe des représentations sociales dominantes qui interprètent les rapports sociaux de sexe, ces femmes se voient d'autant plus surdéterminées par des valeurs, des mentalités et des normes de leur identité syrienne et de leur appartenance à la communauté. Elles se retrouvent donc en écart avec l'identité de la société québécoise en raison de leur adhésion à une culture distincte.

À partir d'entretiens semi-directifs, ce mémoire propose une analyse des trajectoires de vie des femmes syriennes de trois générations, dont des grands-mères, des mères et des filles. Cette analyse démontre la manière dont celles-ci se perçoivent et interprètent leurs comportements au sein de leurs rapports sociaux de sexe. Le choix de l'échantillon représentatif de trois générations de femmes permet d'observer à travers la vie sociale et professionnelle des femmes syriennes, l'évolution de la valeur de l'égalité des sexes que la société québécoise prône. La mise en place de ces analyses permet de relever l'absence de porosité et la résistance aux changements de certains membres de la communauté attachés à sauvegarder leur identité culturelle, tandis que d'autres cherchent à se détacher des représentations religieuses et culturelles de leur milieu d'origine qui limitent leur façon de penser et de vivre leurs rapports sociaux de sexe.

Mots-clés : rapports sociaux de sexe, femmes syriennes, représentation sociale, identité individuelle/collective, division sexuelle du travail, communautarisme, appartenance culturelle et religieuse

INTRODUCTION

Les questions d'identité, de culture, de religion et d'appartenance communautaire font, de nos jours, l'objet de nombreux discours médiatiques et politiques dans la société québécoise. En fait, la présence constante de ces questions dans l'espace public reflète l'importance des récents flux migratoires en provenance de pays non occidentaux qui entraînent progressivement une transformation du tissu social québécois. Le contact avec les nouveaux immigrants donne à la société québécoise un visage davantage pluraliste et y apporte également une richesse culturelle, sociale et économique. Or, bien que l'immigration constitue une réponse à des besoins de croissance démographique et économique, elle n'en interpelle pas moins la société québécoise qui doit apprendre, afin de surmonter les différences, à s'ouvrir et à se réajuster à un influx migratoire de diverses identités culturelles et religieuses.

Depuis 1970, la population immigrante s'est fortement diversifiée au Québec, se répartissant actuellement en une centaine de communautés culturelles différentes. « La venue au Canada en tant qu'immigrant ou immigrante peut être certes perçue comme un projet attrayant, mais c'est aussi un énorme défi tant pour les immigrants que pour la société d'accueil », affirme Houda Benmoussa (2006). Ainsi, l'accueil de leurs pairs et le niveau de volonté d'intégration des immigrants à la société québécoise marqueront de leur empreinte la façon dont ceux-ci vont vivre au Québec.

Les enjeux d'intégration de l'immigrant à la société québécoise sont le sujet de ce travail. Plus précisément, il s'agit de poser un regard sociologique sur une population du Moyen-Orient qui s'est établie à Montréal depuis la fin du 19^e siècle, soit la communauté syriaque St-Jacques de Montréal. En effet, l'idée de ce mémoire part du constat que cette communauté, à laquelle j'appartiens, reste fortement surdéterminée

par des représentations sociales et des pratiques de la culture syrienne qui encouragent un fort esprit de communautarisme. Dans la foulée de cette observation, nous posons l'hypothèse que la communauté syriaque orthodoxe de Montréal est en partie imperméable à une transformation en profondeur des rapports sociaux de sexe au sein de la communauté. Autrement dit, ce mémoire permet de vérifier si ce défaut postulé d'intégration à la société québécoise constitue un frein à la transformation des rapports sociaux de sexe des membres de cette communauté vers une plus grande égalité entre les femmes et les hommes, particulièrement en ce qui concerne les pratiques privées et domestiques.

Ce présent mémoire de maîtrise vise donc à répondre à l'interrogation suivante : comment expliquer qu'une communauté culturelle décide de vivre au Québec comme dans d'autres sociétés occidentales, en vase relativement clos et de privilégier les représentations culturelles et religieuses de sa société d'origine, plutôt que de chercher à s'adapter aux normes et aux valeurs de la société d'accueil, et cela, bien au-delà de la première génération d'arrivants.

Notre mémoire de maîtrise est organisé en cinq chapitres. Le premier chapitre est consacré à l'introduction du sujet de recherche, de la problématique ainsi que des questions relatives à l'objet de recherche. Le deuxième chapitre est voué au développement du cadre théorique. Pour notre étude, nous privilégions les perspectives sociologiques du féminisme matérialiste et de l'interactionnisme symbolique comme cadre théorique et conceptuel de référence. Le troisième chapitre expose l'approche méthodologique adoptée pour cette étude qui repose sur les récits de vie recueillis à partir d'entretiens de type semi-directif auprès de femmes syriennes orthodoxes de la communauté St-Jacques de Montréal. Afin de valider notre hypothèse, nous tenterons de répondre, à partir des données recueillies lors de ces entretiens à deux sous-questions qui seront les sujets des chapitres quatre et cinq. Plus précisément, le quatrième chapitre permettra de comprendre quelles sont les représentations sociales, en tant que systèmes d'interprétation (Jodelet, 1989),

qu'entretiennent les membres de la communauté syriaque (ou encore quels sont les savoirs sociaux) au sujet des relations hommes/femmes qui orientent leurs discours, comportements et pratiques. En fait, il s'agit de comprendre les représentations sociales qui permettent de mieux appréhender la façon de penser et de vivre le rapport social de sexe des membres de la communauté St-Jacques. À cet effet, nous nous interrogerons sur l'importance accordée à la préservation des représentations culturelles et religieuses dans les relations entre Syriens et Syriennes et, par corollaire, le niveau d'intégration des représentations sociales de la société québécoise. Le cinquième chapitre permettra de révéler quels sont les facteurs qui favorisent ou ralentissent l'intégration des Syriens au principe d'égalité entre les sexes. Pour ce faire, il s'agira de considérer les avancées individuelles et collectives qu'ont apportées les luttes féministes aux femmes québécoises au regard de leurs rapports à la procréation, au couple et à la famille, à l'éducation, au marché du travail et à la sphère politique. Il s'agira de constater si le désir d'autonomie et de liberté exprimé par les femmes québécoises trouve sa résonance dans les représentations et les pratiques des femmes syriennes. Plus précisément, nous tenterons de voir si le principe d'égalité des sexes sur lequel s'appuient les revendications des femmes québécoises entraîne une atténuation des rapports de pouvoir et de hiérarchie qui caractérisent les relations entre les hommes et les femmes dans la société traditionnelle. Enfin, ce chapitre permettra de cerner les facteurs qui favorisent ou ralentissent l'adhésion des Syriennes et des Syriens au principe de l'égalité des sexes, tout en considérant les avancées apportées par le mouvement féministe au Québec à ce sujet. Plus précisément, ce chapitre permettra de considérer l'évolution des rapports sociaux de sexe à travers les changements des valeurs et des mentalités au fil des générations.

En fait, le choix d'échantillon de trois générations de femmes syriennes orthodoxes selon leur position sociale de grand-mère, de mère et de fille permet d'examiner comment se pense et se vit l'évolution des rapports sociaux de sexe au sein de la communauté syrienne, de même que d'identifier certaines des incitations et des contraintes vécues par ces femmes au regard de leur condition de femme en

situation minoritaire. De plus, il permet d'observer comment elles se perçoivent par rapport à la société québécoise et si elles en partagent ou non les valeurs et les conceptions de celle-ci au sujet de l'égalité des sexes. Il permet aussi d'analyser l'évolution des rapports sociaux de sexe et de la division sexuelle du travail, mais aussi de comprendre l'évolution des facteurs influençant les relations entre Syriens et Syriennes, tels que l'esprit de communautarisme, la culture syrienne et la religion à travers leurs considérations sur leur vie quotidienne. Enfin, le choix de femmes de même culture, mais de différents groupes d'âge, permet de comparer leurs rapports sociaux de sexe en considération des éléments distincts de leur trajectoire de vie, particulièrement le fait d'avoir vécu en Syrie ou d'avoir immigré au Québec, de leur niveau d'intégration au Québec et de l'attachement à la communauté d'origine pour la mère et, enfin, de l'attachement au Québec comme seul pays de résidence pour la fille.

CHAPITRE I

OBJET DE RECHERCHE, PROBLÉMATIQUE ET PERSPECTIVE

1.1 Objet de recherche

Notre intérêt se porte sur la communauté syriaque orthodoxe St-Jacques de Montréal en regard de son inscription à la société actuelle. Celle-ci est composée d'immigrants de trois générations vivant au Canada et plus précisément à Montréal. Bien que ce soit la seule communauté portant le nom de communauté syriaque à Montréal, c'est-à-dire formée principalement par des Syriens, elle n'est pas l'unique représentante d'une culture du Moyen-Orient ainsi que de la religion chrétienne orthodoxe ou catholique. En fait, c'est loin d'être la seule communauté moyen-orientale se regroupant autour de son église. Plusieurs autres communautés culturelles sont dans la même situation, telles les Arméniennes orthodoxes, les Coptes catholiques, les Coptes orthodoxes, les Grecs melkites catholiques, les orthodoxes d'Antioche, les maronites, les syriaques catholiques, etc.¹ Les membres de la communauté St-Jacques, quant à eux, se regroupent en terre québécoise grâce à l'église St-Maxime située à Laval ainsi qu'à la salle communautaire située dans l'arrondissement Saint-Laurent, où les deux tiers de la population habitent. En résumé, un membre de la communauté St-Jacques est un individu qui participe activement à l'Église syrienne en adhérant à la foi orthodoxe reçue par ses Saints-pères tout en étant engagé et fidèle aux traditions syro-orthodoxes.

¹ Voir la liste des Églises moyen-orientales de Montréal à l'adresse suivante : <http://rcmo.ca/index.php/eglises-du-moyen-orient/liste-des-paroisses> (page consultée le 12 septembre 2012).

La proximité de résidence et l'appartenance à la culture du Moyen-Orient sont les caractéristiques qui soudent cette communauté vivant au Canada et regroupant environ 450 à 600 familles qui partagent la même culture et la même religion. Selon Marie Hajjar², porte-parole du conseil des dames de la communauté, ces individus appartiennent à cette communauté en raison de leur appartenance à la culture du Moyen- Orient et à la religion orthodoxe. Bref, les individus qui forment cette communauté proviennent du croissant fertile, c'est-à-dire de la région qui va de la Syrie à l'Irak, en passant par le Liban et le sud-est de la Turquie. Vers la fin du 19^e siècle, de nombreux immigrants provenant de la Syrie, du Liban, de la Jordanie et d'Israël se sont installés au Canada. Plus précisément, c'est entre 1915 et 1940 que des Arabes de culture syrienne ont immigré au Canada et ont fondé la communauté syriaque orthodoxe St-Jacques de Montréal. À la recherche d'une vie décente et d'un meilleur avenir, vingt familles s'étaient alors regroupées afin de conserver la foi de leurs « pères » et grands-parents et leurs traditions et rituels orientaux. Néanmoins, la Première Guerre mondiale vient temporairement mettre un terme à toutes les vagues d'immigration. Après la guerre, donc vers 1930, le nombre d'entrées au Canada est faible en raison de l'adoption de règles gouvernementales canadiennes qui rendent ardues les démarches d'immigration des Syriens (Aboud, 2002).

Plusieurs immigrants du Moyen-Orient ont dû quitter leur pays d'origine à cause d'un ensemble de facteurs tels que « les difficultés économiques et l'incertitude dans certaines régions du Bilad al-Sham; l'attrait d'une meilleure vie dans le "Nouveau Monde"; le souvenir des conflits intercommunaux de 1860 au Mont-Liban et en Syrie et la crainte qu'ils n'éclatent à nouveau; les inquiétudes au sujet de la suspension de la constitution ottomane en 1878; les attaques de 1895 et 1896 contre les chrétiens de Mardin et des régions avoisinantes. Pour bien des femmes, c'est en tant qu'épouse d'un immigrant revenu au pays pour se marier qu'elles quittent leur pays. De nombreux mariages sont arrangés entre les familles ou entre le futur époux et les parents de la

² Propos extraits de l'article « Un demi-siècle de service » du journal *Nouvelles Saint-Laurent* (Montréal), paru le 29 novembre 2007, en ligne à <http://www.nouvellessaint-laurent.com/Actualites/2007-11-29/article-763339/Un-demi-siecle-de-service/1>

jeune fille. Du point de vue des parents, un marchand syrien qui a réussi en Amérique est certainement un époux idéal » (id., 2002). Encore aujourd'hui, un nombre indéterminé de femmes de la Syrie immigreront au Canada en se mariant avec un homme de cette communauté dans l'espoir d'une vie meilleure. Le mariage religieux est très important pour les membres de cette communauté puisqu'il est l'un des sept sacrements de l'Église. L'objectif premier, et le plus important, du sacrement du mariage est de donner naissance à des enfants. Les parents sont tenus d'être non seulement les parents biologiques de leurs enfants, mais aussi leurs êtres spirituels, afin que ces enfants soient nés de Dieu. Il est de la responsabilité des patrons de l'Église de coopérer afin de mettre ces enfants dans la voie chrétienne. Les écrits de la Bible affirment :

« For Jesus Christ highly regards children in the community, saying: Whoever receives one of these little children in My name receives Me: and whoever receives Me, receives not Me but Him who sent Me » (Mark 9, 37).

De façon générale, les relations sociales des membres de cette communauté se décrivent comme suit : les membres participent aux rituels religieux tels que la messe du dimanche et entretiennent des rapports sociaux entre eux puisque plusieurs comités d'activités au sein de la communauté permettent aux Syriens d'avoir une vie sociale avec des individus qui sont nés en Syrie ainsi qu'avec d'autres qui sont nés au Canada. Bien que ces individus adhèrent à cette communauté en raison de leurs caractéristiques communes, c'est davantage le besoin de partager des pratiques culturelles ou des rites religieux qui expliquent leur rassemblement et le sens de la communauté. Bref, les Syriens de la première ou deuxième génération choisiront d'y adhérer pour faciliter leur intégration lors de leur venue à Montréal, tandis que d'autres de la troisième génération se verront introduits à cette communauté par leurs parents dès la naissance. Bref, le fait d'adhérer à cette communauté est, en premier lieu, le résultat d'une transmission parentale suivie d'une simple reproduction de cette identité commune plutôt que le résultat d'un choix personnel. À vrai dire, les jeunes Syriens appartiennent à cette communauté à l'initiative de leurs parents qui se

montrent soucieux de préserver un environnement empreint de la culture syrienne, mais aussi d'inculquer à leurs enfants des opinions et des comportements valorisés au sein de cette communauté. Bien que la communauté syrienne orthodoxe St-Jacques de Montréal permette de maintenir sa « différence », c'est-à-dire l'appartenance à la culture syrienne ainsi qu'à la religion orthodoxe, elle exige de ses membres syriens de se comporter selon les exigences de la communauté. Selon le prêtre de l'Église St-Jacques Kamil Ishak, la jeune génération est très chère au cœur de Jésus-Christ et ainsi donc à cette communauté :

Quand Jésus, gloire à Lui, s'est fait homme en supposant donc de notre nature humaine, excepté le péché, il a déclaré une économie divine basée sur les futurs jeunes. Or, le Christ a intérêt à travailler à travers les jeunes pour le salut du peuple. Par conséquent, nous demandons constamment à nos jeunes enfants spirituels de s'impliquer dans les activités spirituelles et sociales de l'Église. Les paroles de Salomon "Le premier pas vers la sagesse est la crainte de Dieu", car il pourrait servir à amender le péché. En outre, craindre Dieu est, à notre avis, le but ultime.³

En quelque sorte, l'appartenance des Syriens à la communauté vise à réduire l'influence socialisatrice de la société québécoise et ainsi préserver et reproduire les croyances et mentalités du pays d'origine. Par conséquent, l'encadrement des Syriens entre eux par le communautarisme encourage les Syriens orthodoxes à développer une vie sociale et amoureuse tout en restant très liés à leur communauté d'origine. D'après le prêtre de l'Église Kamil Ishak toujours :

l'Église est aujourd'hui à la croisée des chemins entre le fait de revenir à ses origines pures, sources de ses traditions honorables et anciennes, tout en poursuivant ses grandes valeurs caractéristiques des grands Pères, ou bien le fait de suivre les nouvelles théories et les changements sociaux qui tentent de détruire les piliers du royaume de Dieu, ayant pour conséquence de déshonorer son Dieu et son identité⁴.

Pour ce qui est de la langue d'interaction entre les individus de cette communauté, une très faible proportion d'entre eux parle le syriaque, la langue parlée au Proche-

³ Syriac orthodox church of Canada, en ligne sur <http://syrianorthodoxchurch.com> (site consulté le 21 avril 2012).

⁴ Entrevue avec le prêtre Kamil Ishak.

Orient et plus précisément au Liban, en Syrie, en Iran et en Arménie. Cette langue est en effet peu maîtrisée par les Syriens. Le syriaque provient de la langue araméenne dite de la langue des chrétiens, donc la langue autrefois parlée par Jésus, Marie et les apôtres. La majorité des membres de cette communauté parlent l'arabe, la langue principalement parlée en Syrie, bien que la messe soit donnée autant en arabe qu'en syriaque. Toutefois, en raison de leur intégration au Canada, la majorité des membres ont appris le français et l'anglais, bien que la langue de communication entre eux reste l'arabe.

À la lumière de cette présentation, et étant moi-même immigrante et appartenant à cette communauté depuis plus d'une vingtaine d'années, je constate en effet que les Syriens et les Syriennes, bien qu'ayant la volonté de faire leur vie au Québec et de participer au développement de la société québécoise, oscillent au quotidien entre deux univers de principes et de pratiques (ceux de leur communauté d'appartenance syrienne et ceux de la société d'accueil québécoise et canadienne) et ont de la difficulté à envisager leur vie à l'extérieur de cette communauté.

Il s'agit donc, d'une part, de s'intéresser à cette population syrienne de Montréal pour comprendre le parcours social de ses membres et dégager les valeurs, représentations sociales et pratiques qui encadrent leur besoin affirmé de maintenir une communauté syrienne assez fortement fermée sur elle-même, d'autre part, d'essayer aussi de comprendre les relations qu'entretient la communauté syrienne avec la société québécoise et plus particulièrement de cerner son niveau d'ouverture à l'égard de ses normes et pratiques sociales. L'analyse des trajectoires de vie de Syriennes orthodoxes de cette communauté de Montréal permettra aussi de comprendre les limites des pratiques sociales qu'imposent la vie culturelle syrienne et la religion orthodoxe.

Pour traiter de ces questions, l'observation de la dynamique des rapports sociaux de sexe et de la division du travail qui en découle est un champ d'études particulièrement pertinent, d'autant plus que les rapports sociaux de sexe traversent l'ensemble des rapports sociaux et en constituent un élément important (Daune-Richard

et Devreux, 1992). En effet, la société québécoise a inscrit dans sa Charte le principe d'égalité entre les sexes et, au fil des années, les lois et politiques ont été profondément modifiées pour permettre aux Québécoises d'atteindre un plein statut de citoyenneté et de disposer d'une relative autonomie. Évidemment, des changements de mentalités et de pratiques sont encore à venir pour que cette égalité de principe se traduise en véritable égalité de fait, mais il est indéniable que les rapports sociaux de sexe entre Québécois et Québécoises se sont profondément transformés pour permettre aux Québécoises d'imaginer un projet de vie autonome et d'anticiper une trajectoire professionnelle moins surdéterminée par leur statut conjugal et familial et surtout par des normes culturelles et religieuses traditionnelles. Bien que la société québécoise ait réussi à réduire la domination de la religion et de la culture comme élément de contrôle de la vie sociale, familiale et professionnelle des individus, les membres de la communauté syriaque orthodoxe St-Jacques de Montréal demeurent encadrés par des mentalités et pratiques qui surdéterminent leur trajectoire de vie et qui sont contrôlées par des normes religieuses et culturelles ne concordant pas nécessairement avec celles de la société québécoise où elle est établie. Par ailleurs, ces mentalités et pratiques sociales, que dictent les membres de la communauté, se reproduisent dans leurs rapports sociaux de sexe à travers les générations. L'appartenance à la communauté pousse les Syriens à répondre à des devoirs et des responsabilités qui guident leur façon d'agir et notamment de vivre leur vie sociale et amoureuse (Gagnon, 2012).

En tentant de comprendre la dynamique des rapports sociaux de sexe au sein de la communauté St-Jacques, notre travail s'intéresse aux relations que ses membres entretiennent avec la société d'accueil. Pour cela, il est pertinent de concevoir l'effet du communautarisme qui entraîne un repli sur soi, sur les relations sociales au quotidien avec des membres de la société québécoise⁵. Nous cherchons à comprendre, à partir d'une grille d'analyse féministe, comment cette double dynamique se répercute sur les

⁵ Tout au long du mémoire et afin d'alléger le texte, l'expression « membres de la société québécoise » est utilisée pour désigner les individus qui sont nés au Canada ou qui y ont immigré et qui forment l'ensemble de la société québécoise actuelle. Cette expression permet de distinguer le groupe d'appartenance culturelle qui fait l'objet de ma recherche, soit celui des membres de la communauté syriaque orthodoxe St-Jacques de Montréal, de la société québécoise dans son ensemble.

relations entre Syriens et Syriennes. En l'occurrence, cette recherche vise à explorer comment une communauté culturelle décide de vivre au Québec, comme dans d'autres sociétés occidentales, en vase relativement clos et de privilégier les représentations culturelles et religieuses de sa société d'origine, plutôt que de chercher à s'adapter aux normes et aux valeurs de la société d'accueil, et cela, bien au-delà de la première génération d'arrivants. En centrant mon étude sur trois générations de femmes de cette communauté, il s'agira de voir, à partir de leurs témoignages, à quel point celles-ci adhèrent ou se distancient des valeurs, normes et prescriptions culturelles et religieuses de leur communauté d'origine encadrant les rapports sociaux entre les hommes et les femmes. Cette recherche permettra de mesurer l'évolution des mentalités et des comportements entre hommes et femmes en fonction des générations et de la plus ou moins grande participation active à la société québécoise. Bref, ce choix d'échantillon va permettre d'analyser l'évolution des rapports sociaux de sexe selon le contexte social en comparant des femmes syriennes qui ont vécu l'immigration avec d'autres, qui sont nées au Québec dans la communauté St-Jacques de Montréal. Il permet aussi de saisir l'importance de différents facteurs, outre les conditions d'insertion dans la société québécoise, sur l'adhésion à une conception égalitaire des rapports entre hommes et femmes et de s'interroger sur l'hybridité identitaire des femmes de la jeune génération afin de voir si leur façon de vivre et de penser leur vie sociale et professionnelle résulte ou non d'un croisement entre la culture syrienne et québécoise. Ce travail me permettra aussi d'observer le niveau de liberté, en d'autres mots la marge de manœuvre accordée à ces femmes syriennes dans la poursuite de leur vie sociale et conjugale et de mettre en lumière le vécu au quotidien des femmes de cette communauté de culture syrienne et de religion orthodoxe dans la société québécoise. Pour ce faire, nous nous pencherons plus particulièrement sur leurs situations sociales actuelles et nous les questionnerons sur leur situation d'intégration à la société québécoise, leur définition identitaire et leur expérience de socialisation avec la société québécoise.

En s'inspirant de théories matérialistes telle que celle de Kergoat sur les rapports sociaux de sexe (Kergoat, 2000), il m'intéresse également d'observer comment le

principe de l'égalité des sexes est interprété dans la communauté syrienne et comment la division sexuelle du travail matérialise les rapports sociaux de sexe des Syriens et Syriennes de cette communauté. Pour cela, il semble pertinent d'aborder les questions qui touchent la formation des couples entre Syriens, l'importance de la virginité chez la femme avant le mariage, l'étape du mariage, la place accordée à la famille, le rôle de la femme, etc.

De ce point de vue, il s'agira notamment de voir si et comment les transformations sociales induites par le mouvement féministe (participation massive des femmes au marché du travail, articulation travail-famille, égalité parentale, liberté de choix, etc.) se répercutent dans la vie quotidienne des Syriennes orthodoxes de la communauté St-Jacques. À partir de récits de vie des Syriennes, nous verrons comment ces variables peuvent être observées au niveau des générations, mais aussi en quoi la division sexuelle du travail introduit des différences dans les parcours de vie des Syriens selon le sexe. Dans cette optique, cette recherche s'intéresse plus particulièrement à la façon dont les femmes syriennes orthodoxes vivent leurs rapports sociaux de sexe, tout en voulant comprendre les facteurs qui empêchent l'émergence de pratiques plus égalitaires.

1.2 Problématique

Le mouvement des femmes québécoises est devenu avec les années un projet intellectuel et sociopolitique pour penser et mettre en œuvre un *Nous femmes* rendu possible grâce à une multitude de bouleversements sociopolitiques survenus avec la Révolution tranquille. Depuis ces manifestations et revendications, on constate de nombreux changements relatifs aux conditions de vie des femmes autant dans la sphère publique que privée. Ces transformations ont permis de remettre en question les rapports sociaux ainsi que les institutions, règles et comportements concernant les rapports sociaux de sexe. En plus, les luttes féministes ont permis aux femmes d'accéder à des pratiques sociales et politiques desquelles elles étaient complètement exclues. De tels

changements ont suscité une grande évolution dans les structures sociales, politiques et religieuses d'autant plus que les rapports sociaux de sexe au Québec avaient été pendant longtemps contrôlés par les préceptes de l'Église catholique (Descarries, 2005, p. 143). En fait, diverses études nous permettent de constater que cette emprise de l'Église sur les rapports sociaux de sexe et la vie privée des individus ne s'atténuera réellement que bien après les années 1960, comme le soulignent Corbeil et Descarries :

À l'aube des années 1960, l'Église catholique détenait encore un réseau d'influence considérable et réussissait, à travers ses rituels, ses enseignements et sa présence quotidienne à maintenir une éthique familiale et matrimoniale conservatrice en plus d'un encadrement rigide des relations conjugales et parentales : pas de sexualité hors mariage et sans projet d'enfant, pas de rupture d'union, soumission des femmes et des enfants à l'autorité paternelle (Corbeil et Descarries, 2003, p. 17).

C'est ainsi que dans un Québec en pleine mutation à l'époque de la Révolution tranquille, l'accès à la modernité signifiait également un rejet des contraintes entravant l'accès à l'égalité entre les sexes et le rejet de l'autorité morale et politique de l'Église sur la vie privée des Québécois. On assiste alors à une libération des lois et à une sécularisation des institutions qui vont permettre, entre autres, aux femmes d'accéder non seulement à l'enseignement supérieur et plus largement au marché du travail rémunéré, mais encore à une plus grande liberté de choix en matière de conjugalité et de contraception. Ainsi, plusieurs pratiques sociales autrefois inacceptables s'implanteront progressivement et remettront en question l'influence de la culture traditionnelle québécoise et de l'Église catholique. Graduellement, la proportion de couples vivant en union de fait égalera celle des couples mariés. De même, la loi canadienne de 1969 sur le divorce permettra aux couples de mettre fin à une relation conjugale insatisfaisante avec pour conséquence la remise en question du concept d'insolubilité du mariage prôné par l'Église. Le libre choix de divorcer ou de se séparer a engendré de nouvelles réalités, celles de la garde des enfants et, éventuellement, de la notion de garde partagée, tout comme celle des familles ayant à leur tête pour plus de 80 % d'entre elles une femme comme chef de famille. L'accès à la contraception, fortement condamné par l'Église, devient pratique courante, ce qui

contribuera à une baisse importante du taux de fécondité des Québécoises. Ainsi, notent Corbeil et Descarries, « sur une période de 40 ans, la taille des familles québécoises passera de 4,2 personnes par famille en 1951 à 2,9 en 1996, se situant selon l'Institut de la Statistique du Canada (2011) à 1,76 en 2006, alors que les familles avec un seul enfant sont majoritaires depuis 1996 » (id., 2003, p.18).

Accompagnant les luttes du mouvement des femmes et les importants changements survenus dans les structures familiales, plusieurs revendications quant à la place du conjoint et du père dans la division sexuelle du travail domestique sont amenées sur la place publique, et la réalité de l'articulation travail-famille fait l'objet d'un débat social qui se poursuit toujours. L'objectif visé par le mouvement féministe est d'éliminer les effets pervers d'une division sexuelle du travail préjudiciable aux femmes, tant dans la sphère publique que privée et d'atteindre un partage plus équitable des tâches et des responsabilités au sein des couples.

Ainsi, on constate que, sur une période de 40 ans, le partage des tâches domestiques entre les hommes et les femmes est plus équitable. En effet, alors que les femmes consacraient 1,2 heure de plus que les hommes à ces tâches en 1960, en 2001, c'est 0,4 heure (id., 2003, p.18).

D'autant plus, les femmes québécoises de 20 à 29 ans en 2011 effectuent en moyenne 6,7 heures de travail rémunéré par jour comparativement à 6,4 heures pour les femmes de la génération précédente. Lorsqu'on considère uniquement les jeunes adultes vivant en couple à deux soutiens (le type de famille prédominant depuis les années 1980), l'étude révèle que ces derniers partagent de plus en plus les responsabilités économiques et familiales. À mesure que le nombre d'heures consacrées par les femmes au travail rémunéré a augmenté, celui consacré par les hommes aux tâches domestiques a également augmenté (Milan, Keown et Robles Urquijo, 2011, p. 25).

Bien que toutes les conditions ne soient toujours pas atteintes pour parler d'une véritable égalité de fait entre hommes et femmes, les luttes menées dans les précédentes décennies ont permis d'améliorer les conditions de vie des femmes tant

dans la sphère publique que dans la sphère privée et de donner à celles-ci un meilleur contrôle sur leur projet de vie.

Or, si le Québec s'est progressivement affranchi en tant que société de l'influence de l'Église catholique et de l'emprise de cette dernière sur la vie des Québécois et des Québécoises, le paysage montréalais ne demeure pas moins empreint de la présence du passé catholique, que l'on pense au nom des rues notamment. Puis, avec l'arrivée de nouveaux arrivants, le paysage québécois, surtout montréalais, témoigne d'une forte présence d'institutions religieuses minoritaires telles les mosquées, les églises baptistes et les synagogues. Parmi ces minorités, nous retrouvons la communauté syriaque orthodoxe St-Jacques de Montréal qui perpétue auprès de ses membres des traditions et des normes de la vie syrienne orthodoxe. Bien que cette communauté soit établie à Montréal, l'observation nous amène à affirmer que celle-ci encadre les pratiques sociales et conjugales de ses membres selon des valeurs et des normes fortement déterminées par une pratique religieuse traditionnelle stricte, tout comme celle qui prévalait au Québec avant la période de la Révolution tranquille. Ainsi, la sexualité hors mariage pour les femmes est interdite, les enfants nés hors de l'union conjugale ne sont pas acceptés par la communauté, le divorce continue d'être une source de déshonneur et les femmes sont considérées comme entièrement responsables des enfants et du bien-être des maris.

Selon toute vraisemblance, il est probable que l'apparente stagnation des représentations des normes au sein de cette communauté de Montréal réside dans le fait que celle-ci, en voulant préserver son identité et sa culture d'origine, se referme sur elle-même, ce qui entrave son intégration à la société québécoise. Mais surtout, selon l'objet du présent mémoire, ce repli semble retarder l'évolution des rapports sociaux de sexe qui demeurent empreints d'un modèle culturel ne concordant pas avec les choix et les valeurs de la société québécoise. Il légitime et reproduit une inégalité des sexes plus marquée entre les Syriens et Syriennes.

1.3 Pertinence sociale et scientifique

Selon une perspective sociologique, cette recherche va permettre de comprendre la façon de vivre et de penser d'une population immigrante établie à Montréal. Par ailleurs, elle mettra en lumière les concepts de communautarisme, de diversité culturelle et d'immigration qui sont l'objet de débats et de revendications politiques de plus en plus importants au Québec. Cette recherche donne un aperçu de la situation sociale d'une population immigrante de Montréal à partir de faits tirés de récits de vie. Puisque la dynamique de l'ensemble des rapports sociaux est indissociable de celle des rapports sociaux de sexe, elle utilise l'observation des mentalités et des comportements des Syriens et Syriennes pour comprendre l'influence de la communauté et de l'identité culturelle sur l'évolution des rapports sociaux de sexe. En m'inspirant des théories féministes matérialistes et en m'intéressant particulièrement aux femmes syriennes orthodoxes de cette communauté, cette recherche va mettre en lumière les facteurs expliquant le retard d'égalité des sexes. À travers les récits de vie de femmes syriennes orthodoxes, je serai en mesure de comparer les trajectoires de vie de femmes de trois générations différentes et de cerner les facteurs qui expliqueront la reproduction et l'évolution des rapports sociaux de sexe à travers le temps. Ces récits aideront à saisir si l'intégration des individus de la troisième génération à la société canadienne et québécoise a permis une plus grande marge de liberté ou d'autonomie à la femme syrienne orthodoxe au sein de sa vie de couple, grâce à des questions sur la socialisation par la famille, le mariage, la formation des couples, la sexualité, la reproduction, la division sexuelle du travail, etc.

1.4 Question de recherche

La question générale qui guide ma recherche est la suivante : est-ce que l'adhésion à la conception des rapports sociaux de sexe et à la façon de les vivre constitue une rupture à l'intégration des modes de vie de la communauté St-Jacques de Montréal ?

L'hypothèse suivante encadrera ma réflexion : l'égalité entre les sexes tarde à s'établir dans la communauté syriaque orthodoxe St-Jacques en raison de la surdétermination de la culture identitaire syrienne et de l'esprit de communautarisme qui caractérise la société syrienne de Montréal et la rend en partie imperméable à une transformation en profondeur des rapports de sexe. Autrement dit, il importe de vérifier si ce défaut postulé d'intégration à la société québécoise et canadienne constitue un frein à la transformation des rapports sociaux de sexe des membres de cette communauté vers une plus grande égalité entre les femmes et les hommes, particulièrement en ce qui concerne les pratiques privées et domestiques.

Pour vérifier cette hypothèse, ma réflexion s'articule autour de deux sous-questions. Dans un premier temps, quelles représentations sociales en tant que systèmes d'interprétation (Jodelet, 1989, p. 36) entretiennent les membres de la communauté syriaque (ou encore quels sont les savoirs sociaux) au sujet des relations hommes/femmes et comment ces représentations sociales orientent leurs discours, comportements et pratiques ? Dans un second temps, quels sont les facteurs qui favorisent ou ralentissent l'intégration des Syriens à la valeur de l'égalité dans leur façon de penser et de vivre leurs rapports sociaux de sexe ?

CHAPITRE II

REVUE DE LA LITTÉRATURE, CADRE THÉORIQUE ET ÉTUDE DES CONCEPTS

Le présent chapitre est consacré à l'exposition du cadre théorique et permet de présenter les théories et concepts qui ont guidé ma problématique. Nous verrons dans ce mémoire qu'il s'avère que les rapports sociaux de sexe des membres de la communauté St-Jacques ne concordent pas avec les valeurs généralement mises de l'avant par la société québécoise et qu'ils légitiment et reconduisent une inégalité des sexes plus marquée entre les Syriens et Syriennes. Par un engagement envers les membres de la communauté et un attachement aux pratiques religieuses et culturelles, l'intégration des membres de cette communauté à la société québécoise est plus difficile et ces derniers sont souvent divisés entre leur société d'origine et leur société d'accueil. Pris entre deux systèmes de valeur, ils demeurent réticents à vouloir intégrer complètement les différentes influences véhiculées par les expériences sociales et les interactions avec les Québécois. L'identité est abordée ici comme un processus dynamique et interactionnel entre « identité personnelle » et « identité collective », dont les contours sont déterminés par une appartenance culturelle. En effet, l'identité collective, signifiant dans ce cas l'appartenance à une communauté, est perçue comme une forme de barrière au développement de nouveaux savoirs sociaux et intervient conjointement à une forme de contrôle des choix professionnels, sociaux et personnels des membres. En restant guidées par des représentations sociales de leur identité culturelle, les Syriennes reproduisent les mentalités et les valeurs qui ne concordent plus avec le temps et les contextes sociaux dans et avec lesquels elles interagissent.

C'est essentiellement vers les perspectives sociologiques féministes, et plus particulièrement l'approche féministe matérialiste, que nous avons décidé de nous tourner pour constituer le cadre théorique et conceptuel de ce mémoire. En effet, bien que ce travail de recherche emprunte divers concepts et approches théoriques qui permettront d'éclairer les différentes facettes de l'objet d'étude, l'approche matérialiste est le cadre interprétatif principal sur lequel nous allons appuyer nos analyses, car il permet de développer la question des représentations sociales à partir d'une perspective systémique qui met l'accent sur les rapports de pouvoir sous-jacents aux rapports de sexe et sur les structures matérielles et symboliques qui les soutiennent.

Dans cette perspective, nous nous appuierons sur le concept de rapports sociaux de sexe tel qu'il a été théorisé par les féministes matérialistes : Kergoat (2004), Delphy (1998), Guillaumin (1978) et Nicole-Claude Mathieu (1991). Ces auteures proposent d'aborder le système des rapports sociaux de sexe/genre du point de vue de leur construction sociale comme base de division et de hiérarchie entre les sexes. Dans le même sillage, nous mobiliserons également les concepts d'identité de genre et de division sociale du travail.

Cependant, nous montrerons que les rapports de classe (capitalistes) et que les rapports et les identités ethniques participent également de la structuration de l'identité de genre et des rapports de pouvoir entre les sexes. C'est pourquoi nous retenons le concept d'intersectionnalité, tel que développé par Crenshaw (2005) pour mieux prendre en considération l'appartenance des femmes de l'échantillon à un « groupe ethnique » et l'entrecroisement des rapports sociaux de division et de hiérarchie. En l'occurrence, il s'agit de s'interroger sur « les mécanismes d'articulation des différentes logiques de domination qui s'opèrent à partir des construits sociaux tels que le genre, l'ethnicité, la race, etc., et se renforcent mutuellement » (Bilge, 2005). Nous emploierons également le concept de représentations sociales tel qu'il a été développé par Jodelet (1989) et Abric (1989). Ce concept servira à montrer les fondements de l'édifice symbolique qui sert à la fois

de matrice normative, de ciment communautaire et de justification idéologique pour le rôle et la place des femmes dans la communauté St-Jacques de Montréal.

2.1 Rapports sociaux de sexe et identité sexuée

Développé par Colette Guillaumin, le concept d'appropriation des femmes permet de comprendre les éléments qui limitent le parcours de vie des femmes (Guillaumin, 1992). À l'inverse, des approches qui parlent de libre choix et de marge d'autonomie pour les femmes, Guillaumin considère que les limites de l'émancipation des femmes sont le résultat de l'appropriation de leur personne même par les hommes, appropriation qu'elle qualifie de « sexage ». Ainsi pour Guillaumin :

La contrainte centrale dans les rapports de classe de sexe, la privatisation d'individualité est la séquelle ou la face cachée de l'appropriation matérielle de l'individualité. Car il n'est pas évident que les êtres humains se distinguent si facilement les uns des autres, et une constante proximité/charge physique est un puissant frein à l'indépendance, à l'autonomie; c'est la source d'une impossibilité à discerner, et à fortiori à mettre en œuvre, des choix et des pratiques propres (id., 1992).

La théorie de Guillaumin sur l'appropriation du corps, du temps et des obligations sexuelles des femmes par les hommes nous sera utile pour interpréter la marge de liberté et d'autonomie dont disposent des femmes dans leurs pratiques sociales. L'appropriation des femmes, selon Guillaumin, découle de l'organisation patriarcale de nos sociétés qui confirme le pouvoir des hommes dans la hiérarchie des rapports sociaux de sexe et réduit les femmes à une unité matérielle tant dans la sphère privée que publique. Les discours de nature, que dénonce Guillaumin, conditionnent les femmes à être appropriées beaucoup plus que les hommes. Selon Guillaumin, l'appropriation des femmes est à la base de la division sexuelle du travail, concept fondamental de l'analyse matérialiste.

Danièle Kergoat nous apporte des précisions intéressantes quant à la définition et à la nature des rapports sociaux de sexe et de la division sexuelle du travail (Kergoat, 2000, p. 39). Elle s'inscrit dans le courant du féminisme matérialiste et est fortement influencée par les théories marxistes. Selon elle, un rapport social est :

une tension qui traverse le champ social [...] Cette tension érige certains phénomènes sociaux en enjeux autour desquels se constituent des groupes aux intérêts antagonistes. Dans le cas des rapports sociaux de sexe, le groupe des hommes et le groupe des femmes ont des intérêts antagonistes dont l'enjeu est la division sexuelle du travail. Le rapport social de sexe est caractérisé par : a) l'antagonisme de la relation; b) le fait qu'il n'est pas naturel, et qu'il est donc construit socialement; c) sa base matérielle et idéale; d) sa hiérarchisation; e) sa transversalité à tout le champ social; f) sa consubstantialité aux autres rapports sociaux, c'est-à-dire que tous les rapports sociaux sont de la même nature et qu'ils se produisent et reproduisent mutuellement (2000, p. 39).

Pour la féministe matérialiste Nicole Claude-Mathieu, il faut transformer et délaisser ces visions innées qui attribuent les hommes et les femmes à des identités sexuelles prédéfinies. Elle démontre que les rapports sociaux ne sont pas des construits sociaux composés uniquement d'une dimension matérielle, en ce qu'ils sont soutenus par une dimension symbolique fortement enfermée dans une vision naturaliste traditionnelle. Nicole-Claude Mathieu définit « l'identité sexuée » comme le mode de conceptualisation qui caractérise une personne qui ne se situe pas seulement individuellement par rapport à son sexe biologique, mais qui lie également son identité à une forme de conscience de groupe (Mathieu, 1991, p. 232). Ici, le genre est ressenti comme un mode de vie collectif marqué par la conscience de l'imposition de comportements sociaux sur la base du sexe. Si les deux groupes sociaux sexués continuent d'être pensés comme clos sur le biologique, la notion d'identité sexuée renvoie à l'élaboration culturelle et sociale de cette différenciation, c'est-à-dire à la manière dont les identités sont *sexuées*. En tel cas, il est question de féminité et de virilité, soit des féminités et des masculinités à parfaire, à accomplir dans un contexte de culture de groupe. La conscience de groupe mène dans certains cas à une contestation dont l'objet spécifique est la hiérarchie entre les groupes de sexe. En

d'autres mots, la dimension symbolique nourrit les rapports sociaux de sexe à partir de croyances différentialistes concernant l'identité sexuée.

D'après Mathieu, le rapport social se construit autour du marqueur de sexe et opère ainsi un classement hiérarchique entre les individus, ayant pour effet de justifier le rapport de domination des hommes sur les femmes. Le marqueur de sexe, tout comme le marqueur de couleur de peau, justifie une division sociale des individus. Ces évolutions théoriques ont permis de montrer que ce n'est pas le sexe biologique qui fait des individus des hommes ou des femmes, mais son genre social, c'est-à-dire la construction arbitraire et sociale des représentations des rôles propres aux hommes et aux femmes, résultats de rapports de pouvoir. Dans les recherches sur les rapports sociaux entre les sexes, certains auteurs s'interrogent sur l'utilisation de la notion de genre parce que son usage relèguerait le sexe à un registre biologique invariant et réduit à l'anatomie. De plus, le maniement de la notion de genre aurait tendance à neutraliser, en la masquant, la relation de domination régissant les rapports entre les sexes. Étant devenue un outil d'analyse au cours des vingt dernières années, l'identité genrée constitue « un rejet du déterminisme biologique implicite dans l'usage de termes comme "sexe" ou "différence sexuelle". Le "genre" souligne également l'aspect relationnel des définitions normatives de la féminité sous une identité collective commune » (Mathieu, 2000).

En d'autres mots, ce qui définit les rapports sociaux, c'est l'existence de deux groupes, par rapport à notre objet d'analyse, la classe des hommes et celle des femmes, qui ont des intérêts antagoniques et n'existent que parce qu'il y a l'autre. À un niveau structurel, la classe des femmes est maintenue dans une position inférieure par rapport à celle des hommes à travers un système de domination, justifié idéologiquement, et qui se maintient à travers la reproduction d'un rapport de force entre les femmes et les hommes.

Pour Kergoat, la surdétermination des différences biologiques entre les hommes et les femmes inclut l'assignation des femmes à la production des enfants et à la reproduction des pratiques sociales. La fonction biologique des femmes à procréer des enfants entraîne l'assignation sociale des femmes à l'éducation des enfants, ce qui a pour conséquence de les placer en position d'infériorité, sinon de les exclure des activités de production capitaliste. Cette assignation a aussi pour conséquence de concevoir la famille comme inséparable des autres institutions puisqu'elle éduque à son tour l'enfant à reproduire des pratiques sociales ainsi que des rapports sociaux de sexe. L'étude de la famille devient donc un espace d'observation important pour tenter de connaître la dynamique des rapports sociaux de sexe, car celle-ci est à la fois enjeu des rapports sociaux de sexe et lieu premier de leur reproduction et des pratiques culturelles la déterminant (Kergoat, 2001, p. 87). Dans le cadre de cette recherche, il est intéressant de comprendre le sens que donnent ces femmes de trois générations différentes à l'interprétation des pratiques culturelles transmises par la famille et ainsi reproduites dans leurs rapports sociaux de sexe.

2.2 La division sexuelle du travail

La division sexuelle du travail, quant à elle, est l'enjeu à partir duquel se constitue le rapport social de sexe, selon Kergoat. Cette division inclut le travail professionnel (travail rémunéré) et le travail domestique. « La division sexuelle du travail a pour caractéristiques l'assignation prioritaire des hommes à la sphère productive et des femmes à la sphère reproductive ainsi que, simultanément, la captation par les hommes des fonctions à forte valeur sociale ajoutée [...]. » (id., 2001, p. 87) Elle est régie par deux principes organisateurs : le principe de séparation et le principe hiérarchique. Pour reprendre l'explication de Kergoat, il y a des tâches « pour les femmes » et des tâches « pour les hommes » et ces tâches ont une valeur différente (un travail masculin vaut plus qu'un travail féminin). Ces principes structuraux sont distincts des contenus culturels spécifiques et sont présents dans toutes les formations

sociales. Par ailleurs, les modes d'interprétation et d'application de la division sexuelle du travail varient grandement selon l'espace, le temps et les cultures. Dans le cadre de cette recherche, il est pertinent de comprendre les transformations apportées aux représentations sociales et l'évolution du principe de hiérarchie dans la division sexuelle du travail à partir de la vie quotidienne des membres de la communauté syrienne orthodoxe qui habitent actuellement à Montréal.

Dans la même optique, la théorie de Delphy sur la division des rôles sexuels confirme l'assignation des femmes à la sphère privée et des hommes à la sphère publique (Delphy, 1970). Elle explique l'exploitation et l'infériorisation des femmes par le travail invisible que la femme rend à l'homme dans la sphère privée. Selon Delphy, parallèlement au mode de production capitaliste, dit de la production du travail rémunéré, il existe un autre mode de production qui est celui de la production domestique qui comprend la prestation de services domestiques, élever et prendre soin des enfants et un certain nombre de marchandises produites dans la « domus » (c'est-à-dire la maison au sens large).

En d'autres mots, elle stipule que le travail capitaliste n'est pas la seule forme d'exploitation dans nos sociétés et que de ne considérer que le mode de production capitaliste pour expliquer la dynamique sociale est insuffisant pour rendre compte de l'ensemble de la réalité de l'exploitation. Elle relève le fait que le travail domestique soit perçu comme du non-travail, parce qu'il est exécuté par des femmes, et du fait même rendu invisible et gratuit. En l'occurrence, elle affirme qu'extorquer ce travail aux femmes constitue le mode d'exploitation sur lequel se fonde le mode de production, d'où l'élaboration d'une conception matérialiste du patriarcat en tant que système de reproduction des rapports sociaux de sexe.

Une des institutions sociales qui participe très fortement à la reproduction des rapports sociaux hiérarchiques et à la division genrée du travail est celle du mariage. Ainsi, pour Delphy, le mariage est l'un des mécanismes de reproduction des rapports

sociaux de nature hiérarchique puisqu'il impose aux femmes de subvenir au maintien de leur « domus » et au bien-être des enfants et qu'il légitime, par conséquent, l'exploitation des femmes par leur mari. Alors que,

la seule obligation du mari, qui est évidemment son intérêt, est de subvenir aux besoins de sa femme autrement dit d'entretenir sa force de travail (Delphy, 1970, p. 3).

Michel disait que quand un paysan ne pouvait se payer une domestique, il prenait une femme. Cela est toujours vrai. Michel aurait besoin de quelqu'un pour l'aider et il ne peut pas trouver de bonniche. Si seulement, il pouvait se marier... (id., 1970, p. 4).

Delphy dénonce en conséquence le fait que le mariage soit basé sur l'appropriation des femmes puisqu'il les destine à devenir « la femme » de quelqu'un, donc à devenir la propriété des hommes. De plus, le mariage exploite les femmes puisqu'il les confine en grande partie aux tâches ménagères et à l'éducation des enfants, ignorant leurs moyens et leurs capacités de faire tout autre travail spécifique en raison de leur appartenance à la classe des femmes. En outre, le mariage confine les femmes à exécuter ce travail « gratuit » au sein de la famille, alors que si une autre personne devait être engagée pour exécuter les mêmes tâches, cela ne serait plus perçu comme du travail « gratuit ».

La division sexuelle du travail dans la sphère privée telle que manifestée par Kergoat ou Delphy est également re/produite dans la sphère publique. En effet, la ségrégation sexuelle des emplois, la faiblesse des salaires féminins et la dévalorisation du travail non marchand sont des exemples de la « complémentarité » entre patriarcat et capitalisme et rendent difficile toute tentative de changement au sein des rapports de sexe. Delphy conçoit que le capitalisme se nourrit littéralement des opportunités que lui ouvre le patriarcat pour accéder à une main-d'œuvre à un coût inférieur, flexible, mobile ou disponible pour la sous-traitance, tandis que ce dernier se voit renforcé par les écarts et les inégalités matérielles d'accès aux ressources. De fait, le système capitaliste renforce les normes et les valeurs du système patriarcal basé sur

l'assignation des femmes à la sphère domestique, la non-reconnaissance de leur travail « invisible », la sous-évaluation et déqualification de leur travail « visible » dans les secteurs de soins et de services. Le capitalisme contribue à élargir l'inégalité déjà existante entre les hommes et les femmes en ne favorisant pas un accès égal aux ressources économiques, culturelles et sociales, ce qui amplifie les effets de la hiérarchie dans les rapports entre les hommes et les femmes. Outre le fait que la domination de la vision naturaliste des différences de sexe semble difficile à surpasser, l'étude des discours des femmes syriennes de trois générations nous permettra de constater sa progressive déconstruction à travers le temps.

2.3 La socialisation

Le terme de socialisation est utilisé pour définir « le processus qui introduit une personne à sa culture et lui apprend, en conséquence, à vivre en société et à décoder les “manières de faire, d'agir, de penser, de sentir” » (Rocher, 1968) de son environnement social et culturel. Processus d'apprentissage de la vie en société, « la socialisation désigne donc l'ensemble des expériences et des mécanismes par lesquels une personne s'approprie son identité sociale et intériorise les normes, les valeurs et les savoirs qui lui permettent d'entrer en relation avec les autres et de fonctionner au sein d'un groupe et, plus largement, de la société dans son ensemble (ibid., 2003).

Bref, la socialisation désigne le processus par lequel une personne apprend à s'intégrer à la réalité sociale de la société dans laquelle elle est établie. Selon Peter Berger et Thomas Luckman, ce processus se fait en deux temps, soit celui de la socialisation primaire et celui de la socialisation secondaire (Lesèche, 2001). La socialisation primaire est le processus qui débute dès la naissance à travers l'éducation des parents et du milieu familial. Elle apprend à l'enfant à vivre en société et se poursuit tout au long de son développement au cours de la petite enfance à travers les jeux, les émissions de télévision, les expériences vécues en garderie, etc. La

socialisation secondaire désigne quant à elle un processus continu qui évolue à travers les étapes, les expériences et les événements de la vie de l'individu et les relations qu'il développe dans les différents milieux qu'il fréquente. L'entourage et les groupes sociaux d'appartenance, la publicité et les médias, les expériences liées aux domaines d'étude, de travail et les différentes étapes de la vie familiale comptent parmi les principales instances de socialisation secondaire. Autrement dit, la socialisation secondaire désigne tout processus qui permet à un individu déjà socialisé d'intérioriser de nouvelles interprétations, normes et pratiques à la construction de sa réalité sociale.

De fait, les divers facteurs de socialisation attribuent à chaque individu une certaine place dans la société, place qui évolue en fonction de son âge, de son sexe, de son origine ethnique, de sa profession, de son réseau social et de ses responsabilités en particulier. Selon Descarries (2005), la socialisation reproduit « l'identité genrée » par l'apprentissage dès la petite enfance, à se comporter selon son identité sexuelle en tant que garçon ou fille. Dans cette optique, les divers facteurs de socialisation divisent le monde en deux, en campant les filles et les garçons dans des rôles dévolus à leur sexe. Bref, tout au long de leur vie les garçons et les filles sont influencés par les relations sociales qui leur permettent d'acquérir les prédispositions et les compétences de leur appartenance sexuelle. De cette division, la socialisation limite les filles et les garçons à des façons de concevoir la réalité sociale selon leur « identité genrée » (Mathieu, 2000). Ce processus d'appréhension de l'identité sexuelle comme construit de la réalité sociale renforce les stéréotypes sexuels ainsi que les pratiques sexistes et contribue à leur reproduction. De fait, l'inculcation de ces représentations sociales dans les rapports sociaux de sexe fait en sorte que la division et la hiérarchie des sexes semblent « naturelles », voire logiques. Les représentations sociales du masculin et du féminin ont pour conséquence de constituer pour l'individu un guide de pensée et d'action qui oriente et justifie ses actions selon son identité sexuelle.

Dans le cadre de cette recherche, il importe de comprendre comment les deux processus de socialisation interviennent dans la construction des représentations et des

expériences des femmes syriennes. Dans le cas de l'étude de la communauté St-Jacques, on peut associer à un processus de socialisation secondaire la réaction possible des femmes syriennes orthodoxes au regard de l'intégration (intériorisation, appropriation) de principes, de valeurs et de normes de la société québécoise, ou encore de leur refus d'adhérer (ou du moins de leur résistance) à un modèle culturel différent de celui de leur appartenance culturelle et religieuse. Selon cette perspective, on peut supposer une volonté ou une prise de distance volontaire ou inconsciente des immigrants par rapport aux valeurs d'égalité au sein des rapports sociaux de sexe portés par la société québécoise.

Cependant, on peut envisager la possibilité d'une réaction contraire par les femmes syriennes de la plus jeune génération, puisque le processus de socialisation secondaire a été fort différent pour la plupart d'entre elles de ce qu'il a été pour leurs mères et leurs grands-mères. Ainsi, elles ont grandi et interagi avec les membres de la société québécoise à travers leur scolarité, le milieu de travail, les expériences personnelles, etc. Par ailleurs, on peut envisager les tensions engendrées en tel cas. Ces jeunes syriennes ayant aussi appris des comportements, des valeurs et des normes à travers la socialisation primaire transmise par leur famille qui ne relèvent pas du même univers normatif. Claude Dubar rapporte que Durkheim décrit les valeurs par le fait qu'elles s'organisent et s'ordonnent en systèmes de valeurs à la base des modèles culturels (Dubar, 2010). La transmission des valeurs se fait par l'intermédiaire de normes, c'est-à-dire de règles socialement instituées par la société. Les normes sont particulières à la société ou à des sous-ensembles de la société tels que la communauté. Selon Durkheim, une valeur peut découler d'une norme et être régie par des règles de conduite individuelle ou collective qui doivent être respectées sous peine d'être sanctionné. Les normes particulières à une société, à un groupe social ou à une communauté permettent de se fixer des objectifs ou des idéaux à atteindre en se comportant de façon à y arriver.

En guise d'exemple, la valeur de fonder une famille peut devenir une norme si les enfants doivent être conçus dans les liens de mariage, sinon il peut y avoir des sanctions ainsi que des regards désapprobateurs de l'entourage. Donc pour reprendre la définition de la socialisation, l'auteur, inspiré des propos de Durkheim, mentionne qu'elle désigne non seulement l'appropriation des règles et normes, mais que celles-ci contrôlent le fonctionnement de la vie en société. Dans la même foulée du communautarisme, l'intériorisation des valeurs sous forme de normes permet à l'individu un partage de valeurs communes distinctes de la société en question.

Ainsi, Serge Moscovici souligne que, selon Peter Berger et Thomas Luckman (Berger et Luckman, 1986), la divergence ou encore l'opposition des systèmes de valeurs auxquelles une personne risque d'être confrontée au cours de sa vie exige une reconstruction et une réinterprétation de sa socialisation antérieure. Autrement dit, l'autre facette de la socialisation vient de la capacité de l'individu à intégrer ou à repousser les différentes influences véhiculées par ses différentes expériences sociales et par ses interactions, ses tensions et ses contradictions qui surgissent au gré de ces diverses expériences et de leur évolution dans le temps. Ces auteurs emploient le terme de « resocialisation » ou d'« altercation » pour désigner cette capacité de résistance au processus de socialisation. En ce sens, notre étude entend comprendre la résistance ou l'intégration des normes et des valeurs de la société québécoise à travers les rapports sociaux de sexe des Syriennes orthodoxes.

2.4 Intersectionnalité, classe sociale et origine ethnique

Bien que la réalisation de cette recherche m'amène à limiter l'étendue de mon observation aux rapports sociaux de sexe, il est essentiel de mentionner l'importance de tenir compte des rapports de pouvoir qui existent entre différents groupes ethniques au sein d'une même société. Le souci de tenir compte de ces éléments repose sur deux considérations. Tout d'abord, comme nous l'avons déjà mentionné, il est évident que

la seule prise en considération des rapports sociaux de sexe ne suffit pas pour explorer l'ensemble des pratiques sociales des femmes. En fait, il est essentiel de considérer non seulement l'oppression des femmes à travers leur « identité genrée », mais également en fonction de leur appartenance à une « classe sociale » ainsi qu'à une « origine ethnique » pour comprendre les éléments qui influencent les rapports sociaux de sexes des femmes (Kergoat, 2000). Ainsi, il faut prendre en considération l'articulation des rapports sociaux de sexe, de classe et de « race ». Dans cette perspective, la problématique des rapports sociaux de sexe et de genre est un mode d'entrée essentiel quand il est pensé dans sa « coextensivité » avec les autres rapports sociaux, c'est-à-dire que les rapports de pouvoir engendrés par le capitalisme, le racisme et le sexisme doivent être considérés comme étant simultanés et situés dans des relations d'imbrication et non comme simplement superposés les uns aux autres. C'est aussi l'approche proposée par Crenshaw pour comprendre les effets de l'intersectionnalité entre sexe et « race ». Le cas des femmes d'origine syrienne de trois générations différentes dont il est question dans cette recherche sera donc analysé en fonction des contextes sociaux dans lesquels ces femmes ont évolué, mais aussi en fonction de leur identité de femme d'origine syrienne et de leur appartenance à la religion orthodoxe. En ce sens, la question de l'appartenance culturelle n'est pas la même pour une grand-mère qui a un vécu et des pratiques sociales fortement déterminés par son pays d'origine, comparativement à la jeune femme née au Québec de parents syriens orthodoxes. De plus, il importe de constater l'impact de l'appartenance à une classe sociale sur les rapports sociaux de sexe (id., 2000), par le fait que parmi ces femmes syriennes, certaines d'entre elles occupent des positions hiérarchiquement supérieures aux hommes dans le système capitaliste, bien qu'elles restent imprégnées par des représentations sociales associées à leur groupe d'origine ethnique. Dans ce contexte, il est essentiel de considérer l'oppression des femmes à partir de la globalité de leur expérience et trajectoire de vie.

2.5 Représentations sociales

Afin d'aborder l'interrelation entre les dimensions symboliques et matérielles des rapports sociaux, nous ferons également appel à la théorie des représentations sociales de Jodelet, surtout pour répondre à notre première question de recherche : quelles représentations sociales en tant que système d'interprétation entretiennent les membres de la communauté syriaque au sujet des relations hommes/femmes et comment ils orientent leurs discours, comportements et pratiques ? En effet, la théorie de Jodelet repose sur l'appréhension des deux processus de la représentation sociale, soit le processus cognitif et le processus social :

Le premier correspond à la psychologie sociale centrée sur la compréhension du phénomène cognitif alors que le second s'inscrit dans les perspectives d'analyse sociologique du phénomène social constitué par les représentations sociales à l'œuvre dans les divers processus qui structurent le système social. Plus concrètement, cette forme de connaissance comprend des éléments informatifs, cognitifs, idéologiques, normatifs, croyances, valeurs, attitudes, opinions, images, etc.; ceux-ci nourrissent la démarche d'investigation scientifique visant à cerner et à analyser les représentations sociales d'un objet. Ils forment dans leur interaction un savoir, un système d'interprétation qui module et oriente le rapport du sujet à Soi, à l'Autre, à la société; un système d'interprétation qui s'inscrit, dans son tout comme en ses parties (Jodelet, 1989).

Selon Jodelet, 1989, les représentations sociales se forment à travers les diverses significations qui caractérisent l'objet qu'elles représentent en lui attribuant une spécificité certaine. Elles sont des systèmes d'interprétation qui régissent notre relation au monde et aux autres. De plus, les représentations sociales favorisent une appartenance sociale commune des individus par l'intériorisation de pratiques et d'expériences, de modèles de conduites et de pensées développés dans une société donnée. La production et la circulation des représentations sociales doivent être étudiées en fonction du contexte social et culturel dans lequel elles sont produites. Abric souligne l'importance d'une telle prise en compte en définissant les représentations sociales comme étant :

un ensemble organisé d'opinions, d'attitudes, de croyances et d'informations se référant à un objet ou une situation. La représentation sociale est déterminée à la fois par le sujet lui-même (son histoire, son vécu), par le système social et idéologique dans lequel il est inséré, et par la nature des liens que le sujet entretient avec ce système social. (Abric dans Jodelet, 1989 : 201).

Abric précise deux éléments à considérer : l'importance, en premier lieu, d'établir le lien entre l'individu et le contexte social que la relation suppose et, en second lieu, en second lieu, le lien entre la représentation et la réalité.

Les représentations sociales étant une manière de penser et d'interpréter la réalité quotidienne (Becker, 1985, p. 35), elles permettent de comprendre le monde et d'y agir. La connaissance de ce monde se base sur des schémas de pensées ou de savoirs sociaux qui renvoient à de multiples catégories sociales telles que l'âge, le sexe, l'appartenance ethnique, la religion, etc. De ces savoirs de l'environnement social découleront certaines attentes normées (Berger et Luckman, 1986). En tel cas, les représentations sociales orientent nos comportements sociaux selon le contexte social et les normes et les pratiques sociales du milieu de socialisation.

Dans le cadre de cette recherche, il s'agit d'explorer les représentations sociales et les discours dominants qui guident les rapports sociaux de femmes de la communauté St-Jacques, en considérant qu'elles vivent dans un contexte social où deux milieux de socialisation cohabitent, leur communauté et la société québécoise, milieux qui n'ont pas nécessairement les mêmes discours normatifs. Jodelet insiste sur le fait que les comportements et les attitudes sont partagés entre individus et que les représentations sociales jouent un rôle d'organisation et d'orientation des conduites, des attitudes et des comportements, et ce, au quotidien.

Dans ces cas de détermination où le partage des représentations est une donnée préexistant à la communication, on peut observer des phénomènes d'adhésion aux formes de pensée de la classe, du milieu ou du groupe d'appartenance, en raison de la solidarité et de l'affirmation sociales. Partager une idée, un langage, c'est aussi affirmer un lien social et une identité. [...] Le partage sert à l'affirmation symbolique d'une unité et d'une appartenance (Jodelet, 1989, p. 67).

L'adhésion aux représentations permet en effet à l'individu ou à un groupe de comprendre l'autre, de renforcer son identité et de se situer dans le champ social. Par contre, il importe aussi de voir que ce partage collectif des représentations sociales renvoie à leur caractère construit, sinon imposé en lien avec des idéologies et des pratiques à travers lesquelles les dominants peuvent imposer leur vision du monde aux dominés et leur fournir une grille commune d'interprétation de leur culture, de leurs valeurs et de leur identité normativement informée.

L'impression d'unité sociale que confère le partage des représentations sociales communes est un élément important pour appréhender les réticences d'une population face à leur transformation. En effet, les représentations sociales partagées par un groupe sont solides puisqu'elles sont communes à un groupe d'appartenance et que leur caractère construit est rendu invisible par le travail de l'idéologie. Vouloir les transformer est donc souvent perçu comme une menace à la cohésion d'un groupe social et à sa manière de s'identifier. Dans le cadre de cette recherche, il est pertinent de savoir à quel point les représentations sociales mises de l'avant par la communauté St-Jacques guident l'attitude et les comportements de ses membres et leur attitude face aux transformations susceptibles d'être générées par une plus grande intégration de ses membres au sein de la société québécoise.

2.6 Identité individuelle/collective

Cette réflexion nourrit mon analyse des membres de la communauté syriaque orthodoxe puisque l'interprétation de leur réalité sociale est influencée par une identité collective et une appartenance culturelles qui se retrouvent dans leurs pratiques sociales communes telles que leurs rapports sociaux de sexe. Afin de mieux comprendre le concept d'identité collective, il importe de considérer le rapport entre l'identification du « moi » et du « nous », donc du singulier dit de l'individuel et du pluriel dit du collectif, puisqu'ils révèlent un dilemme entre différence et similarité.

Pour ce qui est de l'identité individuelle, elle repose sur l'affirmation du « moi » rendant l'individu « unique », donc différent des autres. Néanmoins, l'identité individuelle permet à l'individu de trouver des repères similaires dits des individus partageant les mêmes valeurs, normes et règles sociales l'amenant à se forger un « nous » dit d'une identité collective. Le fait de s'identifier à un « nous », donc à un groupe social, met l'individu dans une position d'exclusion et d'inclusion face à des groupes d'appartenances puisque par la conscience qu'il a d'appartenir à des groupes donnés, il s'exclut de certains autres.

L'appartenance à un groupe synonyme d'identité collective provient d'un sentiment émotionnel d'attachement à un groupe social qui partage des valeurs qui sont significatives pour l'individu. En fait, chaque individu possède autant d'identités que d'appartenances ou de sentiments d'appartenance. La construction de soi se fait par la perception de soi dans des identités multiples auxquelles nous attribuons une valeur symbolique. L'identité collective significative de l'appartenance à un groupe est construite par le regard et la comparaison du « moi » et du « nous » permettant de nous identifier à un groupe ayant des traits communs tels que la nationalité, la langue, la religion, la profession, etc. Le processus d'identification renferme donc une conscience personnelle de se différencier et de se comparer aux autres. L'identité individuelle est marquante lorsque l'individu fait des comparaisons interpersonnelles tandis que l'identité collective se fait en fonction de sentiments d'appartenance qu'il développe à l'égard de différents groupes sociaux.

Bref, l'identité individuelle peut être considérée comme un dialogue constant avec autrui puisque l'individu est soumis à se reconnaître distinctement des autres. Cette reconnaissance est encore plus importante pour ce qui est de l'identité collective vu le besoin de l'individu d'être reconnu par les autres comme étant membre du groupe social. L'identité est donc dépendante autant de la conscience de soi que de la reconnaissance des autres (Abdallah-Pretceille, 1999). D'autre part, le sujet peut jouer avec des éléments de son identité personnelle pour adapter en partie son image sociale à

l'environnement dans lequel il évolue ainsi que pour ne plaire qu'aux membres de son identité collective (Lipiansky, Taboada-Leonetti et Vasquez, 1990).

Afin de mieux comprendre les logiques qui sous tendent la formation ainsi que le maintien de ces identités, les notions de communauté et communautarisme sont, selon nous, essentielles à la compréhension et l'analyse des discours des femmes syriennes orthodoxes de la communauté St-Jacques de Montréal.

2.7 Communauté et communautarisme

Par corollaire, la représentation sociale de ce qu'est une identité collective syrienne et chrétienne se répercute dans l'adoption de normes et de valeurs particulières aux membres de la communauté qui leur permet de préserver et d'exprimer leurs traits identitaires communs. D'après Fabrice Dhume, la communauté est un groupe social permettant aux membres de vivre ensemble pour partager des buts et des intérêts communs (Dhume, 2009). De plus, elle permet à ses membres de se retrouver et de prendre part à des modes de vie communs en fonction d'une histoire, de pratiques ou d'intérêts partagés. Dans cette perspective, il est intéressant de concevoir les facteurs tels que l'identité commune ainsi que l'esprit du communautarisme comme ayant une influence sur les rapports sociaux de sexe des Syriennes de cette communauté.

Nous allons nous appuyer sur ces théories pour répondre à la deuxième question de recherche : quels sont les facteurs qui ralentissent l'intégration des Syriens à la valeur de l'égalité dans leur façon de penser et de vivre leurs rapports sociaux de sexe? Cette réflexion sera nourrie des théories de Micheline Labelle (Labelle, Rocher et Rocher, 1995) et de Fabrice Dhume sur les dynamiques d'adhésion à une communauté culturelle. D'après eux, la communauté crée souvent une impossibilité pour l'individu de se détacher voire de se distancier du bagage propre à son origine culturelle et religieuse. Indissociable du terme communauté, le communautarisme vient du latin

« communis » signifiant la communauté elle-même et « munus », les obligations mutuelles. Le communautarisme a pour conséquence d'entraîner un repli identitaire, culturel ou communautaire des membres qui s'accompagne de la part de la communauté d'une prétention à contrôler les opinions et les comportements de ses membres, qui doivent s'y conformer pour maintenir leur appartenance. Le communautarisme produit une identité collective fondée sur le partage des valeurs culturelles et religieuses auxquelles l'individu doit donner priorité pour asseoir son appartenance à la communauté. Il s'oppose ainsi à l'individualisme et au libéralisme puisque les obligations que la communauté exige de ses membres priment sur les besoins et les choix individuels de ces derniers. La contrainte communautaire impose aux membres de privilégier les valeurs et les comportements qui scellent l'appartenance au groupe. Bref, les choix des membres sont guidés par des contraintes culturelles, religieuses ou morales. « L'injonction : "tu dois penser et vivre à l'image de ta communauté" est souvent lancée à des individus supposés prendre "trop de liberté" avec ce qu'il est communautairement convenu de faire et penser. » (Taguieff, 2003).

Bref, les communautés fondées sur une appartenance identitaire ou religieuse laissent peu de place à l'exercice du jugement moral autonome de leurs membres. Les valeurs des communautés culturelles qui en l'occurrence servent de référence sont essentiellement traditionnelles et souvent construites sur un passé mythique ou idéalisé. Ainsi, et c'est le cas pour la communauté syriaque St-Jacques, la place accordée à la religion constitue le « noyau » (Abriç, 1989). C'est par rapport à elle que s'organise la cohésion culturelle et communautaire du groupe. Par conséquent, pour assurer cette cohésion, nécessaire à la survie de la communauté, des pressions s'exercent régulièrement sur les membres pour que leur attitude et leurs pratiques sociales matérialisent leur adhésion à la religion.

Comme nous l'avons dit précédemment, les jeunes générations au sein de la communauté se retrouvent confrontées à une double socialisation. À l'initiative de leurs parents, elles sont liées à la communauté et socialisées aux normes culturelles et aux

opinions et comportements propres à cette communauté. Par ailleurs, à travers l'école, leurs fréquentations et les médias notamment, elles sont amenées à participer à l'univers normatif et culturel de leur société d'accueil qui, bien souvent, est leur véritable société d'appartenance. De fait, les dynamiques communautaristes se voient déstabilisées, confrontées par l'ouverture des membres à la société québécoise, alors que la pression des parents, la peur du rejet, le sentiment de déshonneur et de honte sont des incitatifs à suivre le moule imposé par la communauté, d'autant plus que les activités sociales au sein même de la communauté permettent d'encadrer les Syriens orthodoxes et leur offrent la jouissance d'une vie sociale et amoureuse tout en restant dans la communauté.

Ainsi, le communautarisme désigne une forme d'ethnocentrisme ou de sociocentrisme accordant à la communauté ethnique, religieuse, culturelle et sociale une valeur plus importante qu'à l'individu. Les valeurs alors transmises sont construites sur des traditions, des mythes ou des mentalités anciennes qui sont souvent idéalisées. De plus, le communautarisme crée une distance entre les membres d'une communauté donnée et ceux de la société d'accueil et entretient une illusion sur la supériorité de ses valeurs par rapport à celles des autres cultures (Dhume, 2009). La dynamique du communautarisme et le repli qu'elle exige sur sa propre auto-organisation ont pour conséquence la formation de deux groupes de référence : « nous », les membres de cette communauté et « eux », les individus du pays d'accueil (Taguieff, 2003). Bien que certaines communautés d'appartenance soient bien implantées en sol québécois et souvent de longue date, elles restent souvent repliées et autocentrées sur le groupe en favorisant certaines façons de penser et de vivre.

Toutefois, l'analyse des représentations sociales, des rapports de genre, des valeurs et des normes d'une communauté qui les a développés dans une autre espace social, appelle une compréhension des concepts d'immigration et d'intégration.

2.8 Immigration et intégration

Une intégration réussie est largement conditionnée par deux types de facteurs. Parmi les facteurs individuels, notons la connaissance du français, la motivation d'intégration par l'insertion au système scolaire et professionnel, la durée d'installation au pays d'accueil et le niveau de socialisation avec les membres de la société d'accueil. Parmi les facteurs structurels, notons le statut racial, l'origine socioéconomique de la famille et le lieu de provenance.

L'intégration des immigrants est généralement un processus long et difficile qui leur demande de s'ajuster à une nouvelle réalité sociale. Toutefois, il existe souvent un écart considérable séparant les immigrants des valeurs et des pratiques sociales de leur société d'accueil, tandis que la discrimination et la précarité d'emploi, sinon le racisme constituent trop souvent des freins à la capacité et à la qualité d'intégration des immigrants.

C'est l'attitude discriminante du pays d'accueil à l'endroit des immigrants, selon Portes et Sensenbrenner, qui les amène à rechercher une solidarité à travers une communauté ethnique et renforce leur besoin de lui appartenir (Portes et Sensenbrenner, 1993). L'accueil et les sentiments de similarité avec les membres de la communauté ethnique viennent, en effet, nourrir leur intérêt à y participer, ce qui est le cas de la communauté St-Jacques. Autrement dit, la discrimination est un des facteurs qui contribue à la formation des communautés culturelles ayant pour effet de ralentir l'intégration et la participation à la société d'accueil.

Bien que l'héritage familial et la culture transmettent aux immigrants une identité culturelle distincte, du moins pour les premières générations, les immigrants se retrouvent aussi en situation de devoir s'adapter à la culture du pays d'accueil. De fait, ils ont à jongler avec cette double appartenance et leur désir de préserver leur identité culturelle tout en s'identifiant à l'identité québécoise. À cet effet, François Dubet montre en évoquant Abdelmalek Sayad que ce passage de l'altérité la plus radicale à

l'identité la plus totale nécessite une atténuation de son intérêt pour son bagage culturel (2005). L'intégration à la société québécoise suppose donc, pour la communauté syrienne notamment, un abandon progressif de la langue d'origine, la privatisation de ses pratiques religieuses et l'évolution des pratiques matrimoniales dans le but de se rapprocher de l'identité nationale du pays d'accueil. Dans la même foulée, Robert Redfield, Ralph Linton et Melville J. Herskovits (1936) considèrent l'intégration des immigrants à l'identité de la société d'accueil par le moyen d'une interaction et d'une socialisation avec des groupes culturels différents, leur permettant de s'ouvrir à des changements dans leurs modèles culturels initiaux (Rea et Tripier, 2003). De plus, Didier Lapeyronnie utilise le terme transnationalisme pour désigner le processus par lequel des immigrants tissent et entreprennent des relations sociales de diverses natures avec les membres de la société d'origine et ceux du pays d'installation (id., 2003).

C'est donc sur les théories et les concepts abordés précédemment que nous allons nous appuyer pour comprendre la façon de penser et de vivre les rapports sociaux de sexe de la communauté syriaque orthodoxe St-Jacques de Montréal en regard de son inscription dans la société québécoise actuelle avec la double intention de vérifier si l'hypothèse d'un défaut de l'intégration à la société québécoise et canadienne constitue un frein à la transformation des rapports sociaux de sexe des membres de cette communauté et d'identifier les facteurs qui ralentissent ou favorisent l'évolution de ces rapports au sein de la communauté.

Selon ce cadre d'analyse, la dimension symbolique, qui fait du sexe biologique une « identité genrée », assure le maintien du pouvoir masculin et la cohérence de son fonctionnement et empêche les individus et les groupes en position d'infériorité de lutter contre leur condition. Nous abordons cette question en vue de comprendre comment le sexe genré se répercute dans la trajectoire de vie des femmes syriennes et comment ce discours guide leur façon de penser les rapports sociaux de sexe. En abordant la réalité (la matérialité) de la division sexuelle, cela nous permet également

de considérer les effets inégalitaires de celle-ci sur l'expérience, l'organisation et l'évolution des couples syriens de cette communauté.

De plus, cette réflexion sur la dimension symbolique participe à la reproduction des rapports sociaux de sexe et s'exprime différemment selon notre conception de la réalité sociale. Selon la théorie de Jodelet (1989) sur les représentations sociales, le groupe exprime donc sa culture, ses valeurs, son identité à travers la façon dont il investit ses représentations. C'est ainsi que ces dernières fournissent des grilles de lecture communes aux membres d'une même société.

CHAPITRE III

MÉTHODOLOGIE

La méthode qualitative utilisée est celle des récits de vie, car elle permet de prendre en compte le point de vue des personnes concernées par le phénomène ou le fait social étudié. Nous voulons en effet cerner le regard que les femmes appartenant à la communauté syriaque de Montréal portent sur la façon dont se pensent et se vivent les rapports sociaux de sexe au sein de leur communauté. La méthode des récits de vie permet « à la fois de rendre aux sujets (...) une parole, tout en se gardant le droit et la possibilité de tenter, à travers les repères que sont les récits des événements(...) de dégager des mécanismes sociaux, des trajectoires, des choix, des déplacements significatifs » (Labelle, 1987, p. 24). Cette méthode est donc un outil intéressant pour retracer les événements qui ont marqué la vie des femmes rencontrées et comment ces dernières interprètent l'impact de ces événements sur leur vie : expérience migratoire, enfance, vie conjugale, trajectoire professionnelle, compréhension de leur place et position dans la société québécoise, etc. Elle l'est également pour recueillir les propos des répondantes sur leur vie quotidienne et sur les valeurs qui orientent leurs pratiques, autrement dit pour nous donner accès à leur réalité, à leur « réel » (Bertaux, 2010, p. 126).

3.1 Entrevue semi-dirigée

Nous avons mené des entretiens semi-directifs auprès de femmes syriennes de la communauté syriaque orthodoxe St-Jacques, permettant ainsi d'accorder à la fois une

liberté à la répondante tout en imposant certains thèmes afin d'obtenir le plus d'informations. Ce type d'entrevues fonctionne avec une grille d'entretien pour s'assurer que tous les thèmes sont abordés, mais doit demeurer souple pour éviter de brimer la répondante dans ses réponses. Autrement dit, comme le mentionne Lina Sylvain, le guide d'entretien favorise deux éléments : le caractère évolutif des données et le contact direct avec les participants (Sylvain, 2000).

Dans un premier temps, nous avons rédigé une grille d'entretien à partir de divers thèmes et sous-dimensions touchant les diverses sphères des rapports sociaux de sexe. Les diverses sphères composant la grille d'entretien ont ensuite été limitées, sachant que les entrevues ne devaient pas durer plus de 90 minutes, de manière à intervenir sur un corpus raisonnable d'enregistrement et assurer la qualité de l'entrevue. En effet, selon Julie Laforest une entrevue semi-dirigée de 60 à 90 minutes est tout à fait acceptable puisqu'elle assure une certaine qualité de communication tout en assurant que l'intervieweur et l'interviewé ne perdent pas leur concentration (Laforest et Rainville, 2009).

La première partie de l'entrevue (voir la grille en annexe A) est consacrée à l'obtention de données concrètes sur le parcours de vie, la vie familiale et professionnelle, à partir de questions touchant le parcours d'immigration et d'intégration, la vie communautaire ainsi que l'appartenance religieuse. Les autres parties de l'entrevue sont organisées en fonction des grandes dimensions d'analyse retenues de manière à recueillir les perceptions des répondantes sur la façon dont elles pensent et vivent les rapports sociaux. En effet, nous abordons les thèmes des rapports sociaux de sexe et de la division sexuelle du travail tout en nous intéressant aux sous-dimensions de l'égalité des sexes et des rôles sexuels. Finalement, l'entretien se termine par une question sur le thème de la reproduction sociale afin de mesurer l'importance de la transmission du bagage culturel et religieux à travers les générations. Considérant que l'objet de recherche touche la vie privée des répondantes, il était important de créer un climat de confiance avec les répondantes et de respecter les règles d'éthique de la

recherche. Les répondantes ont aussi été invitées à signer un formulaire d'entretien leur garantissant une totale confidentialité des informations recueillies.

L'échantillonnage s'est fait par choix raisonné, c'est-à-dire à partir d'une approche non probabiliste. Autrement dit, le choix des répondantes résulte d'un jugement de notre part et reflète les possibilités qui s'offraient à nous de rejoindre des femmes dont les histoires de vie étaient susceptibles d'apporter des éléments de réponse aux interrogations de cette recherche. La taille de l'échantillon a été déterminée selon le principe de la saturation contrastée en fonction de l'âge des femmes rencontrées. En effet, l'échantillon est composé de douze femmes de trois générations différentes. Malgré plusieurs difficultés rencontrées au moment de constituer l'échantillon, nous avons réussi à trouver plusieurs triades de femmes composées de filles, de mères et de grands-mères. Il aurait été certes des plus intéressants si chacune de ces triades avaient pu provenir d'une seule et même famille pour bénéficier d'éléments de comparaison et de circonscrire les mécanismes de transmission, mais pour des questions de contraintes personnelles et de temps, cela n'a pas été possible. Cependant, il demeure que neuf des répondantes (voir tableaux ci-après) entretiennent des liens de parenté entre elles.

L'échantillon a été sélectionné selon la position sociale et l'âge des femmes, ce qui permet de voir s'il y a construction ou déconstruction de l'identité syrienne dans les rapports sociaux de sexe à travers les générations. Selon David Foot, une génération regroupe des individus dans une tranche spécifique d'années de naissance délimitée en fonction d'une période historique distincte. Les personnes qui composent une même génération partagent donc une époque économique et culturelle homogène susceptible de susciter, de façonner, des attitudes et des comportements communs. L'étude de différentes générations permet un éclairage sur les tendances possibles de l'évolution sociale et économique. Katherine Marshall souligne que, d'après David Foot, « la dynamique démographique explique les “deux tiers de tout” : habitudes de consommation, demande de services, scolarisation, formation des familles, autant d'influences qui peuvent s'exercer sur la politique publique » (Marshall, 2011, p. 6). En travaillant sur trois générations, nous

sommes en mesure de comprendre l'influence de l'immigration sur les répondantes en fonction de leur lieu de naissance, de leur parcours scolaire et de leur participation au marché du travail. Au cours de cette étude, nous avons pris en considération les périodes d'immigration et le degré d'intégration sociale, religieuse et culturelle des femmes syriennes orthodoxes. Ainsi, la troisième génération, née au Canada ou arrivée à l'âge de la préadolescence, est représentative d'une plus grande socialisation et intégration à la société québécoise ainsi que d'un abandon des pratiques culturelles ou religieuses restructurées en système symbolique. La deuxième génération dit avoir vécu l'immigration à un âge adulte, ce qui a exigé d'elles une reconstruction sociale et professionnelle de soi, avec, en main un vécu et un bagage syriens. La première génération est arrivée au Canada à un âge avancé et a vécu, selon le témoignage des répondantes, une intégration sociale difficile. Du fait que l'échantillon soit composé de femmes majeures, nous avons construit les générations à la lumière des commentaires précédents, ainsi que de la proposition de l'INSEE qui étend la troisième génération de 18 ans à 35 ans, la deuxième génération de 40 à 59 ans et la première génération de 60 et plus.

Cette qualité de l'échantillon est primordiale, car le but de la recherche n'est pas seulement de comprendre les rapports sociaux de sexe au sein de cette communauté, mais aussi de cerner ce qui change ou se reproduit dans les représentations et pratiques à travers le temps. Le choix de ne rencontrer que des femmes vise à comprendre plus précisément leur point de vue, les inégalités qu'elles vivent dans la relation de couple, partageant ainsi la conception féministe des rapports sociaux de sexe qui place les femmes dans un rapport de pouvoir qui leur est préjudiciable.

3.2 Technique d'analyse

Nous n'avons pas utilisé de logiciel d'analyse des données, mais plutôt une transcription textuelle des verbatims pour ensuite, après en avoir effectué une lecture approfondie, y noter directement les thèmes. Cette technique dite du « support papier

et surligneur » permet de découper et de classer des versions des entretiens afin d'en tirer les thèmes et de dégager les perceptions qui se répètent chez les différentes femmes rencontrées. Selon Pierre Paillé, le mot thème couvre un ensemble de mots permettant de cerner ce qui est abordé dans un extrait précis tout en fournissant des indications sur le propos (Paillé et Mucchielli, 2003, p. 162). L'analyse thématique permet de noter les constantes dans le flux spontané des récits de vie. Ces constantes permettent de comprendre de nombreux passages des récits de vie. Pour ce qui est du mode d'inscription, nous avons utilisé l'inscription en marge qui consiste à inscrire à droite les thèmes qui ressortent des écrits de chaque paragraphe. Outre une analyse de contenu qualitative par la sélection des thèmes, nous avons aussi procédé à une analyse de contenu quantitative lorsque nous abordons la question de la répétition des thèmes. De plus, vu le nombre d'entrevues et de questions posées lors des enquêtes, les données ont été classées dans une grille d'analyse en fonction des dimensions de la grille d'entretien. Il s'agit donc de décortiquer les données et d'analyser les réponses des participantes par rapport aux questions de départ auxquelles ce travail de recherche vise à répondre. Selon Pierre Paillé, l'analyse thématique consiste à repérer des thèmes à travers les entretiens pour se rapprocher d'une future explication de la problématique de départ, autrement dit à procéder à un repérage, à un regroupement, à un examen discursif des thèmes abordés dans un corpus. Ce type d'analyse consiste donc tout d'abord à repérer des thèmes en lien avec l'objectif de la recherche et par la suite à les regrouper selon leurs divergences, récurrences, ressemblances, répétitions, etc. Puisque nous avons opté pour l'analyse thématique continue, nous avons attribué des thèmes aux différentes dimensions des entrevues. Ce type de démarche permet de se retrouver avec un arbre thématique où les grandes branches sont les thèmes centraux, et les petites branches, les sous-thèmes. La construction de cet arbre se fait donc tout au long de l'analyse. Par exemple, nous avons analysé les principaux problèmes évoqués par les répondantes en faisant le lien avec les concepts théoriques. Nous avons dégagé les idées maîtresses émises pour chacun des thèmes afin de tirer des conclusions sur les rapports sociaux de sexe de cette communauté pour enfin pouvoir les présenter.

3.2.1 Analyse horizontale et verticale

À partir d'une unité d'analyse qui était le récit de chacune des femmes rencontrées, la démarche ainsi décrite visait à mettre en évidence ou à construire deux niveaux de cohérence : l'un vertical, à l'échelle de chaque récit pris individuellement et l'autre, horizontal ou transversal, à l'échelle de l'ensemble du corpus. L'établissement d'une cohérence verticale interne au récit, où les différentes unités de sens s'intègrent dans l'unité biographique, équivalait à construire les repères sociologiques de *l'identité syrienne* et d'une sociologie des relations ethniques, plus globalement, les repères d'une sociologie féministe. L'établissement d'une cohérence horizontale ou transversale, où les différentes unités de sens se recoupent dans les différents récits de pratique, équivalait à construire les repères sociologiques de la *catégorie femme syrienne orthodoxe*, ainsi que les éléments d'une définition de la pratique culturelle et religieuse comme *pratique sociale*. La cohérence horizontale, pour qu'elle puisse être établie, suppose, comme on l'a déjà dit, la mise en comparaison des récits. Et on peut ajouter que le degré de confiance croît avec le nombre de récits pris en compte. Soulignons également que « la cohérence horizontale se construit sur la cohérence verticale, de sorte qu'il existe un ordre à suivre dans l'analyse : on ne peut pas passer tout de suite au repérage de la cohérence transversale sans avoir fait apparaître au préalable la cohérence verticale. Par ailleurs, dans un contexte d'analyse qui fait appel à plus d'un récit de vie, l'axe horizontal interfère dans l'établissement de la cohérence verticale de chacun des récits successifs et y interfère avec "d'autant plus de force qu'on avance dans le corpus" » (Bertaux, 2010).

3.3 Portrait des participantes

Nous avons rencontré douze femmes membres de la communauté syriaque orthodoxe St-Jacques de Montréal. Âgées de 27 et 93 ans, elles sont représentatives de trois générations. La majorité est originaire du Moyen-Orient et deux sont nées au

Québec. Elles appartiennent toutes à la religion orthodoxe et à la communauté St-Jacques. Dix d'entre elles parlent couramment le français ou l'anglais donc six ont acquis une scolarité équivalente à un niveau postsecondaire ou supérieur. Par ailleurs, sept femmes disent occuper un emploi à temps plein ou à temps partiel tandis qu'une d'entre elles est à la retraite depuis moins d'un an. En ce qui concerne leur statut civil, huit sont mariées, une est veuve depuis quelques années, une est fiancée et deux sont célibataires. Les femmes mariées ont toutes des enfants et sont intégrées sur le marché du travail (voir le tableau représentatif des portraits des répondantes en annexe B).

Les répondantes ont été rencontrées entre octobre et décembre 2012, par l'entremise de mes relations avec les femmes syriennes orthodoxes, étant moi-même membre de la communauté. Il nous faudra donc être vigilant dans l'interprétation des données en raison de la proximité avec le sujet. Nous ne pouvons pas non plus prétendre que les propos de ces femmes recouvrent la diversité des expériences des femmes d'origine syrienne orthodoxe appartenant à la communauté St-Jacques. Nous pouvons cependant trouver dans leurs témoignages des pistes de compréhension de la manière de vivre les rapports sociaux de sexe chez les femmes syriennes orthodoxes à travers trois générations.

Pour conclure cette présentation et faciliter la lecture des prochains chapitres, nous avons choisi d'intégrer sous forme de tableaux (présentés ci-après) le portrait de chacune des répondantes en fonction des principales caractéristiques qui les décrivent au regard de nos intentions d'analyse. Bien entendu, les noms ont été changés pour préserver leur anonymat.

3.3.1 Portraits des femmes de la troisième génération

Nom	Valérie
Naissance	Née en Syrie en 1984.
Conditions d'immigration	A immigré au Canada en 2000 avec ses parents et ses deux sœurs. Ses parents ont décidé qu'il était mieux de s'installer dans un pays plus développé afin que leurs filles puissent avoir accès à une meilleure scolarisation. D'abord installés en Suède, où ils sont restés un an, ils ont décidé d'immigrer au Canada pour rejoindre des membres de leur entourage.
Conditions d'adaptation	Valérie a trouvé les conditions d'installation très difficiles. Ayant quitté la Syrie à l'âge de 17 ans, elle a éprouvé à son arrivée au Canada, un fort sentiment de solitude, ne pouvant compter sur le soutien d'amis avec lesquels vivre cette recherche de soi caractéristique de l'adolescence. Ne maîtrisant pas le français pour s'exprimer à l'école et y faire de nouveaux contacts, elle juge que son insertion dans le système a été ardue. Elle considère avoir mis du temps à s'intégrer à la société québécoise, trouvant difficile la création d'un nouveau réseau social et la compréhension du système social québécois.
Langues parlées	Outre sa langue maternelle, l'arabe, elle maîtrise le français et l'anglais.
Mode de vie	Âgée de 28 ans, elle vit avec ses parents et ses deux sœurs, âgées de 30 ans et 23 ans respectivement. Célibataires, les trois vivent avec leurs parents.
Statut social	Fiancée depuis 3 ans à un homme d'origine libanaise, son mariage est prévu d'ici 2 ans.
Études	Possède un Baccalauréat en finances de l'Université Concordia et poursuit des études à temps partiel pour accéder à une meilleure position professionnelle.
Occupation	Travaille à temps partiel comme gérante des dossiers personnels dans une banque commerciale depuis un an.
Sens d'appartenance à la communauté	Participe peu aux activités de la communauté St-Jacques, n'y trouvant pas de bénéfice. A déjà fait partie du comité de jeunes pendant 2 ans, mais n'en voit plus l'intérêt. Chrétienne et pratiquante, ne fréquente pas l'Église de sa paroisse sur une base régulière. S'y rend à l'occasion de cérémonies religieuses importantes, telles que le Vendredi saint, le dimanche de Pâques et la messe de minuit. Les rituels religieux et culturels sont importants pour elle et elle compte les intégrer dans sa vie. Entretient aujourd'hui peu de relations avec des Syriens orthodoxes. Son entourage et ses amis sont presque tous de culture arabe.
Identité	Valérie s'identifie comme Syrio-québécoise, ne se considère ni totalement comme Syrienne, ni totalement comme Canadienne, n'ayant pas vécu sa jeunesse au Canada.

Nom	Sabine - nièce de Nouha, une autre répondante.
Naissance	Née au Canada en 1984 de parents syriens.
Conditions d'immigration	N'a pas vécu l'expérience de l'immigration personnellement et n'a jamais visité la Syrie. Elle a cependant été socialisée aux pratiques culturelles de ses parents.
Conditions d'adaptation	Ses parents lui ont transmis une représentation négative de leur expérience, ayant rencontré de graves difficultés économiques à leur arrivée faute de moyens financiers personnels. Toutefois, l'intégration de la famille à la société québécoise s'est effectuée sans difficulté en raison de la maîtrise de la langue anglaise par son père ce qui, par conséquent, a facilité la recherche d'un logement et d'un travail.
Langues parlées	Outre l'arabe, sa langue maternelle, elle maîtrise le français et l'anglais.
Mode de vie	Âgée de 28 ans, elle est la cadette de sa famille et vit toujours avec ses parents. Sa sœur et son frère, tous deux dans la trentaine, ont chacun leur appartement et y vivent seuls.
Statut social	Célibataire et sans enfant. Sabine est atteinte d'une maladie congénitale.
Études	Possède un Diplôme d'études collégiales en comptabilité.
Occupation	Travaille depuis six mois pour l'Association de la paralysie cérébrale, une cause qui lui tient à cœur. Auparavant, elle a occupé pendant plus de six ans un poste de comptable dans une entreprise de céramique.
Sens d'appartenance à la communauté	Reconnaît appartenir et vivre selon les traditions de la culture syrienne. Handicapée, elle ressent cependant un manque d'ouverture de la part des membres de la communauté St-Jacques et participe très peu à ses activités. Pendant cinq ans, elle a participé au Comité des jeunes dans lequel elle organisait des activités et des congrès réunissant tous les jeunes Syriens orthodoxes. Aujourd'hui, elle a pris ses distances avec la communauté et limite ses relations à quelques amis qu'elle voit à l'extérieur de celle-ci. Chrétienne et pratiquante, elle fréquente très rarement l'Église de sa paroisse.
Identité	S'identifie d'abord comme Canadienne tout en mentionnant son attachement à la culture syrienne, ce qui l'amène à s'identifier également comme Syrio-québécoise.

Nom	Claudia - fille de Claire, une autre répondante.
Naissance	Née en Syrie en 1977.
Conditions d'immigration	A immigré au Canada en 1988 avec ses parents et ses trois sœurs. Ses parents ont décidé de s'installer dans un pays où leurs filles pourraient jouir d'une meilleure scolarisation et d'une tolérance à la pratique de la religion orthodoxe : ses parents considéraient le Canada comme un pays plus démocratique et plus développé que la Syrie.
Conditions d'adaptation	Ayant quitté la Syrie à l'âge de 11 ans, elle a trouvé très difficile l'intégration au pays. Elle considère avoir vécu négativement l'installation au Canada notant que son père s'est vu refuser l'achat d'une résidence en raison de la taille de sa famille, ce qui les a obligés à loger chez de la parenté pendant un mois. Ses parents ont finalement réussi à acheter une maison et une automobile et à inscrire leurs enfants dans le système scolaire.
Langues parlées	Outre l'arabe, sa langue maternelle, elle maîtrise le français et l'anglais.
Mode de vie	Âgée de 35 ans, elle vit avec son mari et ses deux jeunes fils.
Statut social	Mariée à un homme d'origine libanaise depuis plus de 10 ans. Son mari est le frère de son beau-frère. Claudia a rencontré son mari à l'âge de 20 ans lors d'un souper familial. Ils se sont fiancés un an plus tard et mariés l'année suivante.
Études	Ne maîtrisant pas le français en arrivant au Canada, Claudia a débuté sa scolarisation en classe d'accueil pour ensuite continuer en classe ordinaire et obtenir son diplôme en sciences humaines au Cégep.
Occupation	Secrétaire à temps plein pour la bijouterie de son père.
Sens d'appartenance à la communauté	Claudia n'est pas engagée dans un comité d'activités de la communauté, mais auparavant elle occupait le titre de chef de patrouille des scouts. Présentement, Claudia dit participer environ quatre ou cinq fois par année aux soirées organisées par la communauté, telles que la soirée du jour de l'An, Pâques, Noël, etc. Claudia est pratiquante et affirme que Dieu apporte un sens à sa vie. Elle ne fréquente pas l'Église St-Maxime sur une base régulière. S'étant mariée devant Dieu et ayant baptisé ses enfants, elle considère les pratiques religieuses importantes.
Identité	S'identifie comme Syrio-québécoise, ne se considérant plus comme les Syriens de sa communauté, mais ne s'identifiant pas non plus à une Canadienne qui jouit d'une liberté personnelle et d'expression.

Nom	Rima - fille de Ivonne, une autre répondante.
Naissance	Née au Canada en 1985 de parents syriens.
Conditions d'immigration	N'a pas vécu l'expérience de l'immigration personnellement, ni jamais visité la Syrie. Elle a cependant été socialisée aux pratiques culturelles de ses parents.
Conditions d'adaptation	Sa mère lui a transmis une représentation négative de son expérience en raison de son sentiment de solitude et d'isolement se retrouvant sans moyen de socialiser avec les membres de la société québécoise. Ayant immigré au Canada avant sa mère, son père juge son adaptation à la société québécoise facilitée par ses relations avec sa famille et la communauté St-Jacques.
Langues parlées	Outre l'arabe, sa langue maternelle, elle maîtrise le français et l'anglais.
Mode de vie	Âgée de 27 ans, elle vit avec ses parents et sa sœur handicapée, âgée de 35 ans.
Statut social	Célibataire et sans enfant, Rima n'est pas en relation de couple présentement.
Études	Possède un Baccalauréat en ergothérapie de l'Université McGill.
Occupation	Travaille à temps plein depuis six ans comme ergothérapeute à l'Hôpital Royal-Victoria.
Sens d'appartenance à la communauté	Rima n'est pas engagée dans un comité d'activités de la communauté, mais auparavant elle était dans les scouts, le comité des jeunes ainsi que le comité de catéchèse. Néanmoins, elle est toujours disponible pour servir sa communauté jugeant important de créer des relations d'amitié avec ses membres et d'autant plus symbolique de se retrouver avec des gens ayant un bagage culturel commun. Rima participe sur une base régulière aux soirées organisées par la communauté. Rima pratique la religion chrétienne depuis son jeune âge et ressent un besoin d'y appartenir. Elle fréquente l'Église une ou deux fois par mois et adhère aux pratiques religieuses telles que le baptême, la confession et le mariage jugeant que ces étapes répondent aux exigences de sa chrétienté.
Identité	S'identifie comme Syrio-québécoise, estimant qu'elle a grandi au Canada tout en recevant une éducation syrienne.

3.3.2 Portraits des femmes et mères de la deuxième génération

Nom	Nouha - tante de Sabine, une autre répondante, et belle-fille de Marie, une autre répondante.
Naissance	Née en Syrie en 1957.
Conditions d'immigration	A immigré au Canada en 1975 avec son fiancé. Ils se sont installés au Canada dans l'espoir de jouir des avantages d'un pays plus développé. Hormis le froid des hivers canadiens, Nouha n'a pas trouvé l'intégration au pays difficile.
Conditions d'adaptation	Ayant quitté la Syrie à l'âge de 17 ans, elle a trouvé facile l'intégration au pays. Elle considère avoir vécu positivement son installation au Canada en raison de la prise en charge par son mari de leur installation avant même leur immigration.
Langues parlées	Outre l'arabe, sa langue maternelle, elle maîtrise le français et l'anglais grâce à des cours de langue dès son arrivée au Canada.
Mode de vie	Âgée de 55 ans, elle vit avec son mari, son fils célibataire et sa belle-mère Zakia. Mère de deux enfants : un garçon de 29 ans et une fille de 36 ans qui est mariée à un Syrien, avec qui elle a une fille de cinq ans.
Statut social	Mariée depuis 37 ans à un homme d'origine syrienne. Son mari est son cousin de la deuxième génération. Fiancés à 17 ans, ils ont immigré au Canada. Mariés dans un délai précipité de trois semaines afin d'éviter d'être expulsés du pays en raison des exigences de l'immigration canadienne.
Études	Outre les cours de langues, Nouha n'a pas poursuivi d'études.
Occupation	Présentement à la retraite, elle a travaillé auparavant comme employée en couture dans une usine pendant deux ans, pour ensuite louer un dépanneur avant d'en devenir propriétaire pendant plus de vingt ans. Elle y travaillait à temps plein.
Sens d'appartenance à la communauté	Nouha n'est pas engagée dans un comité d'activités de la communauté, mais elle participe environ quatre ou cinq fois par année aux activités culturelles de la communauté. Elle pratique la religion orthodoxe et croit que nos destins sont guidés par Dieu. Elle ne fréquente pas l'Église sur une base régulière, hormis les fêtes religieuses. Elle adhère aux pratiques religieuses telles que le baptême, la confession et le mariage.
Identité	Elle s'identifie comme Syrio-québécoise, se considérant canadienne d'origine syrienne.

Nom	Claire - mère de Claudia, une autre répondante.
Naissance	Née en Syrie en 1958.
Conditions d'immigration	A immigré au Canada en 1988 avec son mari et ses quatre enfants. Claire et sa famille se sont installées au Canada par crainte que la guerre au Liban ne s'étende à la Syrie et par peur de perdre leurs droits de pratiquer la religion orthodoxe dans un pays majoritairement musulman.
Conditions d'adaptation	Ayant quitté la Syrie à l'âge de 30 ans, elle a trouvé très difficile l'intégration au pays. Elle a délaissé une partie de son identité culturelle et éprouvé des difficultés lors de la recherche d'un premier logement dû à ses nombreux enfants.
Langues parlées	Outre l'arabe, sa langue maternelle, Claire maîtrise le français.
Mode de vie	Âgée de 54 ans, elle vit avec son mari et sa fille cadette qui n'est pas encore mariée. Mère de quatre filles âgées respectivement de 39 ans, 35 ans, 29 ans et 27 ans. Ses filles aînées sont mariées à des hommes du Moyen-Orient avec qui elles ont des enfants.
Statut social	Mariée à un homme syrien depuis 40 ans. Elle s'est mariée à l'âge de 15 ans avec son cousin de la deuxième génération tel que cela avait été convenu par ses parents.
Études	Outre les cours de français, Claire n'a pas poursuivi d'études.
Occupation	Claire travaille comme secrétaire à temps partiel pour la compagnie de son mari. Auparavant, elle était mère au foyer.
Sens d'appartenance à la communauté	Participe à deux comités de la communauté : le comité de la chorale et le comité de la catéchèse. Les activités organisées par la communauté sont symboliques pour elle. Claire pratique la religion orthodoxe et croit que notre destin est guidé par la volonté de Dieu. Elle fréquente l'Église tous les dimanches et considère comme essentielles les pratiques religieuses telles que le baptême, la confession et le mariage.
Identité	Elle s'identifie comme Syrio-qubécoise, se considérant une Syrienne vivant au Québec.

Nom	Maria - fille d'Angel, une autre répondante.
Naissance	Née au Liban en 1961.
Conditions d'immigration	A immigré au Canada en 1989 avec ses parents et son frère. Ses parents décident de s'installer au Canada considérant le Proche-Orient comme une région instable et offrant peu de sécurité.
Conditions d'adaptation	Maria a trouvé les conditions d'installations au pays très faciles. Ayant quitté la Syrie à l'âge de 28 ans, elle n'a pas éprouvé de difficulté à s'intégrer au pays. Elle considère avoir vécu positivement son installation au Canada du fait de sa maîtrise de la langue française à son arrivée qui lui a permis de retourner aux études. De plus, pouvant compter sur le soutien de sa famille avec laquelle vivre cette expérience, elle juge son adaptation à la société facile.
Langues maîtrisées	Outre l'arabe, sa langue maternelle, elle maîtrise le français et l'anglais.
Mode de vie	Âgée de 51 ans, elle vit avec son mari et ses deux fils de 16 ans et 13 ans.
Statut social	Mariée à un homme d'origine libanaise depuis 19 ans. Maria a rencontré son mari à 31 ans lors d'un voyage en Californie. Ils ont eu une relation à distance pendant deux ou trois ans avant de se marier et de s'installer à Montréal.
Études	Possède un baccalauréat en littérature obtenu en Syrie et une maîtrise en traduction de l'Université du Québec à Montréal.
Occupation	Travaille à temps plein depuis sept ans comme enseignante de français au Cégep Vanier. Auparavant, elle a occupé pendant plus de sept ans un poste d'éducatrice scolaire à temps partiel, jugeant important d'être disponible pour ses enfants en bas âge.
Sens d'appartenance à la communauté	Maria est impliquée au sein du comité de la chorale de la communauté, ce qui l'amène à participer à des répétitions à la salle communautaire tous les mois. Elle participe environ trois ou quatre fois par année aux fêtes organisées par la communauté et fréquente l'Église tous les dimanches. Maria pratique la religion orthodoxe jugeant que c'est un choix personnel et un besoin de spiritualité. S'étant mariée devant Dieu et ayant fait baptiser ses enfants, elle considère les pratiques religieuses importantes.
Identité	S'identifie comme une combinaison de la culture syrienne et canadienne formant un tout et non une identité fragmentée.

Nom	Ivonne - mère de Rima, une autre répondante.
Naissance	Née en Syrie en 1958.
Conditions d'immigration	A immigré seule au Canada en 1975 dans le but de rejoindre son mari. Auparavant, elle a vécu aux États-Unis avec ses parents et ses frères et sœurs pendant plus de deux ans.
Conditions d'adaptation	Ivonne a trouvé les conditions d'installation au pays très difficiles. Ayant quitté les États-Unis à l'âge de 16 ans, elle juge l'intégration difficile au pays. Elle a éprouvé à son arrivée au Canada un fort sentiment de solitude ne pouvant compter sur le soutien de sa famille avec laquelle vivre ce changement d'environnement social. De plus, ne maîtrisant pas la langue, elle était incapable de créer des relations sociales dans son nouveau milieu. Auparavant, elle se sentait intégrée au pays seulement le dimanche lorsqu'elle pouvait socialiser avec les membres de la communauté St-Jacques.
Langues parlées	Outre l'arabe, sa langue maternelle, elle maîtrise le français et l'anglais.
Mode de vie	Âgée de 54 ans, elle vit actuellement avec son mari et ses deux filles de 35 ans et 29 ans qui ne sont pas encore mariées.
Statut social	Mariée à un homme d'origine libanaise depuis 38 ans. Ivonne a rencontré son mari à 17 ans aux États-Unis lors d'une visite familiale. Quelques mois plus tard, elle était fiancée.
Études	Possède des compétences en logiciels, en techniques de gestion du travail et en dactylographie, ayant suivi un cours intensif de secrétariat.
Occupation	Conseillère à temps plein depuis sept ans à la bibliothèque multiculturelle de la Ville de Laval. Auparavant, Ivonne était réceptionniste à temps partiel dans une compagnie de textile, jugeant important d'être disponible pour ses enfants en bas âge.
Sens d'appartenance à la communauté	Ivonne est engagée au comité de la chorale de la communauté, et est présente aux pratiques mensuelles à la salle communautaire. Elle participe de façon régulière aux activités de la communauté. Ivonne pratique la religion orthodoxe et affirme que la foi est essentielle dans sa vie. Elle adhère aux pratiques religieuses telles que le baptême, la confession et le mariage, jugeant avoir grandi avec ce modèle de trajectoire de vie.
Identité	Elle s'identifie comme Syrio-qubécoise, ne se considérant plus comme Syrienne en raison de ses 37 années de vie au Canada, mais ne s'identifiant pas non plus entièrement en tant que Canadienne qui n'aurait aucune culture syrienne.

3.3.3 Portraits des femmes et grand-mères de la première génération

Nom	Rose
Naissance	Née au Liban en 1922.
Conditions d'immigration	A immigré au Canada en 1962 avec son mari afin de rejoindre leurs six enfants qui avaient immigré au pays auparavant.
Conditions d'adaptation	Ayant quitté le Liban à l'âge de 51 ans, Rose a trouvé les conditions d'installation et son intégration au pays très faciles. Elle a éprouvé à son arrivée un fort sentiment de compassion, pouvant compter sur le soutien de sa famille pour vivre ce changement d'environnement social. Maîtrisant le français, elle était en mesure de créer des relations sociales avec son nouvel entourage et de s'impliquer en tant que bénévole à « La Maison du Père » qui vient en aide aux sans-abris.
Langues parlées	Outre l'arabe, sa langue maternelle, elle maîtrise le français.
Mode de vie	Âgée de 90 ans, elle vit avec sa fille de 55 ans qui est célibataire.
Statut social	Veuve depuis dix ans, elle a été mariée à un homme d'origine libanaise pendant 58 ans. Rose a rencontré son mari à l'âge de 35 ans lors d'un mariage d'un ami commun. Quelques mois plus tard, elle s'est fiancée dans le but d'un éventuel mariage. Rose affirme ne pas avoir voulu se marier en raison de la précipitation de la demande, néanmoins, elle a jugé que son futur mari ferait un bon époux et un bon père pour ses enfants.
Études	Possède des compétences générales équivalentes à des études de niveau primaire au Canada, ayant étudié chez les sœurs franciscaines de Marie au Liban jusqu'à l'âge de 16 ans ce qu'elle juge être rare pour une fille de son époque.
Occupation	N'a jamais travaillé, cela était tabou pour une femme de son époque.
Sens d'appartenance à la communauté	Rose n'est pas engagée dans un comité d'activité de la communauté, mais participe activement aux soirées qu'elle organise, ressentant un rapport symbolique pour sa communauté. Elle pratique la religion orthodoxe et identifie le sens de sa vie à la religion. Elle fréquente l'Église de façon régulière, en raison de son engagement envers Dieu. Elle adhère aux pratiques religieuses telles que le baptême, la confession et le mariage, jugeant qu'elles apportent un sens à chaque étape de la vie chrétienne.
Identité	Rose s'identifie comme Syrio-qubécoise, se considérant une combinaison des cultures syrienne et canadienne.

Nom	Angel - mère de Maria, une autre répondante.
Naissance	Née au Liban en 1941.
Conditions d'immigration	A immigré au Canada en 1989 avec son mari et ses deux enfants en raison de la guerre au Liban à l'époque.
Conditions d'adaptation	Ayant quitté le Liban à l'âge de 48 ans, Angel a trouvé les conditions d'installation et d'intégration très faciles, en raison de ses nombreuses visites au Canada avant son installation. Ayant un fils qui demeurait au pays avant elle, un appartement était disponible au moment de son arrivée en terre d'accueil.
Langues maîtrisées	Outre l'arabe, sa langue maternelle, elle maîtrise le français et l'anglais.
Mode de vie	Âgée de 71 ans, elle vit avec son mari. Mère de trois enfants, dont une fille de 50 ans et deux garçons de 45 ans et de 40 ans, qui sont mariés à des personnes d'origine syrienne avec qui ils ont fondé une famille.
Statut social	Mariée à un homme d'origine syrienne depuis 51 ans. Angel a rencontré son mari à l'âge de 20 ans par l'intermédiaire de leurs deux pères qui étaient des amis de longue date. Suite à une rencontre, ils ont jugé qu'ils pourraient fonder un foyer. Quelques mois plus tard, elle s'est fiancée, dans le but d'un éventuel mariage.
Études	N'a pas poursuivi d'études.
Occupation	N'a pas travaillé, hormis ses services d'esthéticienne à domicile pour son entourage.
Sens d'appartenance à la communauté	Angel est active dans deux comités de la communauté : la chorale et le comité de la catéchèse. Angel aide aussi, trois ou quatre fois par année, à préparer les repas lors des soirées culturelles même si elle y assiste rarement. Les activités que la communauté organise lui sont symboliques. Angel pratique la religion orthodoxe et affirme que sans Dieu sa vie n'a pas de sens. Elle fréquente l'Église tous les dimanches et considère comme essentielles les pratiques religieuses telles que le baptême, la confession et le mariage. Outre la communauté, elle est engagée dans un groupe culturel de femmes italiennes âgées pour bénéficier d'une présence sociale avec des immigrantes de son âge.
Identité	Angel s'identifie comme étant un quart libanaise et trois quarts canadienne. Elle se considère comme libanaise, en raison de son vécu au Liban, néanmoins elle juge ne plus pouvoir y vivre, affirmant préférer le Canada.

Nom	Marie - grand-mère de Sabine, une autre répondante, et belle-mère de Nouha, une autre répondante.
Naissance	Née en Syrie en 1919.
Conditions d'immigration	A immigré au Canada en 1969 avec son mari et ses cinq enfants. Marie s'est installée au Canada avec sa famille jugeant préférable de s'installer dans un pays plus développé que la Syrie afin que ses enfants puissent bénéficier d'un meilleur avenir.
Conditions d'adaptation	Marie a trouvé les conditions d'installations au pays très difficiles en raison de son attachement à son pays d'origine. Ayant quitté la Syrie à l'âge de 50 ans, elle juge ne pas s'être intégrée à la société québécoise puisqu'elle ne maîtrise pas la langue française qui lui aurait permis de socialiser et d'accéder au marché du travail.
Langues parlées	Elle maîtrise sa langue maternelle, l'arabe.
Mode de vie	Âgée de 93 ans, elle vit avec son fils, sa belle-fille et leur fils en raison de son état de santé ainsi que de sa mobilité réduite. Mère de cinq enfants, dont deux garçons et trois filles, qui sont mariés à des personnes d'origines syriennes avec qui ils ont fondé une famille.
Statut social	Veuve depuis quinze ans, elle a été mariée à un Syrien pendant 67 ans. Elle l'a rencontré à 12 ans lors d'un mariage d'un ami commun. Elle a connu son futur mari un mois avant l'union de leur mariage.
Études	N'a pas poursuivi d'étude.
Occupation	N'a pas travaillé, jugeant ne pas avoir eu la possibilité d'accéder à la scolarisation ni au marché du travail en raison de son mariage hâtif. Marie était auparavant une mère au foyer qui s'est principalement investie dans l'éducation de ses enfants.
Sens d'appartenance à la communauté	Marie n'est pas engagée dans un comité d'activité de la communauté, mais elle aimait auparavant servir sa communauté en collaborant avec le comité des dames lors d'événements auxquels elle participait de façon régulière. En raison de son état de santé, elle juge ne plus pouvoir aider ni participer aux occasions culturelles. Néanmoins, elle fréquente l'église de sa paroisse de façon régulière. Marie pratique la religion orthodoxe. Elle consacre une partie de son temps à remercier Dieu et considère comme essentielles les pratiques religieuses telles que le baptême, la confession et le mariage.
Identité	Marie s'identifie comme Syrienne.

Nom	Olga
Naissance	Née en Syrie en 1933.
Conditions d'immigration	A immigré au Canada en 1989 avec son mari et ses trois enfants afin de rejoindre ses frères et sœurs qui avaient immigré auparavant.
Conditions d'adaptation	Olga a trouvé les conditions d'installations difficiles en raison de son attachement à son pays d'origine. Ayant quitté la Syrie à 56 ans, elle juge ne pas s'être intégrée à la société québécoise car elle ne maîtrise pas le français, qui lui aurait permis de socialiser et de travailler. Elle a vécu négativement l'installation au Canada, ayant éprouvé un sentiment de perte matérielle et dû se contenter de vivre dans un appartement au lieu de la grande maison qu'elle occupait en Syrie.
Langues parlées	Elle maîtrise sa langue maternelle, l'arabe.
Mode de vie	Âgée de 79 ans, elle vit avec son mari, sa fille de 51 ans et son fils de 45 ans qui ne sont pas mariés. Mère de sept enfants, dont quatre garçons et trois filles. Les cinq enfants mariés le sont à des personnes de culture arabe avec qui ils ont fondé une famille.
Statut social	Mariée à 17 ans, depuis 62 ans, à son cousin de deuxième génération, d'origine syrienne, tel qu'il a été convenu par ses parents. Olga affirme qu'elle ne voulait pas se marier, du fait de la proximité familiale avec son mari, qu'elle a fréquenté pendant un an avant le mariage.
Études	N'a pas poursuivi d'études.
Occupation	N'a pas travaillé.
Sens d'appartenance à la communauté	Olga n'est pas impliquée dans un comité de la communauté, mais elle aimait servir sa communauté en collaborant avec le comité des dames lors d'événements auxquels elle participait régulièrement. Elle se sentait intégrée au pays seulement le dimanche lorsqu'elle pouvait socialiser avec les membres de la communauté St-Jacques. Elle participe aux fêtes et occasions de la communauté, car elle en ressent une satisfaction personnelle. Elle pratique la religion orthodoxe et affirme que Dieu est son sauveur. Elle fréquente l'Église de sa paroisse tous les dimanches pour prier et socialiser avec des individus de même culture qu'elle. Olga adhère aux pratiques religieuses telles que le baptême, la confession et le mariage, jugeant avoir grandi avec ces trajectoires de vie.
Identité	Olga s'identifie comme une Syrienne.

CHAPITRE IV

IDENTITÉ SYRIENNE, COMMUNAUTARISME ET RELIGION

Les participantes rencontrées sont toutes d'origine syrienne ou libanaise ou bien sont nées de parents de cette origine. Leurs trajectoires de vie tout comme leurs représentations des rapports de sexe apparaissent toutes avoir été marquées par les valeurs et normes de la culture syrienne, bien qu'elles soient aujourd'hui établies à Montréal. Chacune d'entre elles considère avoir dû composer avec les particularités de la société d'accueil et être interpellée, à des degrés divers, par des normes socioculturelles différentes des valeurs religieuses et culturelles de sa communauté d'appartenance. Bien que les répondantes se soient montrées relativement peu loquaces lorsqu'interrogées sur les difficultés entraînées par leur expérience de l'immigration, une lecture attentive de leur témoignage met en lumière les différents obstacles linguistiques, sociaux, identitaires, religieux et économiques qu'elles ont rencontrés, contournés ou surmontés.

En nous interrogeant sur les représentations sociales en tant que système d'interprétation (Jodelet, 1989) qu'entretiennent les membres de la communauté syriaque au sujet des relations hommes/femmes, il importe de savoir comment les femmes syriaques orthodoxes interviewées se perçoivent elles-mêmes en tant que femmes syriennes orthodoxes établies à Montréal et en tant que membres de la communauté St-Jacques. Cette question est abordée dans ce chapitre du point de vue de leur projet migratoire et de leur expérience d'immigration, ainsi que de celui de leur insertion dans la société québécoise. Ainsi, ayant pour la plupart vécu l'immigration,

leur niveau d'intégration à la société québécoise dépend de divers facteurs que nous allons aborder tels que la maîtrise de la langue, l'intégration par le système scolaire et l'intégration par le marché du travail. De plus, ayant remarqué des similitudes au niveau des dynamiques biographiques, eu égard à la façon dont les personnes reconstruisent leur histoire personnelle en prenant appui sur l'importance de l'attachement à l'identité syrienne et de la communauté d'appartenance, il nous apparaît intéressant de développer quelques réflexions au sujet de ces importants facteurs d'influence. Il s'agit en l'occurrence de comprendre l'identité syrienne et l'engagement à l'appartenance communautaire et religieuse en tant que facteurs d'orientation des pratiques, des expériences, des modèles de conduite structurant les rapports sociaux de genre des Syriennes orthodoxes. Or, on pourra concevoir les particularités propres à l'identité syrienne comme un effet de barrière entre les membres de la communauté St-Jacques et les membres de la société québécoise. Finalement, ce chapitre met en lumière la trajectoire de vie de ces femmes à la lumière des incitations et contraintes familiales, culturelles et religieuses qui déterminent leur discours, leurs comportements et leurs pratiques sociales.

4.1 Projet migratoire et expérience migratoire

4.1.1 Projet migratoire

Parmi les douze femmes interviewées, deux d'entre elles seulement, Sabine et Valérie, sont nées au Canada. Les dix autres ont toutes vécu l'expérience de l'immigration vers le Canada depuis la Syrie ou le Liban. Sept d'entre elles affirment que leur mari ou leurs parents ont planifié ce projet de départ du pays d'origine plus d'un an avant de le mettre à exécution en raison des exigences et des étapes à suivre afin d'être acceptés au Canada en tant qu'immigrants. N'ayant pas eu elles-mêmes le désir de quitter leur pays d'origine ou leur mot à dire dans la décision, elles se sont retrouvées en situation de devoir suivre leur mari ou leurs parents. Plus précisément, les

témoignages font ressortir quatre cas de figure. Pour trois répondantes, la décision a été prise par leurs parents alors qu'elles étaient jeunes. Deux d'entre elles ont quitté leur pays pour rejoindre leur mari au Canada à la suite de leur mariage. Deux autres ont immigré pour rejoindre la famille de leur mari. Enfin, seulement trois d'entre elles affirment qu'il s'agissait d'un choix de couple et qu'elles avaient donc eu leur mot à dire dans la décision.

Néanmoins, indépendamment de leur implication dans la décision, toutes les femmes interviewées déclarent qu'elles avaient une vie paisible et joyeuse en Syrie ou au Liban avant d'immigrer au Canada. Cependant, celles qui sont mères de famille interprètent les raisons du projet migratoire comme une démarche pour offrir un meilleur avenir à leurs enfants et améliorer leurs conditions de vie. Elles considèrent de ce point de vue avoir sacrifié une partie de leur vie afin d'offrir à leurs enfants une tranquillité d'esprit et des débouchés qu'elles n'auraient pu leur offrir en restant au Moyen-Orient. C'est le cas d'Angel, pour l'une :

On a décidé d'immigrer ici, car on voulait vivre une meilleure vie et surtout vivre dans la tranquillité et la paix. Mon pays n'était pas un lieu sécuritaire, car il [y] avait de la guerre au Liban à l'époque, ce qui limitait nos choix de vie et nos projets futurs.

Ayant quitté leur pays d'origine pour des questions d'instabilité sociale et économique et de conflits religieux ou encore par peur d'une éventuelle guerre, les femmes de première et deuxième génération considèrent que l'aspiration à vivre dans une démocratie, caractérisée par la liberté de pratique religieuse et par un meilleur accès à l'instruction, justifiait de laisser tout derrière elles et d'entamer un nouveau départ dans un pays où la langue, les lois et les pratiques sociales étaient différentes.

4.1.2 Expérience migratoire

Les sept femmes qui disent ne pas avoir choisi de leur propre gré de quitter leur pays d'origine témoignent avoir trouvé l'expérience migratoire difficile. Quels que

soient l'âge d'arrivée au Canada et l'appartenance générationnelle actuelle, elles considèrent avoir dû faire un deuil de leurs racines et abandonner, rayer, une partie d'elles-mêmes et de leur univers. Les portraits tracés en fonction de leurs témoignages révèlent trois façons différentes de réagir face à l'expérience migratoire qui trouvent une certaine explication selon la durée de vie dans le pays d'origine, le degré de participation à la décision de quitter le pays d'origine et l'âge d'arrivée au Canada.

Les six femmes ayant vécu plus de 20 ans dans leur pays d'origine disent avoir éprouvé un lourd sentiment de perte de repères et d'abandon de leurs origines arabes, indépendamment de leur rôle dans la décision d'émigrer. Olga, qui a immigré à 54 ans, et Claire, à l'âge de 24 ans, pour rejoindre toutes deux la famille de leur mari, parlent, l'une et l'autre, de la peine et de la tristesse occasionnées par leur départ du pays. Ainsi Olga affirme :

Quand je suis venue, j'ai trouvé le pays beau, mais j'avais beaucoup de peine d'avoir quitté mon pays. Je n'ai pas aimé le pays, car je ne suis pas chez moi.

Dans la foulée, Claire ajoute :

J'ai perdu une partie de moi qui me tient à cœur et j'ai gardé espoir de retourner en Syrie lors des premiers mois de mon installation à Montréal.

Pour ces deux femmes, la rupture demeure une blessure vive et elles continuent de regretter d'avoir dû quitter leur mode de vie de Syrie ou du Liban.

Deux autres femmes évoquent leur expérience migratoire en déclarant avoir ressenti de la solitude et de l'isolement lors de leur arrivée au Canada. Les propos d'Ivonne et de Nouha, qui ont dû quitter leur famille respectivement à l'âge de 16 et 18 ans pour s'installer au Canada avec leur mari, rendent bien compte de l'ampleur du défi à surmonter. Selon Ivonne :

C'était très difficile pour moi, car j'étais jeune et je n'avais pas de famille, je ne conduisais pas, je parlais très peu l'anglais et pas le français, je ne connaissais

personne. Mon mari travaillait et pas moi. La famille de mon mari travaillait, donc le jour il n'y avait personne de disponible.

De même Nouha se souvient :

À mon arrivée, je me suis sentie très seule et je suis restée les premiers mois seule à la maison à attendre que mon mari rentre du travail ou qu'il me fait sortir pour aller visiter sa famille. Les journées étaient longues et tristes.

S'ajoutant à la séparation de leur famille d'origine, ces toutes jeunes femmes restent marquées par la solitude et l'incapacité sociale générées par leur expérience d'immigrante.

Pour Valérie et Claudia, qui sont arrivées au Canada à l'adolescence, les difficultés rencontrées sont davantage associées à la perte de leur réseau d'amis, qui représente généralement à cet âge-là le lieu privilégié de sociabilité. Pour elles, l'isolement se décline en perte d'amis sur lequel pouvoir compter, s'identifier, découvrir leur personnalité et se sentir acceptées. À ce sujet, Valérie précise :

Quand tu viens au Canada et que tu es adolescente, tu ne penses pas à ces aspects positifs du pays, tu es triste d'avoir quitté tes amis et ton pays.

Quant à Claudia, elle se remémore son arrivée en ces termes :

En Syrie, j'avais mes amis avec qui je marchais pour me rendre à l'école et avec qui je jouais dans la ruelle après les devoirs. [...] Je suis arrivée à 11 ans, c'était difficile, car je me sentais différente. On ne s'habillait pas pareil, on avait un autre style, je sentais que les enfants à l'école riaient de moi, car j'étais différente. Je suis venue au Canada à l'âge de l'adolescence donc j'ai trouvé cela difficile.

Ainsi, pour ces deux jeunes immigrantes qui ont été contraintes d'abandonner leur réseau d'amis pour venir au Canada, pour obéir au choix leurs parents, l'expérience migratoire a aussi été très difficile à accepter. Bref, que ce soit à l'âge de 11 ans, comme Claudia, ou encore à l'âge de 54 ans, comme Olga, leurs sentiments de dépaysement et d'isolement sont ceux qui viennent le plus spontanément à l'esprit des informatrices lorsqu'elles sont invitées à se remémorer l'expérience de leur arrivée au Canada. Par ailleurs, l'impression de perte d'identité et d'abandon des repères du pays

d'origine a été ressentie plus fortement parmi les immigrantes qui sont arrivées au Canada à un âge plus tardif, alors que les plus jeunes évoquent davantage le vide laissé par la perte de leurs réseaux sociaux et familiaux. Plusieurs femmes, surtout celles qui n'ont pas pu participer à la décision, avouent avoir voulu retourner dans leur pays quelques mois seulement après leur arrivée au Canada. Elles reconnaissent avoir voulu échapper à une démarche d'intégration dont elles ont à subir ce qu'elles considèrent comme des conséquences qu'elles jugent d'autant plus pénibles que, pour plusieurs d'entre elles, cette décision leur a été imposée par leur mari ou par la situation d'instabilité dans leur pays d'origine. Claire se rappelle à ce propos :

L'expérience d'immigration était très difficile, car on se sentait étranger au pays. On n'a pas vendu notre maison en Syrie avant de quitter le pays. En effet on avait gardé une porte ouverte d'y retourner au cas où on n'est pas heureux au Canada.

La nostalgie liée au départ du pays d'origine explique aussi sans doute pourquoi Sabine et Rima, toutes deux nées au Canada, ont eu en héritage une vision lourdement négative de l'expérience migratoire de leurs parents. Bien qu'elles n'aient jamais séjourné en Syrie, elles sont conscientes que, pour leurs parents, une façon de garder le contact et de préserver leurs valeurs était de les élever dans les traditions culturelles de la Syrie.

4.2 Expérience d'intégration

4.2.1 Facteurs facilitant l'intégration

Selon les observations de Labelle et Rocher (Labelle, Rocher et Rocher, 1995), ainsi que selon mes observations personnelles de l'expérience migratoire des femmes syriennes, certaines conditions doivent être remplies pour faciliter l'intégration des immigrants au Canada. Parmi celles-ci, on retrouve, à la lecture des témoignages des répondantes : la connaissance du français, l'accès au système scolaire, l'accès au marché du travail, le nombre d'années d'immigration dans le pays d'accueil et enfin le

niveau de socialisation avec les membres de la société d'accueil. Nous allons nous attarder sur les trois premières conditions que nous venons de nommer, puisque les entretiens révélaient l'importance d'étudier ces facteurs comme éléments d'influence de leur intégration. Néanmoins, dans une étude plus approfondie, il y aurait tout lieu d'analyser la probable influence d'autres facteurs tels que l'origine ethnique ou socioéconomique de la famille, le lieu de provenance, etc. Du strict point de vue de l'intégration, il est plus que vraisemblable que la maîtrise de la langue du pays d'accueil soit un facteur de toute première importance pour donner accès aux autres facteurs d'intégration. En effet, la maîtrise de la langue du pays d'accueil permet de créer des relations avec la population locale, de pénétrer le système scolaire et d'avoir accès au marché du travail, chacun de ces facteurs offrant de meilleures possibilités d'intégration.

Maîtrise de la langue

Deux des participantes reconnaissent ne pas se sentir intégrées à la société québécoise en raison de leur manque de maîtrise de la langue du pays. Olga, 79 ans, et Zakia, 93 ans, ne maîtrisent que l'arabe, leur langue maternelle. Ayant immigré au Canada à un âge tardif, elles réalisent néanmoins à quel point cette situation les isole. Ainsi Olga, 79 ans, mère au foyer constate :

Je n'ai aucune relation avec les membres de la société québécoise, car même si je le voulais je ne peux pas, car je ne parle pas le français ou l'anglais. Je suis muette, tout ce que je peux exprimer est un salut de la main aux voisins.

Même situation pour Marie :

Je ne suis pas vraiment intégrée, je ressens une barrière constante à toutes mes relations sociales, car je ne parle pas la langue du pays, mais je crois que ce sont de bonnes personnes. [...] Je n'ai aucune relation avec la société québécoise, je côtoie seulement des gens du CLSC.

Cependant, notons que seules ces deux femmes de la première génération sont demeurées isolées en raison de leur incapacité à communiquer dans la langue du pays

d'accueil. Pour les autres, si la langue a pu constituer un frein à leur intégration à leur arrivée, aujourd'hui ce n'est plus un élément qui intervient de manière significative dans leur aptitude à établir des relations sociales hors de leur entourage immédiat.

En effet, si la plupart des répondantes ne parlaient pas la langue à leur arrivée, nécessité fait loi. Ainsi, outre les deux femmes nées au Québec, cinq autres d'entre elles parlent aujourd'hui couramment l'anglais et le français. Deux autres maîtrisent le français, et une autre, l'anglais seulement.

Néanmoins, sept des dix femmes syriennes orthodoxes ayant vécu l'expérience migratoire ne maîtrisaient ni le français ni l'anglais à leur arrivée en terre d'accueil. Valérie évoque avec précision les difficultés additionnelles et la solitude qu'une telle situation a entraînées :

Quand tu viens au Québec pour la première fois et que tu as ton environnement et tes amis et que tu viens ici, tu es sans ressources, c'est très difficile. Quand tu vas à l'école et que tu ne sais pas parler et que tu ne sais pas t'exprimer avec les gens de l'école, c'est très difficile. Ça m'a pris beaucoup de temps à apprendre la langue française, à avoir quelques amis, à trouver du travail, à rentrer dans la société. Le plus important est d'apprendre à parler le français. Par après tu commences à créer des relations et le temps vide devient du temps avec eux, ce qui rend l'intégration plus facile. Bref, le plus important est d'apprendre la langue pour pouvoir rentrer dans le système, que ce soit par les études ou le travail. Le processus d'intégration prend beaucoup de temps, mais encore le caractère de la personne influence beaucoup son intégration.

Le fait de ne pas être en mesure de communiquer avec les membres de la société d'accueil lors de l'arrivée au Canada constitue, selon toute vraisemblance, un lourd handicap. Les difficultés à entrer en relation avec le groupe linguistique de la société d'accueil à leur arrivée expliquent aussi, du moins en partie, le repli de quelques-unes de ces femmes sur la communauté syriaque et leur tendance à faire de celle-ci leur milieu de vie principal sinon exclusif. Ivonne décrit en ces termes sa situation sociale avant de maîtriser la langue du pays d'accueil :

C'était très difficile de m'intégrer au pays, car je parlais très peu l'anglais et pas le français. Donc je restais seule à la maison en attendant mon mari. Le dimanche seulement, quand j'allais à l'église, je sentais que je pouvais connecter avec ces gens, car on parlait arabe, c'est ma culture, mon chez moi, mais le reste de la semaine c'était très difficile.

Pour ce qui est des trois informatrices qui maîtrisaient la langue du pays à leur arrivée au Canada et pour qui le problème de la langue ne se posait pas, elles sont conscientes que leur habileté à communiquer avec les membres de la société québécoise a largement facilité leur intégration. Selon elles, elles ont été davantage respectées et mieux accueillies par les membres de la société québécoise en raison de cette capacité à développer une proximité avec eux. Maria affirme :

J'ai trouvé les gens très accueillants ici, bref beaucoup plus qu'en Europe. Par exemple, juste prendre l'autobus quand tu es nouvelle et que tu ne sais pas trop où aller, les chauffeurs d'autobus sont très gentils et prêts à t'aider. Les gens sont accueillants et gentils en général.

Intégration par le système scolaire

La maîtrise de la langue n'est évidemment pas le seul facteur qui facilite l'intégration au sein de la société d'accueil ou la capacité d'y tisser des relations sociales avec ses membres. L'expérience des femmes rencontrées met bien en évidence que la fréquentation du système scolaire québécois, comme facteur de socialisation qui introduit de nettes distinctions entre les répondantes selon qu'elles ont ou non fréquenté le système scolaire québécois. Valérie, dont le témoignage évoque l'immense chagrin que lui a causé la perte de son réseau d'amies syriennes, se souvient qu'elle a comblé ce vide en accédant à l'école. Elle affirme :

À l'école, tu passes plus de temps qu'à la maison, donc ces gens deviennent comme ta famille, quelle que soit leur culture. C'est sûr qu'au début, il y a une barrière entre eux et toi, mais après un certain temps ces personnes deviennent de plus en plus proches de toi. Bref, quelle que soit ta personnalité pour t'intégrer, tu dois créer des liens avec ton entourage pour faciliter ton intégration.

Claudia dit avoir expérimenté le même sentiment à son arrivée à 11 ans et s'être progressivement intégrée grâce au système scolaire. Ayant d'abord suivi des cours dans une classe d'accueil, où elle était entourée d'immigrants partageant la même situation sociale, elle a ensuite rejoint une classe ordinaire, ce qui lui a permis de se familiariser avec le système scolaire québécois et de poursuivre ses études au niveau collégial.

Je suis arrivée en classe d'accueil et j'ai bien aimé, car on était des immigrants de diverses cultures. Donc on parlait tous mal le français et on était compréhensibles envers les uns et autres. Après, en 6^e année primaire, j'ai trouvé ça difficile, car on était beaucoup plus de Québécois qui parlaient bien le français, mais mon français était moi aussi rendu meilleur. La relation avec mes collègues de classe était de plus en plus intéressante et me permettait d'apprendre et de connaître une nouvelle culture. Peu à peu, je me suis intégrée et j'ai continué mes études au collégial où j'ai noué avec des amis québécois.

Ce témoignage démontre bien que malgré les difficultés inhérentes à la condition d'immigrante, le passage par le système scolaire québécois constitue un moment important de socialisation qui permet de réduire les contraintes liées à cette condition et de s'ouvrir plus rapidement à la société québécoise.

Néanmoins, hormis les deux femmes (Sabine et Rima) qui sont nées au Canada et ont poursuivi des études collégiales et universitaires, seulement trois autres femmes (Claudia, Valérie et Maria) effectueront des études à la suite de leur arrivée au Canada. Elles sont de la deuxième et troisième génération et s'identifient comme étant intégrées à la société québécoise.

Claudia décrit cette intégration :

Pour moi la langue était la première barrière et maintenant je parle bien le français et l'anglais, je n'ai pas besoin de quelqu'un pour traduire pour moi. Je suis allée en classe d'intégration qui permettait aux immigrants d'apprendre le français. Je pense que c'est nous qui décidons si on veut s'impliquer et s'intégrer à la société. C'était difficile, mais j'ai passé du primaire au secondaire. Par la suite, j'ai fait mon cégep en sciences humaines et j'ai décidé de travailler dans l'entreprise familiale de mon père. Je sens que je fais partie de la société québécoise, car j'ai appris le français, j'ai été à l'école et je travaille.

Pour ce qui est des autres répondantes de la deuxième génération, deux d'entre elles (Nouha et Claire) n'ont pas de scolarisation et une (Ivonne) a suivi un cours de base au Canada, tandis que les quatre autres, de la première génération, n'ont aucune scolarisation. Bref, moins de la moitié des femmes syriennes de l'échantillon ont poursuivi des études au Québec. Cependant, le parcours des Syriennes orthodoxes de la troisième génération révèle une hausse du niveau de scolarisation significative par rapport à leurs aînées et, du fait même, de meilleures opportunités d'intégration sociale.

Intégration par le marché du travail

Le troisième facteur d'intégration auquel nous nous intéressons est celui de la participation au marché du travail. À ce sujet, les témoignages sont moins équivoques et révèlent une intégration partielle à la société d'accueil.

Ainsi, la majorité des témoignages recueillis laissent entrevoir que les relations des femmes syriennes de la Communauté St-Jacques avec les membres de la société québécoise demeurent relativement problématiques et limitées. Trois cas de figure sont représentatifs des femmes syriennes interviewées : la majorité dit entretenir peu de relation avec les membres de la société d'accueil, deux femmes disent même n'avoir aucune relation avec eux, tandis que deux autres ont des rapports plus fréquents et moins formels avec des collègues de travail. De plus, la plupart des immigrantes de première ou de deuxième génération affirment entretenir peu de relations avec leurs collègues de travail ou même avec des voisins québécois.

Plus précisément, quatre femmes ayant eu accès à des emplois qualifiés sur le marché du travail québécois associent leur intégration à la société d'accueil et leurs capacités à établir des contacts avec les membres de la société d'accueil à leur participation au marché du travail. Ainsi, Maria, qui est arrivée au Canada à l'âge de 23 ans et maîtrisait le français à son arrivée, raconte que c'est progressivement à travers son insertion sur le marché du travail, plus qu'au moment de son retour aux études, qu'elle a réussi à socialiser avec des membres de la société québécoise.

J'ai eu un emploi d'éducatrice préscolaire qui m'a permis de m'ouvrir à la communauté de mon quartier. C'était un emploi dans un centre de loisirs qui desservait le quartier multiculturel. J'avais des collègues qui venaient de partout dans le monde, donc les conversations avec eux étaient très enrichissantes et me permettaient d'élargir mes connaissances. Les relations avec ces collègues de travail m'ont permis de trouver un poste d'enseignante en français langue seconde au Cégep Vanier et où je travaille présentement. [...] Je ne me suis pas intégrée tout d'un coup, mais mon intégration s'est fait beaucoup par le travail. C'est en travaillant que je me suis sentie intégrée à la société. Mon deuxième emploi m'a permis encore plus de m'intégrer. Il faut travailler pour vraiment s'intégrer.

Cependant, Maria reconnaît que cette expérience de socialisation ne se traduit pas forcément par des relations et des rencontres en dehors du travail :

Comme j'avais dit, moi j'ai des liens avec les gens au travail. J'essaye de toujours respecter l'autre et de comprendre l'autre. Je vois au travail que c'est simultané et qu'on accepte les uns les autres. Je ne côtoie pas beaucoup des gens de la société québécoise à l'extérieur du travail. Dans mon premier travail, on était des gens qui venaient de différents pays bien qu'on s'entendait très bien au travail. On a créé des amitiés, mais on ne se voit pas beaucoup à l'extérieur du travail.

Quatre autres répondantes qui se retrouvent, pour leur part, dans des emplois peu qualifiés ou dans des entreprises familiales se perçoivent également comme intégrées à la société. Elles justifient leur propos en donnant comme exemples qu'elles se lèvent le matin pour aller travailler et font partie d'un groupe de collègues ou d'une compagnie où elles se sentent acceptées. Nouha, qui est arrivée à l'âge de 18 ans et qui se souvient d'avoir ressenti de la solitude à son arrivée, mentionne l'importance d'avoir accédé au marché du travail pour se sortir de l'isolement et se sentir acceptée par les Québécois et les Québécoises. Nouha se remémore ainsi son expérience de travail :

Après un mois, j'ai commencé à travailler dans une usine. J'étais à la machine à coudre comme employée. C'est un ami arabe de la famille de mon mari qui m'a trouvé du travail. Il est venu me visiter, il a dit qu'est-ce que tu fais à la maison et j'ai dit, je fais rien. Il m'a dit viens travailler avec nous. Mon mari était contre l'idée, il m'a dit tu vas rester à la maison tu ne parles pas encore le français et l'anglais. J'ai travaillé à la manufacture comme assembleuse de *fixtures* où j'ai pris beaucoup d'expérience de travail pour un futur emploi. Aussi on travaillait tous ensemble en écoutant la radio francophone. J'ai travaillé avec des Québécoises, alors ça m'a aidé beaucoup pour pratiquer le français. Les gens étaient très accueillants.

Rose et Angel, qui ne travaillent pas, mais qui maîtrisent la langue du pays d'accueil, s'identifient comme étant tout de même intégrées. Quant à Marie et Olga, Syriennes de la première génération qui ne maîtrisent pas la langue du pays d'accueil et sont sans scolarisation ni emploi, elles considèrent vivre à l'extérieur de la société québécoise. Elles en demeurent à l'écart, car elles ne peuvent pas créer d'interactions avec ses membres.

Bien que le marché du travail favorise de véritables contacts avec des Québécois, seules deux répondantes (Sabine et Claudia) de la troisième génération ont des rapports plus fréquents et moins formels avec des collègues de travail. Le témoignage de Rima (28 ans, née au Canada et ergothérapeute) indique dès lors un changement d'attitude par rapport aux aînées :

J'ai plus d'amis de la même culture que moi, mais je sors parfois avec des amies du travail. Au travail, je les côtoie tous les jours. Je garde contacts avec mes amies de l'école pour sortir de temps en temps.

Bien qu'elle n'ait pas vécu dans le pays d'origine de ses parents et qu'elle entretienne des relations cordiales avec ses collègues de travail ou quelques amies de l'école, Rima évolue tout de même de manière plus constante au sein d'un cercle d'amis ayant la même culture que ses parents.

Si les propos de certaines démontrent l'existence de contacts avec des membres de la société québécoise, l'ensemble des trajectoires des répondantes laisse plutôt entrevoir que la majorité des femmes de la communauté syriaque entretiennent malgré tout peu de contacts ou partagent peu de moments de leur vie sociale hors de la communauté. Pour reprendre les termes de Redfield, Linton et Herskovits (1936), si l'interaction et la socialisation avec des groupes culturels différents permettent aux immigrants de s'ouvrir à des changements dans leurs modèles culturels initiaux, rien cependant ne permet d'affirmer que la maîtrise de la langue, l'accès à l'école et au marché du travail sont des facteurs suffisants pour favoriser l'établissement de relations harmonieuses hors du milieu culturel d'origine.

Pour les répondantes de notre étude, quelles que soient leur génération et leur situation au regard de l'immigration, l'attachement à la communauté culturelle de leur pays d'origine ou de celle de leurs parents apparaît surdéterminant sur leur trajectoire de vie : par choix ou par nécessité, elles continuent d'accorder la primauté à leur communauté d'origine dans leurs rapports aux autres, même lorsque les expériences des milieux scolaires et professionnels ouvrent sur d'autres possibilités.

4.2.2 L'identité syrienne et l'intégration sociale

Malgré l'insertion des femmes syriennes de la troisième génération dans le marché du travail québécois et leur ouverture à des liens sociaux interculturels, les particularités typiques à l'identité syrienne transmises par la socialisation ainsi que par la culture familiale et celle de la communauté syrienne de Montréal apparaissent avoir pour conséquence inévitable de créer une distance notable entre les Syriennes et les autres communautés culturelles. Les témoignages révèlent, en effet, que l'attachement à l'identité syrienne agit vraisemblablement comme une barrière à l'intégration en raison de la prégnance des diverses valeurs, normes et pratiques sur les façons de vivre et de penser des femmes syriennes, valeurs, normes et pratiques qui diffèrent substantiellement de celles des Québécois et des Québécoises.

Dans la suite du chapitre, nous verrons comment l'importance accordée à l'identité syrienne et à l'héritage familial et culturel, comme le fait d'adhérer à la communauté syrienne de Montréal et de demeurer fortement attachées à la pratique de la religion orthodoxe jouent sur le processus d'intégration à la société d'accueil.

Préservation de l'identité syrienne

L'identité syrienne transmise sous forme d'héritage culturel par les parents exerce une forte influence sur la façon de s'identifier des répondantes. Plusieurs s'identifient sous le vocable de « femmes syrio-québécoises ». Neuf répondantes sur douze, dont deux sont nées au Canada, se conçoivent effectivement comme représentant un mixte de la culture arabe et de la culture québécoise, ainsi que le souligne Rima, 27 ans, née au Canada et ergothérapeute dans un hôpital de Montréal :

Je suis née ici donc je suis canadienne, mais j'ai grandi avec des traditions culturelles et des mentalités syriennes donc je suis syrio-québécoise.

De ce témoignage, il ressort que c'est aussi la proximité entre les membres de la communauté syrienne de St-Jacques qui renforce l'attachement des répondantes à

l'identité culturelle syrienne, indépendamment du fait d'avoir vécu ou pas l'expérience d'immigration. Les cas de Rima et de Sabine, toutes deux nées au Canada, illustrent bien la force de la reproduction familiale sur les façons de vivre et de penser les relations avec les Syriens ainsi qu'avec les membres d'autres communautés culturelles. Dans certains cas, l'adhésion à l'identité syrienne s'accompagne d'une logique qui impose de conserver les pensées et les modes de vie de la culture syrienne orthodoxe tout en étant établies au Canada.

Deux des répondantes rencontrées sont enclines à endosser la seule étiquette de « femmes syrienne », malgré le fait qu'elles habitent le Canada depuis plus de quarante ans. Ces femmes de la première génération, conscientes du rôle déterminant de la maîtrise de la langue pour réussir son intégration dans la société d'accueil, admettent que leur incapacité à communiquer hors de leur communauté immédiate les a privées de relations avec les membres de la société québécoise et les amène, en conséquence, à s'identifier exclusivement comme syriennes.

Marie dit :

Je m'identifie comme une Syrienne, car je parle que la langue arabe étant la langue parlée dans mon pays d'origine, ce qui ne me permet pas de communiquer avec les membres de cette société d'accueil, donc je suis syrienne à part entière.

Mais, l'appartenance générationnelle n'explique pas tout, puisqu'une autre répondante, Angel, s'identifie au contraire de Marie comme étant un quart arabe et trois quarts canadienne. Elle se considère effectivement très bien intégrée au pays d'accueil notamment en raison de sa capacité à communiquer, mais aussi en raison de son attachement au Canada :

Je suis libanaise. J'ai grandi au Liban, mais j'aime beaucoup le Canada. C'est un super beau pays et je ne peux plus vivre au Liban, car le Canada c'est mon pays. Je suis un quart libanaise, car j'ai grandi là-bas et trois quarts canadienne.

L'analyse de l'ensemble des propos des répondantes révèle donc que, quel que soit le niveau d'intégration à la société québécoise, les Syriennes orthodoxes

s'identifient soit en tant que « Syrio-qubécoise », soit en tant que « Syrienne » ou « Libanaise ». Aucune, même parmi celles qui sont nées ici, se désigne uniquement comme Québécoise ou Canadienne, alors que l'importance attribuée à la culture du pays d'origine s'avère en quelque sorte inversement proportionnelle à la capacité d'intégration à la culture d'accueil.

L'attachement à l'héritage familial et culturel

Les membres de la communauté St-Jacques de Montréal se révèlent fortement attachés à l'héritage familial et culturel, ce qui a comme conséquence notable de favoriser l'entretien de relations avec les membres de leur environnement immédiat aux dépens d'une ouverture plus significative envers les Québécoises et les Québécois. Une telle barrière prive les aînées de véritables contacts avec la société québécoise et limite leur capacité, sinon leur désir d'adaptation. Pour les plus jeunes, de la deuxième ou de la troisième génération, la situation est plus complexe. Malgré des expériences plus diversifiées et des contacts plus fréquents avec des Québécoises et des Québécois, elles continuent de préférer socialiser au sein de la communauté syriaque. Elles sont dès lors amenées à jongler avec cette double appartenance, ce qui crée souvent une tension entre leur désir de préserver leur identité culturelle et celui de s'identifier à la société québécoise. Valérie, 28 ans, arrivée au Québec à l'âge de 17 ans, travaille en comptabilité. Ses propos font état de l'incidence de cette frontière entre le « nous » et le « eux » :

Je sens que je suis deux différentes personnes avec les membres de ma communauté par rapport à ceux du travail. Je sens que je ne peux pas être la même personne. Les sujets de conversation sont différents : par exemple au travail je ne parle pas des mêmes sujets qu'avec mes amies arabes. Au travail, il y a beaucoup d'Italiens, de Québécois et de Canadiens anglophones. Je ne m'imagine pas parler avec eux des histoires de mariage ou par exemple qu'un pharmacien a marié une avocate. Ils riront de moi si je leur dis qu'on est trop superficiels par rapport à eux. Avec eux, on doit être différent pour qu'ils ne rient pas de nous.

Pour la plupart, les répondantes se retrouvent effectivement à jongler entre deux groupes, celui du « eux » et celui du « nous ». Il y a lieu de penser qu'une telle dualité a pour effet de complexifier leur expérience d'intégration à la société d'accueil et d'en réduire les chances de succès. En effet, les Syriennes orthodoxes, comme en témoigne Claudia, se considèrent comme différentes à la fois des membres de la société d'accueil et des membres de la communauté syrienne, ce qui les oblige à adopter des comportements différents avec ces deux groupes culturels :

Je suis différente. C'est sûr qu'avec les Québécois j'essaye d'être comme eux, mais parfois ils sentent que je ne suis pas moi-même. Avec les Arabes, lorsque je dis mon opinion, ils me regardent bizarrement. Chose certaine, c'est que je suis entre les deux et c'est difficile de changer de visage, mais je ne suis pas comme les Québécois, mais pas non plus comme les Arabes, car j'ai changé comparativement à ma perception des choses à mon arrivée.

Les Syriennes orthodoxes de la troisième génération témoignent d'un changement personnel et d'une influence de la société québécoise. Néanmoins, ainsi que le souligne Claudia, si elle a personnellement évolué dans ses façons de penser et de faire, son entourage d'origine syrienne ne s'est pas pour autant ouvert au changement. Aussi, malgré ses quatorze années d'installation au Canada, elle affirme continuer à se sentir différente des Québécoises et des Québécois, en raison du trop grand écart qui existe entre leurs valeurs et les siennes, alors même qu'elle est aussi consciente qu'une distance s'installe entre elle et son groupe d'origine en raison de sa motivation à s'intégrer à la société québécoise. Total ou médiatisé par l'expérience d'immigration, l'attachement des répondantes à la culture syrienne, du moins en partie, traverse comme un leitmotiv l'ensemble des témoignages des répondantes.

L'attachement à la communauté

Selon nos observations, une autre importante barrière à l'intégration, et non la moindre, est celle du communautarisme. Il existe en effet une difficulté, ou pourrait-on dire pour certaines, un non désir, à participer à la société québécoise en raison de

l'importance accordée à la préservation de l'identité syrienne, préservation que rend possible et encourage la présence de la communauté syriaque orthodoxe en territoire canadien et le rôle central que joue la communauté syrienne dans le parcours de vie des répondantes en raison de son influence.

La centralité accordée à l'identité culturelle syrienne est fortement corrélée avec l'importance que les répondantes accordent au maintien des relations avec la communauté ainsi que leur totale adhésion à la religion orthodoxe. Tous les témoignages révèlent l'influence majeure de ces deux facteurs sur les trajectoires de vie des femmes syriennes. Par conséquent, le concept de communautarisme développé par Taguief (2003) s'applique très bien à la dynamique de la communauté St-Jacques : le fort besoin ressenti par ses membres de préserver les valeurs portées par leur appartenance culturelle et religieuse entraîne effectivement un repli identitaire et culturel sur la communauté. Un tel objectif est d'ailleurs exprimé par la quasi-totalité des répondantes qui affirment avoir un attachement indéfectible à leur communauté en raison du désir qui est le leur de préserver leurs racines et leurs repères. Selon elles, la communauté St-Jacques comble ce besoin en favorisant la rencontre dans un même environnement d'individus qui partagent une façon de penser et de vivre semblable. Les femmes qui ont immigré à un âge plus avancé n'hésitent pas d'ailleurs à dire qu'il est de la première importance pour elles de pouvoir partager leur vie avec des individus ayant le même bagage culturel, notamment la langue maternelle (l'arabe) et une appartenance à la religion orthodoxe. Leur proximité biographique avec des individus qui sont, comme elles, originaires des pays du Moyen-Orient et, pour certains, ont vécu l'expérience migratoire au Canada les incite à vouloir préserver la communauté afin de pouvoir maintenir de telles relations et compter sur le soutien socioaffectif qu'elles leur apportent. Notons aussi que pour les femmes de la première génération, la communauté St-Jacques représente leur seul véritable lieu de socialisation. C'est au sein de la communauté qu'Olga et Marie, qui ne parlent pas la langue du pays, trouvent les rares occasions qui leur permettent de socialiser avec des individus en dehors de leur famille immédiate. Pour leur part, les femmes de la deuxième génération expriment leur sentiment d'attachement à la communauté en expliquant que

cette dernière représente un « repère », un « lieu amical » voire une « deuxième maison ». Enfin, les répondantes de la troisième génération se disent également attachées à la communauté, mais, pour leur part, y attribuent une moins grande importance et ressentent moins la nécessité d'y participer activement. Seule, cependant, Sabine déclare que la communauté n'est pas importante pour elle et qu'elle préfère limiter ses relations avec ses membres, car elle juge qu'ils manquent d'ouverture vis-à-vis de sa situation particulière de personne handicapée. Ce qui l'amène à affirmer :

Je n'ai plus beaucoup de relations avec les orthodoxes à part mes parents, ma famille et quelques amis, car ils ont perdu ma confiance. Ils m'ont blessée, ont été hypocrites. On est dans une communauté méchante autant les jeunes que les plus vieux, car ils ne sont pas compréhensibles envers les individus "différents" comme moi. Bref la communauté n'a aucune valeur symbolique pour moi.

La participation communautaire

Le niveau de participation aux activités communautaires de la Paroisse St-Jacques constitue un autre révélateur de l'attachement à l'identité syrienne et de la volonté de la préserver. La gestion et l'animation de la communauté syriaque St-Jacques nécessitent, en effet, l'apport de divers comités dans lesquels ses membres sont appelés à s'engager et à partager des activités sociales et religieuses. De fait, la moitié des participantes qui affirment avoir un fort sentiment d'attachement à la communauté se disent engagées dans un « comité des dames » qui s'occupe des préparations des repas lors des fêtes ou dans un comité de jeunes ou de scouts pour organiser des sorties ou des soirées entre jeunes qui se déroulent à la salle communautaire. Pour ce qui est des autres répondantes, elles affirment avoir moins d'intérêt ou de disponibilité à consacrer à ces comités en raison de leur emploi du temps chargé. Une d'entre elles avoue peu participer aux activités communautaires en raison de son manque d'intérêt pour les soirées de type oriental qu'elles jugent routinières. Affirmant avoir été obligées de s'impliquer au sein de la communauté dès leur plus jeune âge par leurs parents, la majorité des femmes syriennes de la deuxième et de la troisième génération disent moins ressentir aujourd'hui le besoin de s'investir. Le fait que l'engagement dans de tels comités ne

relevait pas pour elles d'un choix personnel explique sans doute pourquoi, aujourd'hui, elles s'en détachent et ne ressentent pas le besoin de s'y impliquer activement. Les Syriennes de la troisième génération, en particulier, considèrent leur participation aux activités de la communauté au cours de leur enfance au même titre que des cours de natation, de soccer, de patinage ou de dessin auxquels les parents inscrivent aujourd'hui leurs enfants afin de les divertir ou de les aider à découvrir leurs talents. Elles sont néanmoins conscientes que pour la plupart de leurs parents cela traduisait davantage un désir d'encourager l'établissement de relations avec des individus de même culture, dès le plus jeune âge de leurs enfants, afin de privilégier l'identification à la culture arabe. Cela étant, bien que la majorité des femmes de la troisième génération qui n'ont pas d'enfant affichent peu ou pas d'intérêt à participer à des activités organisées par les membres de la communauté, la totalité des femmes syriennes qui sont mères de famille veulent que leurs enfants s'investissent dans la communauté. Elles considèrent comme essentiel le développement de liens avec ses membres. Leurs propos traduisent l'importance qu'elles accordent à ceux-ci et au maintien des particularismes culturels, comme le souligne Claudia :

Pour nos enfants, pour que ce soit de père en fils, que les traditions restent, que la messe demeure en arabe, que les gens se rencontrent et se marient ensemble.

Vouloir préserver ses particularismes culturels implique donc de prendre ses distances d'avec la société québécoise et d'accepter ne pas y être totalement intégrée. Toutes les participantes ont d'ailleurs souligné que leur communauté vit en marge de la société québécoise parce qu'elle priorise la protection de la mentalité du pays d'origine et que plusieurs favorisent le maintien d'une certaine distance par rapport à la société québécoise. Ainsi, selon Angel :

C'est sûr qu'on n'est pas comme les Québécois, c'est différent. Notre communauté ne se mêle pas à la société québécoise, elle est autre chose. Ses membres ne pensent pas pareil, on vient tous de la Syrie et on a gardé de notre bagage donc on est totalement exclus. Les jeunes ressentent davantage que la communauté est exclue que les générations plus vieilles, car ils se sont intégrés plus au Québec.

Alors que le témoignage de Marie révèle son ambiguïté face à la situation qui en découle :

Je me sens exclue parfois de la société québécoise, car j'ai été élevée dans des façons de penser et d'agir différentes de celles de la société d'accueil. La communauté permet de préserver ces particularités communes à notre pays d'origine, toutefois elle établit beaucoup de frontières avec la communauté québécoise. Je me sens différente avec les Syriens et les membres de la communauté vu les traditions et les mœurs auxquelles je dois me conformer. Je suis différente dans mes comportements, mon éducation, mes choix de vie sociale, professionnelle et amoureuse.

Ainsi, pour plusieurs, la volonté de reproduire les valeurs et les modes de vie pré-migratoires entraîne l'adoption de pratiques sociales communes qui les marginalisent et les amènent conséquemment à se sentir en marge de la société québécoise, sinon exclues par cette dernière.

4.3 Rapport à la religion

L'identité syrienne au sein de la communauté St-Jacques, comme nous l'avons déjà mentionné, se construit aussi largement autour des convictions religieuses et de la pratique de la religion orthodoxe. L'adhésion à la religion orthodoxe a en l'occurrence de fortes répercussions sur les comportements ainsi que sur les choix de vie des répondantes. L'Église orthodoxe exerce de fait un contrôle sur la vie des individus en leur dictant les agissements moraux et sociaux acceptables. Or, comme toutes les femmes rencontrées se considèrent comme croyantes et pratiquantes, ayant grandi dans le giron de la religion et en proximité avec sa pratique, elles confirment avoir suivi ou entendent reproduire toutes les étapes de la vie chrétienne qui consistent à se faire baptiser, faire sa première communion, se marier, fonder une famille et transmettre les rites aux enfants, alors que leur stricte adhésion aux préceptes de leur religion les contraint à opter pour des choix de vie conformes à l'interprétation que fait l'Église orthodoxe des écrits et des règles de conduite que doivent adopter ses fidèles.

4.3.1 Croyance et valeurs religieuses

Pour la totalité des informatrices, la croyance en Dieu guide leur façon de penser et de vivre. La religion procure un sens à leur vie et représente un repère qui les guide vers un chemin commun de vie pacifique, d'amour, de tolérance, de paix et de pardon. Plusieurs associent la religion à des comportements de partage, d'entraide et de respect, comme l'indique Claudia, Syrienne de la troisième génération :

Quand on croit à la vie après la mort, on est influencé dans nos comportements, car on ne doit pas mentir, voler, juger les autres, jurer, blesser les autres. [...] Un bon chrétien pense et vit selon ce que la Bible dicte, ce qui fait en sorte que leurs choix de vie sont perçus comme étant arrangés et menés par le destin de Dieu.

Pour presque toutes, soit dix des répondantes, leurs croyances religieuses entraînent une obligation morale personnelle de respecter ce qui, selon les enseignements de leur Église, est approprié comme façon de penser ou d'agir : respecter les autres, faire plaisir à son entourage, aider et aimer son prochain étant des comportements qui répondent à la volonté de Dieu. Il est important pour elles de suivre les attentes que Dieu entretient à leur égard afin de ne pas sombrer dans le péché. Ainsi, pour Rose :

La religion donne de bonnes valeurs qui influencent mes comportements, donc je me comporte selon des valeurs d'amitié et de sérénité que Dieu veut. Je sais [que] Dieu est un ange qui me surveille du ciel et qui guide ma vie en regard à ma façon de me comporter. Si je fais du mal, je serai puni, mais si je fais du bien je serais récompensée par Dieu dans ma vie quotidienne.

La plupart d'entre elles partagent cette idée que Dieu les observe, ce qui les incite à se comporter selon les écrits de la Bible par peur d'être punies. De plus, la croyance en des destins écrits par Dieu influence les Syriennes orthodoxes à opter pour des comportements pacifiques et religieux pour éviter de dévier du droit chemin et pour se sentir en paix avec elles-mêmes. Les femmes syriennes considèrent que Dieu veille sur elles, qu'il représente pour elles un sauveur, un ange gardien, un ami à qui l'on peut parler. Il est une partie d'elles-mêmes. Cette imprégnation sur les choix de vie

qu'impose l'appartenance religieuse demeure présente et constante même au sein de la troisième génération : cette dernière comme les précédentes ayant grandi avec les mêmes préceptes et ayant intériorisé le fait que désobéir reviendrait à enfreindre la volonté de Dieu et de son entourage familial.

Pour les Syriennes orthodoxes, les rites religieux sont en quelque sorte des guides pour atteindre une vie réussie du point de vue des préceptes de la religion et de la communauté. Comme pour la majorité des répondantes, pour Claire, les préceptes religieux fournissent un cadre de références pour diriger sa vie qu'elle doit accepter sans compromis :

Bien sûr le baptême c'est la responsabilité du parent de l'amener vers la voie chrétienne. Par la suite, la première communion c'est la première fois que l'enfant prend l'hostie. Tout ce travail revient aux parents. Après, il y a le mariage qui fait en sorte que les hommes et les femmes deviennent une entité et décident de rester ensemble pour la vie. Le mariage, c'est essentiel. Les femmes et les hommes ne doivent pas vivre ensemble avant le mariage, car c'est un péché. Par la suite, on meurt et on monte au ciel.

Il apparaît donc fondamental pour ces femmes de faire partie d'une communauté de croyants, d'être chrétiennes et d'avoir la foi. Fidèles à leur engagement envers Dieu, elles essaient de respecter le plus possible dans la conduite de leur vie les exigences de la pratique religieuse. Cela étant, la moitié des femmes syriennes orthodoxes interrogées disent prier tous les jours, mais ne pas toutefois ressentir le besoin d'aller à la messe tous les dimanches. Plus particulièrement, l'importance de se présenter à l'église pour prier et se réunir entre Syriens orthodoxes a tendance à s'atténuer au sein de la troisième génération. C'est ainsi que toutes les femmes de cette génération et l'une de la deuxième génération disent se rendre à l'église occasionnellement, surtout lors des fêtes religieuses. Les raisons les plus souvent évoquées pour justifier ce comportement sont les responsabilités professionnelles et familiales, ainsi que le manque de temps. Or, pour la majorité des femmes de la première et de la deuxième génération, le dimanche représente le jour du Seigneur où

il faut se consacrer à lui et prier pour des jours heureux. Pour l'une d'entre elles, la messe du dimanche est l'occasion de se confesser et de se faire pardonner ses péchés.

Outre la prière et la messe du dimanche, deux autres pratiques religieuses sont également observées par plusieurs répondantes, ce qui illustre l'importance qu'elles accordent aux préceptes orthodoxes dans la conduite de leur vie. D'une part, cinq d'entre elles font encore des jeûnes ponctuels à différents moments de l'année tels que le carême, le Vendredi saint, la semaine avant Noël, etc. Le jeûne, selon elles, leur permet de se remémorer les obligations qu'elles ont envers Dieu et de se ressourcer. Il représente aussi une occasion de se faire pardonner leurs erreurs, de ne pas sombrer dans la fausseté, d'être sages et de travailler sur soi pour être une meilleure personne. D'autre part, parmi celles qui fréquentent l'église sur une base régulière, cinq disent être engagées dans leur paroisse en participant à un comité religieux, que ce soit la chorale, l'enseignement de la catéchèse, la participation à l'étude de la Bible, etc. Elles déclarent aimer être avec des personnes qui maîtrisent et peuvent expliquer la religion.

Bref, les entretiens ont montré que la religion occupe une grande place dans le quotidien des répondantes. En effet, les différents rituels et activités organisent leur temps aussi bien quotidiennement qu'hebdomadairement ou annuellement. La religion leur fournit aussi un cadre de références culturelles et symboliques qui permet de donner un sens à leur vie. Pour les répondantes qui disent accorder moins d'importance à leurs croyances, leur pratique religieuse se limite à fréquenter l'église lors des grandes fêtes religieuses et à préserver une forme de rituel identitaire d'appartenance à la communauté, tout en demeurant bien conscientes des préceptes et des obligations qui en découlent.

4.3.2 Code normatif religieux et contraintes communautaires

L'appartenance à la religion orthodoxe et à la communauté exige de se comporter en conformité avec un code normatif et des contraintes communautaires qui entraînent également pour les répondantes leur lot de contraintes sur la façon de penser et de

vivre leur quotidien. Ainsi, comme le souligne Rima, 27 ans, née au Canada et ergothérapeute, son choix de conjoint ou le déroulement de sa vie sexuelle sont liés à ses croyances religieuses :

Je respecte toutes les religions, mais il y a des choses que je ne ferais pas, car je suis chrétienne, telles que me marier à un homme qui n'est pas chrétien ou bien avoir des relations sexuelles avant le mariage.

Pour elle, le partage de valeurs religieuses avec ses amis ou son mari permet de vivre ensemble en harmonie et d'éviter des conflits de valeurs ou de comportement. Toutes les femmes rencontrées disent d'ailleurs préférer que leurs enfants marient une personne de religion orthodoxe ou catholique plutôt qu'une personne de même nationalité. Selon elles, la religion est un facteur plus important que l'ethnicité dans le choix d'un(e) époux (se) pour assurer un partage de valeurs. Il n'en demeure pas moins qu'elles sont conscientes qu'un mariage à l'intérieur de la communauté syrienne orthodoxe assure la pérennité des valeurs religieuses dans leur famille et la reproduction de la communauté comme communauté distincte des autres communautés de l'espace social québécois.

4.4 Contraintes culturelles, familiales et sociales

Comme nous l'avons mentionné plus avant, le communautarisme, tel que le conçoit Taguieff (2003), contribue à préserver les particularités propres au bagage culturel. De ce fait, il produit une identité collective fondée sur le partage des valeurs culturelles et religieuses particulières auxquelles l'individu se doit de donner priorité s'il veut asseoir son appartenance à la communauté. Cette priorité s'établit en opposition aux éventuelles volontés d'autonomie et de liberté individuelle des membres de la communauté et freine tout désir de partager certaines valeurs communes avec les autres groupes de la société. Ainsi, les normes socioreligieuses de la communauté syrienne imposent à ces membres de la communauté syrienne de privilégier les valeurs et les

comportements qui scellent l'appartenance au groupe. Dans le cas des répondantes, leurs choix personnels se voient donc encadrés par des contraintes culturelles, religieuses ou morales propres à l'héritage syrien orthodoxe et aux exigences de leur communauté de proximité. Comme nous allons le voir dans cette section, les répondantes parlent d'ailleurs des pressions exercées sur elles pour obtenir leur conformité aux attentes familiales et aux attentes sociales des membres de leur communauté, alors qu'elles émettent également des critiques à l'égard des normes et des pratiques de la société d'accueil.

4.4.1 Les contraintes familiales et sociales

Les répondantes disent se comporter selon les valeurs et les étapes de vie que la communauté prescrit. La communauté St-Jacques a pour valeur la famille traditionnelle, l'amour, le mariage et la sauvegarde des traditions culturelles : la valeur principale demeure la famille puisque sans elle, selon la tradition, on ne peut se marier, fonder sa propre famille, vivre le réel amour et reproduire les traditions culturelles auprès de ses enfants. De là découlent des préceptes concernant l'indissolubilité du mariage et le maintien des enfants au domicile des parents jusqu'au mariage, comme le souligne Valérie :

Bref, notre culture et communauté prônent beaucoup la famille puisque l'on doit rester longtemps avec nos parents et les respecter. On pense souvent selon la famille, je ne pense pas que je vais quitter la maison, acheter beaucoup de choses, etc. Je pense beaucoup à ma famille je suis sensible à leur opinion et mes choix personnels passent beaucoup par ma famille.

La crainte de décevoir sa famille et de lui faire déshonneur devant les membres de la communauté contribue fortement à amener les répondantes à respecter les normes de cette dernière. Préserver l'honneur de leur famille et des membres de leur communauté est donc au cœur des préoccupations et des attitudes de ces femmes. Pour éviter de se faire remarquer par des comportements considérés comme déviants, ce qui constituerait un déshonneur, les répondantes disent choisir de se plier aux exigences qui leur sont

imposées. En l'occurrence, les contraintes sociales imposées par les membres de la communauté exercent sur elles une pression semblable à celles provenant de la famille et exigent aussi une conformité comportementale aux dépens de la liberté de choix. L'identité individuelle se voit ainsi subordonnée à l'identité collective et se déploie dans la conformité, ce qui irrite vivement Sabine :

Je n'ai pas un bon rapport avec cette communauté, mais un très mauvais. C'est une communauté qui a beaucoup de préjugés, car il faut qu'on soit à leur façon, il faut qu'on suive le chemin que tout le monde prend, il faut qu'on soit parfait. C'est un peu comme rentrer à Hollywood sans la popularité et la télévision, mais tu es une vedette, car les gens veulent savoir sur toi et en parler aux autres. Ils veulent savoir avec qui tu sors, si tu es mariée, si tu as un petit défaut, car si oui tu n'es pas acceptée.

Les répondantes de la troisième génération ne partagent toutefois pas toutes l'opinion de Sabine qui refuse de devoir rentrer dans le moule de la norme communautaire pour pouvoir se faire accepter. D'autres, comme Claire, réagissent différemment à cette contrainte :

La communauté est présente pour encadrer et aider plus particulièrement les jeunes à rester vers le droit chemin et à opter pour des choix de vie conformes à nos valeurs. Il est important que nos jeunes enfants adhèrent à la communauté à un jeune âge afin de comprendre et d'agir en conséquence et non pas de sombrer dans de mauvais choix de vie.

Si une certaine différence d'opinions existe parmi les plus jeunes, les répondantes des première et deuxième générations sont majoritaires à défendre le bien-fondé de l'encadrement familial et communautaire et à en minimiser l'aspect contraignant. Claire évoque le besoin d'avoir des normes à suivre pour les membres de la communauté afin de restreindre les risques de faire des erreurs. « L'injonction "tu dois penser et vivre à l'image de ta communauté" est souvent lancée à des individus supposés prendre "trop de liberté" avec ce qu'il est communautairement convenu de faire et penser » (Taguieff, 2003).

4.4.2 Attitude critique face aux normes et pratiques de la société d'accueil

Les représentations que les répondantes qui ont des enfants se font de la famille et du comportement des femmes québécoises sous ce rapport constituent pour elles un modèle à éviter. La majorité des mères de famille affirment que c'est en observant la société québécoise qu'elles prennent conscience de l'importance de fournir des bases religieuses et culturelles solides à leurs enfants. Elles valorisent en particulier la stabilité des couples dans leur pays d'origine par rapport au taux de divorce élevé qui prévaut au Québec. Une répondante critique explicitement le nombre de familles brisées, le concubinage (les couples qui habitent ensemble sans être mariés), la vie sexuelle prémaritale des jeunes, le manque de respect des enfants envers leurs parents ainsi que la trop grande marge de liberté accordée aux jeunes. Pour d'autres, considérant leurs propres valeurs culturelles et religieuses plus favorables que celles des membres de la société d'accueil au maintien de la stabilité familiale, elles s'opposent à la façon québécoise de faire, ce qui amène Nouha à dire :

Nous, on privilégie la famille, mais la société québécoise ne fait pas ça. Eux laissent partir leurs enfants à 18 ans, mais nous on les garde longtemps à la maison et on s'occupe d'eux. Je pense qu'eux laissent trop de liberté aux enfants.

Elle fait ainsi le lien entre ce qu'elles interprètent comme un manque de valeurs familiales chez les Québécois et leur trop grande marge de liberté. Pour elles, les limites imposées à la liberté individuelle permettent de préserver la famille et les valeurs communautaires qui lui sont reliées. De même, Angel affirme que pour les membres de la société québécoise tout est permis de dire ou de faire et elle accuse les parents de manquer d'autorité avec leurs enfants.

J'ai plus de liberté ici, mais je n'ai pas intégré toute la liberté que les Québécois ont. Je suis toujours contre l'éducation trop libertaire des enfants, le non-respect des gens âgés, les enfants qui quittent la maison jeunes, le divorce précipité, etc.

De son côté, Claudia affirme que les membres de la société québécoise n'éduquent pas assez sévèrement leurs enfants et ont tendance à avoir une plus grande ouverture d'esprit dans les sujets de conversation avec leurs enfants.

Maintenant j'ai plus de relations avec les Québécois, mais encore aujourd'hui on n'est pas pareils, ils sont plus ouverts sur certains sujets, ils sont moins gênés, moins réservés. Ils disent ce qu'ils veulent et font ce qu'ils veulent. Chaque culture est différente. Moi, avec mon fils de 10 ans je ne parle pas de blonde tandis qu'eux le font. Moi, je viens d'un pays où l'éducation est sévère et où certains sujets sont tabous.

Bref, à la lumière des témoignages recueillis, il est évident que les femmes syriennes rencontrées entretiennent toujours une certaine méfiance à l'égard de la société québécoise et de ses valeurs. Ainsi, malgré la motivation évidente de la plupart d'entre elles à s'intégrer à leur société d'accueil, l'importance qu'elles accordent au maintien de l'intégrité de l'identité syrienne et de leur pratique religieuse constitue une barrière et réduit, même pour les membres de la troisième génération, leurs chances d'intégration. De même leur appartenance communautaire et religieuse comporte diverses contraintes qui limitent les possibilités de changement tant du point de vue des mentalités que des pratiques. D'autant que les femmes syriennes rencontrées reprochent assez unanimement à la société québécoise leur manque de valeurs familiales et leur trop grande liberté de pensée et d'action, ce qui contribue à les inciter à s'en tenir à l'écart.

Bien que ces constatations découlent d'un échantillon de 12 entretiens, l'accumulation des témoignages, donc des paroles et des faits, semble bien illustrer l'argumentation présentée précédemment. Même si chaque élément présenté ne constitue pas une explication démonstrative en soi qui est facile à déconstruire, le cumul des divers éléments abordés dans ce chapitre permet de valider l'hypothèse. En effet, dans le cas de cette communauté, on ne peut dissocier les éléments qui construisent la culture de ceux du communautarisme bien que leur interrelation permet doublement de confirmer les résultats de la recherche.

CHAPITRE V

RAPPORTS SOCIAUX DE SEXE

5.1 Introduction

Ce cinquième chapitre s'attarde plus spécifiquement sur les facteurs qui favorisent ou ralentissent l'adhésion des Syriens et des Syriennes au principe d'égalité entre les sexes et qui marquent leurs façons de penser et de vivre les rapports sociaux de sexe. Nous verrons donc, au regard des avancées individuelles et collectives qu'ont apportées les luttes féministes aux femmes québécoises, si le désir d'autonomie et de liberté exprimé par les femmes québécoises trouve sa résonnance dans les représentations et les pratiques des femmes syriennes, notamment concernant l'union du mariage, l'importance de la virginité, la création d'une famille, la division sexuelle du travail, etc. Plus précisément nous tenterons de voir si le principe d'égalité des sexes, sur lequel s'appuient les revendications des femmes québécoises, entraîne une atténuation des rapports de pouvoir et de hiérarchie qui caractérisent les relations entre les hommes et les femmes dans les sociétés dites « traditionnelles ».

Rappelons que les témoignages des femmes syriennes orthodoxes évoquent l'importance de la transmission culturelle de la religion et des valeurs de la communauté sur la façon de percevoir les relations de couple et la manière d'établir son mode de vie pour être acceptées par cette même communauté. Rappelons également que l'hypothèse à l'origine de la présente recherche est la suivante : l'attachement inconditionnel à la culture et à la communauté syriaque entraîne des visions traditionnelles des rapports sociaux de sexe et de la division sexuelle du travail

qui laissent peu de place à des changements qui pourraient remettre en question l'inégalité entre les conjoints.

5.2 Adhésion aux valeurs du mariage comme mode de vie

Dans la culture syrienne, l'union par le mariage est jugée indissoluble et représente un lieu de reproduction encadré par des normes sociales précises. En effet, l'institution du mariage est régie par un ensemble de prescriptions et de proscriptions qui sont imposées aux femmes syriennes et libanaises qui les ont, par ailleurs, souvent faites leurs.

Ainsi, la majorité des Syriennes orthodoxes accordent une grande importance au mariage. Elles considèrent que le mariage religieux constitue un engagement envers Dieu et offre une stabilité qui sert de base solide à la vie de couple. Ayant grandi dans la religion orthodoxe, plusieurs répondantes ont intériorisé, telle Maria, l'importance symbolique de se marier devant Dieu :

On peut lier ça à nos croyances et à notre foi quand on a grandi dans ces éléments, c'est très important de trouver quelqu'un et s'unir. On ne peut pas rester solitaire toute sa vie. C'est important le mariage, c'est une base solide et une stabilité. Le mariage devant Dieu c'est important pour moi, mais ça dépend des visions de chacun. Pour certains, un morceau de papier qu'on signe ce n'est pas plus important que l'union libre.

De même, toutes les participantes à notre enquête considèrent le mariage traditionnel comme une étape importante de la vie chrétienne et culturelle, alors que leur adhésion aux préceptes religieux appelle, selon elles, un comportement normé bien précis. Le mariage leur apparaît non seulement comme le mode de vie à privilégier, mais également comme la seule manière permise de vivre en couple. En tel cas, le mariage représente pour toutes les générations de répondantes une étape de vie cruciale, puisque lui seul leur permet d'entamer une cohabitation avec un conjoint

et de fonder une famille sans se faire juger par les membres de la communauté. Les propos de Valérie reflètent bien une telle représentation de l'institution :

Un couple c'est l'avenir, le mariage c'est important. Par la suite, on vit ensemble, on a des enfants, on travaille les deux, on a une belle maison, on s'aide dans les tâches à la maison. Ce qui est le plus important c'est de créer une stabilité donc d'abord se marier pour ensuite pouvoir fonder un foyer.

Les répondantes expliquent également que la famille constitue l'élément essentiel du couple, affirmant que les enfants apportent un sens à la vie. Elles ajoutent d'un même souffle que les femmes de couples qui ont des enfants hors mariage font parler négativement d'elles par les membres de la communauté, car, comme nous allons l'expliquer dans la section suivante, la sexualité hors mariage est jugée inacceptable.

Même aux plus jeunes Syriennes, il apparaît difficile de déroger à ces prescriptions compte tenu de l'importance que prend la famille à leurs yeux et, par conséquent, de l'obligation qu'elles ressentent de plaire à leurs parents. Ainsi, Rima affirme :

C'est très important. C'est un sacrement de sa vie de couple. C'est important de se représenter dans la société et dans la communauté comme couple marié. La famille, c'est l'autre étape après le mariage et c'est important d'avoir sa propre famille. Je ne suis pas contre l'idée de faire des enfants avant le mariage, mais ce n'est pas ce que je veux personnellement. Je reste traditionnelle sur cette idée. La logique des choses pour moi, c'est qu'on se marie et après on a des enfants.

5.2.1 Les fréquentations et le rôle majeur de la virginité

Selon les normes culturellement transmises au sein de la communauté, ce n'est qu'après la consécration du mariage religieux qu'un couple peut avoir des relations sexuelles. Pour Rose, le mariage représente le mode de vie souhaitable et vaut « mieux que de rester toute sa vie célibataire », ces propos laissant entrevoir que pour elle, il n'existe que cette possibilité. Deux répondantes de la troisième génération se disent toutefois plus ouvertes aux relations conjugales avant le mariage. Sabine, la première, désire effectivement se marier. Elle reconnaît cependant que si elle accepte

de se conformer à la norme, c'est davantage pour faire plaisir à ses parents et respecter leurs attentes que par besoin personnel. Claudia, la seconde, montre qu'elle est ouverte à l'idée que ses enfants vivent en union libre, mais introduit dans son discours une distinction sexuée évidente qui tend à démontrer qu'elle demeure sur des positions assez traditionnelles quant aux attentes exprimées à l'égard des filles :

Je suis plus ouverte sur l'union libre, car je n'ai pas de fille, mais des garçons. Pour une fille, je préfère le mariage, même si je suis quand même beaucoup intégrée à la société québécoise et que j'ai évolué.

Le mariage de toute évidence représente une exigence imposée surtout aux filles. Les propos de Claudia révèlent également que cette dernière adhère à l'idée que les femmes doivent davantage être protégées des mauvaises influences de la société. Il est donc aussi normal pour elle de leur accorder un espace de liberté moins grand en raison de leur vulnérabilité et de leur vocation familiale. Ce qui apparaît aussi une évidence pour Claire lorsqu'elle affirme :

Je pense que les parents doivent donner des limites à la liberté à leurs enfants pour ne pas les perdre. L'enfant ne doit pas avoir trop de liberté pour ne pas sombrer dans l'erreur et les mauvaises influences. Dans notre culture, le garçon a souvent plus de liberté, mais ce que je remarque c'est que quand tout est permis pour le garçon, il perd ses repères et prend pas nécessairement les bons choix de vie. En effet, plus on restreint la liberté pour les deux sexes c'est mieux, mais pour la femme il faut toujours lui en donner moins de liberté par peur qu'un jour elle regrette de ne pas s'être mariée et fonder sa famille.

Ainsi, Claudia et Claire considèrent toutes deux que le mariage est essentiellement la seule voie de réalisation pour les femmes et qu'elles doivent en conséquence éviter de se laisser entraîner vers de mauvais parcours de vie qui les éloigneraient du mariage et occasionneraient le déshonneur de leurs parents. Avoir des enfants avant le mariage ou vivre en union libre sont définitivement perçus comme des erreurs de parcours à éviter. Bref, les attentes envers le mariage, comme gage de stabilité et d'accomplissement personnel, demeurent fortement encadrées par des normes culturelles et religieuses et sont sans aucun doute plus systématiquement dirigées vers les femmes syriennes orthodoxes que vers leurs contreparties masculines.

Cette importance accordée à l'institution du mariage s'accompagne, comme nous l'avons vu un peu plus haut, d'une autre exigence, celle de l'abstinence sexuelle prémaritale. Ainsi, les répondantes confirment ne pas avoir vécu avec leur compagnon de vie avant le mariage, pas plus d'ailleurs qu'elles n'ont eu de relations sexuelles avant cet engagement. De ce point de vue, les témoignages révèlent une importante iniquité entre femmes et hommes de la communauté syrienne orthodoxe : l'obligation à la virginité demeurant une exigence posée aux seules femmes. Il s'ensuit que si les femmes syriennes orthodoxes continuent de considérer que leur virginité est le gage d'une union future heureuse, les hommes, pour leur part, ne subissent pas les mêmes pressions, alors que dans leur cas l'abstinence sexuelle peut être considérée, au contraire, comme un manque de virilité, ce qui fait dire à Angel :

La femme et l'homme doivent rester vierges jusqu'au mariage. La femme qui n'est pas vierge avant le mariage perd sa vie, sa beauté, sa gentillesse, sa féminité, etc. Quand elle se marie et va en lune de miel et a ses premières relations sexuelles avec son mari, c'est très beau. L'homme considère que c'est normal de pas être vierge et il est fier de sa virilité, c'est malheureux. Mais pour la femme, c'est plus dommage que pour l'homme. Dieu considère cela comme un péché.

Une telle représentation, faut-il en convenir, s'inspire d'une interprétation stricte des écrits de la religion orthodoxe qui condamnent les rapports sexuels avant le mariage et les qualifient de désobéissance envers Dieu et donc de péché. Ainsi pour Claire, il apparaît clairement que :

Le fait de faire l'amour avant le mariage n'apporte rien au couple. Ils sont mieux d'attendre le mariage. Qu'ils se comprennent un ou deux ans et après la sexualité viendra.

Contestant le bien-fondé d'une telle représentation, seule Sabine refuse de faire abstraction de ses désirs sexuels au nom de la religion et de les refouler jusqu'au mariage. Son témoignage s'inscrit en dissidence avec ceux des autres, bien qu'elle semble, elle aussi, croire que l'obligation de virginité serait une prescription biblique :

La virginité c'est pitoyable, car dans la Bible, Jésus dit que ce n'est pas correct avant le mariage. Mais en 2013 on doit changer. Bref, je ne dis pas qu'on doit coucher avec n'importe qui, mais qu'on n'est pas obligée de se garder jusqu'au mariage, car peut être qu'on se mariera jamais. Mais on peut perdre sa virginité avec quelqu'un de confiance. Quand tu penses comme ça, tu te respectes en tant que femme.

Bref, malgré quelques brèches, les femmes syriennes de la troisième génération sont bien conscientes de ne pas bénéficier du même droit à l'épanouissement sexuel que les membres masculins de leur communauté et même que de l'ensemble des femmes québécoises. Elles sont conscientes que les femmes ne peuvent et ne doivent s'épanouir sexuellement qu'au sein de l'institution du mariage et que toute dérogation à la règle est considérée comme un péché grave, alors que les hommes ne subissent nullement les mêmes pressions et disposent d'un espace de liberté plus grand. Pour reprendre ici l'analyse proposée par Marie-Andrée Roy⁶, une telle disparité trouve sa première explication dans la reproduction de la vision patriarcale des rapports de sexe. « Toutes les traditions religieuses, écrit-elle, sont patriarcales. Les hommes y détiennent le pouvoir, cantonnent les femmes dans des positions inférieures et cherchent à exercer un contrôle sur leur corps et leur sexualité ».

5.2.2 Changements et particularités du mariage

Malgré un plus grand accès aux études supérieures et la possibilité de choisir une carrière professionnelle qui ont permis aux femmes syriennes de la troisième génération de jouir d'une indépendance sociale et économique par rapport aux femmes de la première et de la deuxième génération, il apparaît que les mentalités demeurent encore surdéterminées par une vision de la vie qui privilégie le mariage religieux comme seule voie de la réussite conjugale et de l'épanouissement personnel pour les femmes. Signe de changement toutefois, les mères de la première et de la deuxième génération encouragent par ailleurs fortement leurs filles à étudier,

⁶ Entrevue UQAM, Diversité et féminisme, consulté le 23 février 2013, <http://www.uqam.ca/entrevues/entrevue.php?id=733>.

heureuses de voir que de nouvelles possibilités se présentent à elles. Ayant elles-mêmes reçu une éducation limitée, elles entendent donner plus de liberté de choix de vie, d'études, de décision professionnelle et sociale à leurs enfants; souhaitant que leurs filles puissent développer une autonomie qu'elles n'ont pas eue.

Cette ouverture sur l'acquisition d'une certaine liberté professionnelle n'empêche cependant pas les Syriennes orthodoxes de la troisième génération d'être aux prises avec les exigences et la pression de réussir leur vie conjugale en passant par le mariage religieux. Sabine raconte qu'elle ressent cette exigence de la part de ses parents et de son entourage :

Le mariage est important pour rendre mes parents heureux, mais aussi car j'aimerais avoir mon mari et mes enfants, mais c'est sûr que si ce n'était pas la culture et les traditions, je serais déjà en couple maintenant et peut-être avec des enfants, mais à cause des traditions et de la culture, j'ai dû me restreindre pour attendre le bon gars et me marier avec le bon gars.

Néanmoins, si le mariage demeure indéniablement le choix de vie premier pour toutes les générations de femmes syriennes, les conditions qui le régissent sont appelées à se transformer progressivement sous le poids de différents facteurs sociaux dont l'augmentation de la scolarisation des femmes et leur entrée sur le marché du travail. La transformation des mentalités qui s'ensuit est particulièrement repérable parmi les femmes de la troisième génération. En effet, pour ces dernières, à défaut parfois d'être en mesure de défier le diktat de virginité avant le mariage, le projet de mariage est fréquemment reporté pour donner la priorité à la scolarisation. L'une d'entre elles, Claudia, s'est mariée à un âge plus tardif que les femmes des deux premières générations. Valérie, pour sa part, est fiancée depuis 5 ans, tandis que les deux autres répondantes de la troisième génération sont célibataires. Valérie, qui est maintenant âgée de 27 ans, exprime le désir de finir ses études avant de se marier. En couple avec son fiancé depuis cinq ans, elle juge essentiel de terminer ses études avant de vivre avec lui sous le même toit. Par comparaison, sept des huit répondantes de la

première et de la deuxième génération se sont mariées à un très jeune âge. L'une d'entre elles n'avait que 12 ans et les autres, entre 15 et 22 ans.

Outre l'âge plus tardif de l'engagement par le mariage, la durée des fréquentations est beaucoup plus longue dans le cas des plus jeunes. Les femmes syriennes de la première et de la deuxième génération affirment ne pas avoir eu la chance de connaître leur futur compagnon de vie avant leur mariage. En effet, sept femmes sur les huit de ces deux générations notent avoir vécu des mariages précipités. De plus, elles affirment que leur mariage a été arrangé par des membres de leur famille. Ainsi, Angel raconte :

La première fois que je l'ai vu, on ne s'était jamais rencontrés avant. Le destin c'est fait, car mon père et son père se connaissent, même s'ils s'étaient perdus de vue depuis plus de 40 ans. Sa mère est venue de la Syrie au Liban pour un service et mon père l'a aidée. Par la suite, son père a vu que mon père avait trois filles. Il lui a dit à un de ses fils. Son fils a décidé de me rendre visite et on s'est aimés. On s'est fiancés deux ou trois mois après, et après un mois on s'est mariés.

De plus, elles disent toutes avoir rencontré leur mari par l'intermédiaire de liens familiaux ou bien parce que leur mari était un membre éloigné de la famille. Dans leur cas, la proximité sociale représentait un facteur déterminant.

Une tout autre réalité est celle des jeunes femmes qui soulignent éprouver certaines difficultés à rencontrer un compagnon de vie sur les lieux de scolarisation et de travail. C'est d'ailleurs le cas de Sabine qui considère que la communauté ne constitue plus un lieu de rencontre intéressant :

Les relations entre les hommes et les femmes sont très limitées quand tu as une belle chimie avec quelqu'un de la communauté et que c'est réciproque. C'est très limité. On a tellement peur des regards de la communauté, donc on reste longtemps amical. Bref, la fille ne peut pas faire trop vite les premiers pas. Par exemple, il y a un couple qui s'est connu dans le comité de jeunes et qui est longtemps resté distant. Ils se voyaient dans des événements, puis avec le temps leur relation est devenue plus concrète. On a plus de difficulté d'approcher un homme vu les regards de la communauté. Les gens vont parler s'ils voient des hommes et des femmes dans un café. Il y a tellement de placotage que les gens se limitent à avoir une vraie communication entre un homme et une femme de la communauté.

Et ceci, d'autant que les exigences posées par les femmes de la troisième génération pour choisir leur futur mari s'avèrent plus élevées et personnelles. Nouha, mère de deux enfants, se montre relativement critique par rapport à une telle situation :

Maintenant, les femmes sont plus exigeantes, elles demandent que les garçons doivent avoir un très bon salaire pour subvenir aux besoins. Les femmes sont exigeantes. Les garçons aussi, mais les filles sont très compliquées. Avant, la maison ce n'était pas important. Ils pouvaient vivre en appartement, mais maintenant les femmes veulent une grande maison, un grand mariage, etc. C'est exigeant pour les deux et c'est que du matériel et pas de l'amour.

Malgré les changements et l'évolution des couples syriens vers une plus grande marge de liberté, l'accès à l'institution du mariage et sa signification demeurent marqués par l'inégalité des sexes, d'autant plus, comme nous allons le voir, que les femmes demeurent prioritairement assignées aux responsabilités domestiques et à l'entretien familial.

5.3 La division sexuée du travail

5.3.1 L'absence de partage des tâches domestiques

Si la communauté syrienne offre aujourd'hui aux femmes de plus nombreuses possibilités, notamment en ce qui concerne la poursuite des études, il appert, malgré les changements observés et une volonté, surtout parmi les plus jeunes, d'adhérer à une conception plus moderne du couple, que les hommes arabes sont encore considérés comme principal pourvoyeur au sein des ménages. Cette relation hiérarchique se reflète toujours dans la division « sexuée » du travail des familles syriennes orthodoxes. Les témoignages peuvent être regroupés de ce point de vue selon trois cas de figure d'importance variable : plusieurs femmes assument toujours la totalité des responsabilités ménagères, d'autres exigent une aide secondaire de leur mari, alors que celles qui ne sont pas encore en couple ou qui ne vivent pas sous le

même toit que leur fiancé, comme dans le cas de Valérie, souhaitent obtenir une répartition égalitaire des tâches ménagères.

Parmi les dix femmes rencontrées qui ont eu des enfants, presque toutes ont assumé et assument encore la majeure partie des responsabilités parentales et domestiques. La plupart acceptent une telle situation sans contester. Elles interprètent cette séparation traditionnelle des rôles comme le résultat normal d'une organisation sociale bien structurée, parfois comme un état naturel ou encore comme relevant d'un choix individuel. Reproduisant les valeurs de leur environnement culturel, la question d'un partage égalitaire des tâches entre hommes et femmes ne fait pas partie de leur univers de possibles. En général, elles soulèvent peu cette question et leur attitude doit davantage être déduite de leur éducation sexuelle, culturelle et sociale ainsi que de la reproduction des pratiques et des mentalités de leur foyer d'origine.

Ceci est d'autant plus observable chez les Syriennes de la première génération dont la trajectoire de vie correspond totalement au modèle traditionnel de la ménagère et du pourvoyeur qui, tel qu'énoncé par Delphy (1998), confine les femmes à la sphère privée et les hommes à la sphère publique. Pour ces femmes, aucun choix ne s'offrait en termes de liberté sociale ou d'insertion sur le marché du travail. Toute leur socialisation les a poussées à accepter leur situation et à concevoir que leur statut de mère au foyer les rend entièrement responsables des tâches de la maisonnée, mais aussi, comme le mentionne Angel, les soumet aux demandes et exigences des maris. Pour sa part, Angel se plaint de devoir le servir tel un roi qui ordonne, de lui obéir et de lui faire plaisir, sous prétexte qu'il est l'homme de la maison. Comme Angel, Olga affirme que, non seulement son mari ne s'occupe pas des tâches ménagères, mais qu'il s'attend en plus à ce qu'elle le serve et lui dise même comment se vêtir.

Contrairement aux femmes syriennes orthodoxes de la première génération, la majorité des femmes syriennes de la deuxième et de la troisième génération ont eu accès à la sphère publique. La plupart n'en déplorent pas moins le fait que c'est en

utilisant tout le temps disponible de leur journée qu'elles ont réussi à jongler avec la double tâche et à articuler travail professionnel et travail domestique. Si elles reconnaissent avoir bénéficié de la possibilité de s'investir dans leur carrière, elles constatent qu'elles n'en doivent pas moins continuer à assumer presque entièrement seule la double journée de travail dans un contexte d'égalité formelle où pourtant « l'exemption des hommes du travail domestique n'est pas mise en cause » (Delphy, 2001, p 316). Étrange égalité que celle dont les femmes doivent payer le prix et devenir des championnes de la double, voire de la triple journée de travail. Ainsi Ivonne, travailleuse à temps partiel et mère de famille de la deuxième génération, constate en ces termes l'immense responsabilité qui lui revient :

Je suis fatiguée et épuisée. Mon mari a une mentalité que c'est la femme qui fait la vaisselle, la cuisine et le lavage. Il aide un peu, mais c'est rien comparativement à moi qui fait 90 % de ces tâches. Il fait quand même le jardin, et l'hiver il déneige.

Le même constat est repris par Claudia qui est la seule femme mariée parmi les répondantes de la troisième génération. Elle confirme qu'au cours des premières années de son mariage, elle se retrouvait seule à exécuter 90 % à 100 % du travail ménager, le 10 % restant correspondant à des tâches réservées aux hommes, comme les travaux extérieurs, le jardin, l'entretien de l'automobile et les travaux de rénovation et autres tâches nécessitant une force physique. Aujourd'hui, la situation de Claudia, travailleuse à temps plein et mère de famille, apparaît un peu moins contraignante de ce point de vue. Elle dit désormais assumer à peu près 65 % des tâches ménagères et familiales et reconnaît que son mari coopère davantage qu'au début de leur union, tout en précisant qu'il n'en ressent pas forcément l'obligation pour autant :

Il m'aide de plus en plus, il fait la vaisselle. Il ne fait pas le lavage, mais il lave le plancher et les salles de bain les semaines quand il en a envie. »

Bref, toutes les femmes rencontrées sont bien conscientes des inégalités qu'entraîne la division sexuelle du travail au sein de leur ménage. Néanmoins, une certaine évolution, bien que timide, semble marquer le passage des générations pour certaines d'entre elles.

5.3.2 Socialisation genrée

Lorsqu'il est question de rapports sociaux de sexe, la répartition des travaux ménagers n'est pas la seule pratique en cause. Ceux-ci se matérialisent également dans des représentations hiérarchiques du féminin et du masculin, dans des pratiques de socialisation genrée et dans la façon dont l'autorité se distribue au sein des ménages. Selon Nicole-Claude Mathieu (1991), on entend par socialisation « genrée » un mode de socialisation différencié selon le sexe biologique qui fait apparaître les différences socialement induites comme « naturelles », rendant invisible par le fait même l'origine sociale, culturelle et politique des différences de genre et la division sociale qui en découle.

Les propos de Maria, enseignante à temps plein et mère de deux enfants, mettent bien en évidence les répercussions sur son couple de la reproduction d'une conception sexuellement différenciée de l'éducation :

Mon mari vient d'une famille où sa mère faisait tout pour lui. L'homme dans la culture arabe est élevé à se faire servir et non à s'occuper des tâches ménagères. C'est pour ça que mon mari n'est pas habitué d'aider. Il a été gâté, donc c'est dur pour lui de changer. Ça a changé et il m'aide plus, mais ça n'évolue pas aussi vite que je le veux.

De plus, malgré une légère évolution de la répartition du travail ménager au sein de certains couples de la deuxième et de la troisième génération, et d'une prise de conscience par la totalité des répondantes de la troisième génération qu'il devrait en être autrement, les effets de cette socialisation genrée se font sentir de deux manières. D'une part, les femmes se voient toujours définies comme première responsable des tâches ménagères et familiales et en acceptent la responsabilité sous prétexte que leur mari a été éduqué selon cette logique. D'autre part, de toute évidence, les maris conçoivent toujours comme normale, allant de soi, la division sexuelle du travail qui permet la mise à l'écart des femmes syriennes orthodoxes et limite leur intégration à la société québécoise, malgré les revendications et les acquis du mouvement des femmes québécois en la matière.

Soulignons qu'à la suite des luttes du mouvement des femmes au Québec, les femmes ont gagné progressivement au fil des décennies plusieurs droits qui ont eu un impact majeur sur leur vie quotidienne. L'accès des femmes à l'éducation, le développement des moyens de contraception, l'instauration d'un système de garderies, de congés parentaux et d'allocations familiales ainsi qu'une transformation progressive des mentalités leur ont permis de gagner davantage d'autonomie et de liberté et de sortir du confinement lié aux rôles traditionnellement féminins. Ces mutations ne sont pas sans trouver écho au sein de la communauté syrienne. Ainsi, les trois femmes de la troisième génération qui ne sont pas mariées acceptent moins, du moins en principe, que leurs aînées d'assumer la totalité des tâches du fait que, tout comme les hommes, elles seront occupées à l'extérieur de la maison. Ces jeunes femmes affirment craindre d'être dépassées par la course contre la montre qui en découle et ne peuvent donc concevoir de porter à elles seules le fardeau des responsabilités familiales lorsqu'elles seront officiellement mariées. C'est du moins ce qu'envisage Valérie :

J'imagine qu'on va avoir un horaire pour les tâches ménagères, car je travaille à l'extérieur et je ne compte pas arrêter après le mariage. Donc mon chum ne sait pas cuisiner, mais les jours où je rentre plus tard à la maison il peut acheter de quoi de prêt. Le ménage doit se faire de façon juste quelqu'un à l'aspirateur quelqu'un fait les salles de bains. Les deux parents doivent se compléter leurs rôles.

Certaines informatrices ont mentionné avoir remarqué que les hommes s'impliquaient dorénavant davantage au sein de l'espace domestique. Mon observation participante du milieu m'amène cependant à tempérer une telle affirmation et à constater que ce n'est certainement pas le cas dans toutes les familles. En lien avec ce constat, l'observation de Sabine confirme l'ambiguïté qui subsiste en la matière et la distance qui sépare encore le principe de la réalité :

Je viens d'une famille où il y a une bonne division sexuelle du travail, mais c'est sûr que les femmes en général en font toujours plus que les hommes. Chez moi c'est un peu plus égalitaire. Donc un homme qui ne fait pas sa part ça me dépasse. Pour moi un homme qui va s'asseoir et qui va me dire de lui amener une bière ça passera pas.

Mais ce désir d'atteindre un partage plus équitable des tâches se voit aussi souvent contré, comme nous allons le voir dans la section suivante, par les pratiques paternelles et éducatives des hommes syriens.

5.3.3 Division sexuelle de l'éducation des enfants

Indéniablement, les répondantes sont aussi les principales éducatrices des enfants. Le rôle de parent principal leur revient traditionnellement en tant que femme, alors même qu'elles considèrent que les hommes sont beaucoup monopolisés par la charge de travail et les responsabilités liées à leur rôle de père.

Toutes les répondantes de la première génération affirment ne pas avoir eu la chance de travailler en raison de leurs nombreux enfants et de l'importance des responsabilités familiales. Deux répondantes de la deuxième génération ont dû restreindre leurs ambitions professionnelles en raison de leurs responsabilités maternelles. En effet, Ivonne et Maria déclarent avoir prolongé leur congé de maternité de deux ou trois ans et avoir par la suite occupé un emploi à temps partiel pour être plus présentes pour leurs enfants. De plus, deux femmes de la troisième génération, Sabine et Valérie, envisagent de suivre la même trajectoire lorsqu'elles auront des enfants. Elles affirment préférer rester à la maison pendant les trois ou quatre premières années pour s'occuper de leurs enfants, alors que pour les deux autres un an de congé de maternité est considéré comme suffisant. Malgré des acquis majeurs, il n'y a donc pas eu de transformation profonde de l'équation : les femmes demeurent les principales responsables des tâches domestiques et des soins aux enfants et ce sont elles, plus que les hommes, qui mettent de côté leurs ambitions professionnelles lorsqu'elles commencent à avoir des enfants. Même chez les jeunes générations, les femmes envisagent de sacrifier leur carrière professionnelle pour être présentes pour l'éducation de leurs enfants pendant les premières années. Sabine, qui dit être pour l'égalité des sexes, affirme :

J'aimerais être plus présente pour mes enfants que mes parents l'ont été pour moi. Lorsque j'aurai des enfants, je compte arrêter le travail à l'extérieur pour rester à la maison pour mes enfants jusqu'à ce qu'ils ont trois ou quatre ans. Pour moi, c'est très important d'être là pour eux, de les comprendre durant tout leur cheminement et de les encourager.

Toutes les femmes interrogées disent donc avoir à en faire plus ou prévoir en faire plus du fait qu'elles sont nées femmes. Celles qui sont mères de famille considèrent d'ailleurs le temps consacré à leurs enfants non pas comme un sacrifice, mais comme une obligation inhérente à leur rôle de mère. Néanmoins, elles regrettent le fait que l'on éduque les femmes à être ménagères, cuisinières, responsables de l'affect et les garçons comme pourvoyeurs indépendants et virils. Maria regrette cette situation :

Au Canada, la femme est davantage éduquée qu'en Syrie, elle se perçoit pas seulement par son rôle de femme et d'épouse, mais aussi par son rôle professionnel. Toutefois, autant la société que les mentalités culturelles transmettent des messages de femmes ménagères et d'hommes de haute profession. Bien que j'évolue sur cette perception des hommes et des femmes, je transmets beaucoup des représentations de mes parents. Par exemple mes garçons seront éduqués à respecter les femmes et à les aider et être égal à l'autre, mais je crois que l'éducation différentielle demeure ancrée dans l'esprit de tous.

Ainsi, les femmes syriennes et libanaises qui ont des enfants sont bien conscientes du rôle qu'elles ont à jouer pour donner une éducation plus équitable à leurs filles et leurs garçons, sans toutefois parvenir à se délester totalement de la mentalité de leur pays d'origine ni à se soustraire à ses prescriptions et proscriptions.

L'autre signe d'un changement des rôles sexuels en voie de s'imposer est que lorsque les enfants sont plus grands, il semble que les pères soient prêts à assumer une plus grande présence auprès des enfants, sans toutefois prétendre vouloir remettre en question la division sexuelle des rôles au sein de la famille. En effet, bien que les répondantes dans cette situation affirment toujours s'occuper de la majeure partie des tâches ménagères et des responsabilités parentales, cinq parmi elles observent néanmoins que dans leur famille le père apparaît plus présent dans son rôle

d'éducateur, de soutien financier, d'exemple parental et d'enseignant. Claire, mère de quatre enfants, raconte :

Aujourd'hui, trois de mes enfants ont quitté la maison, mais quand on était en Syrie mon mari s'occupait plus des enfants qu'il m'aidait à faire le ménage. Lorsque les enfants étaient jeunes, mon mari travaillait beaucoup, mais à un âge plus vieux, il les aidait dans les devoirs, leur choix de carrière. Il faisait des sorties avec eux, il les amenait au cinéma, etc. Les dimanches, c'était lui qui s'en occupait, car il avait congé. Le reste des jours, il travaillait.

Dans le même esprit, Maria constate :

On est presque à pied d'égalité en ce qui concerne le temps consacré aux enfants ou même que parfois je crois qu'il en fait plus que moi. Je pense que quand le père a une certaine éducation, le père va prendre plus de temps pour éduquer ses enfants.

De même, deux Syriennes de la troisième génération qui n'ont pas encore d'enfants (Valérie et Sabine) disent que leur père est intervenu plus souvent dans leur éducation une fois la petite enfance passée. Ainsi Sabine observe :

Je pense que la mère va toujours être plus présente. Pour moi, l'hôpital a été la priorité, ma mère a toujours été là pour m'accompagner. Mon père était beaucoup au travail. Ma sœur a été ma seconde mère. Mon père m'a poussé plus tard au cégep. Ma mère a été là plus jeune, au primaire et au secondaire. Le père est plus présent aujourd'hui, car il veut voir son enfant aller toujours plus haut.

Alors que Valérie ajoute :

Je compte rester avec les enfants jusqu'à trois ou quatre ans pendant que mon mari travaille. Comme ma mère, je compte être très présente pour eux lorsqu'ils seront jeunes, mais mon mari devra faire sa part des choses par la suite. Je sens toujours que les parents doivent s'entraider dans l'éducation des enfants.

Les femmes syriennes de la troisième génération sont donc bien conscientes de l'importance de la consécration et de la présence des femmes syriennes dans leur rôle de mère. Conscientes de mettre leur carrière de côté pour se consacrer à leurs enfants en bas âge, elles dénoncent toutefois les inégalités de chances entre les sexes. Souhaitant des changements et une évolution vers une plus grande égalité, notamment

grâce à une plus grande présence du rôle du père ainsi qu'une conscience à devoir éduquer les filles et les garçons de façon plus équitable, les jeunes femmes continuent néanmoins de reproduire le modèle de leur mère. Ayant eu, pour la majorité d'entre elles, des mères qui ont mis de côté leur carrière et leur projet pour le bien-être de leurs enfants, elles se retrouvent, à leur tour, à accepter de subir le même sort et ainsi à reproduire des rôles sexuels inégalitaires.

5.3.4 Dimension égalité et féminisme

Ainsi plusieurs Syriennes affirment être conscientes des inégalités de sexe présentes dans leurs mentalités et pratiques culturelles. En effet, trois femmes syriennes de la troisième génération (Valérie, Sabine et Claudia) et une de la première génération (Olga) affirment subir les effets de l'inégalité de chances entre Syriens et Syriennes. Valérie dénonce cet état de chose :

Tu fais ta chance, tu as une liberté de choix, mais elle demeure moins grande chez la femme, car elle a peur de ce que le monde va dire si on désobéit aux mentalités. On vit dans une communauté où le malheur et la désobéissance des autres est un lieu de conversation intéressant. Tu peux pas ne pas en avoir peur et te fermer les yeux sur ce que les gens disent. Que tu le veux ou pas tu fais partie de cette communauté.

Angel ajoute :

À l'homme on donne plus de chance, car il a toujours plus d'accessibilité. Par exemple, une femme ne peut pas aller en mécanique, car elle n'est pas aussi forte.

Contrairement à ces trois femmes qui dénoncent des inégalités de chance entre les sexes, les autres Syriennes interrogées considèrent que les hommes et les femmes sont égaux en ce qui concerne leur vie sociale, amoureuse et professionnelle. Pour elles, la socialisation « genrée » n'a pas d'incidence sur les opportunités qui sont offertes à l'un ou l'autre sexe. C'est ce qu'Olga affirme en ces termes :

On a la même égalité de chance et chacun à sa chance entre ses mains.

Les femmes syriennes orthodoxes de la communauté notent qu'elles sont limitées dans leurs comportements et leur liberté d'expression. Toutes les participantes disent vivre des situations d'infériorité et d'inégalité du fait qu'elles sont syriennes. Elles affirment que la communauté vit encore dans des traditions et des mentalités qui ont tendance à reproduire les inégalités de sexe. Elles disent remarquer des écarts entre les couples de leur communauté et ceux de la société québécoise. Bien qu'une plus grande scolarisation amène les femmes de la troisième génération à remettre plus en question leur place et position dans les rapports de sexe au sein de leur futur couple, il reste que les mentalités culturelles demeurent nourries de pratiques sociales inégalitaires. En effet, trois participantes de la première et de la deuxième génération sur douze considèrent que l'égalité ne sera jamais établie entre les hommes et les femmes, et qu'il est préférable d'accepter que l'homme est supérieur à la femme au lieu de se battre pour atteindre une égalité qu'elles qualifient d'irréaliste. Marie soutient que l'homme est le chef de la maison et que c'est la parole de l'homme qui mène les membres de la famille. De plus, la majorité des répondantes, soit sept femmes sur douze, se disent non féministes, considérant que les droits des femmes ne seront jamais égaux à ceux des hommes. Pourtant une certaine ambiguïté se lit dans le témoignage d'Ivonne :

Je pense que ça doit être plus égal. Je suis contre la mentalité macho qui croit que l'homme est le roi. [...] Je ne suis pas féministe, l'égalité c'est bien, mais toujours dans la vie l'homme a plus de pouvoir, il est la tête de la famille et je crois qu'on ne sera jamais au même niveau. Les hommes seront toujours les responsables de la famille, l'homme ne va pas rester à la maison tandis que la femme va aller travailler.

Tout comme Ivonne, la majorité des femmes témoignent que bien qu'elles souhaitent atteindre l'égalité des sexes, les hommes ont et auront toujours plus de pouvoirs et de droits que les femmes. La majorité des femmes interviewées voient le féminisme et l'égalité entre les hommes et les femmes comme une révolution sociale inatteignable et irréaliste. C'est d'ailleurs probablement la représentation sociale la plus fortement intériorisée depuis l'enfance. Celle-ci, nous l'avons vu, se concrétise dans des

pratiques peu propices à l'attrition des inégalités sexuelles, alors que pour la majorité de ces femmes syriennes qui vivent en ménage au Québec s'imaginer un jour l'égalité de l'homme demeure une utopie. Pourtant, cinq parmi elles se montrent réceptives à l'idée d'égalité des sexes et soutiennent le discours féministe, espérant sans doute y gagner un espace de liberté personnelle, comme l'indiquent les propos de Claire :

Je ne me sens pas égale à mon mari et lui aussi me fait sentir qu'il est supérieur à moi. En fait, je suis d'accord, je pense que la femme ne doit pas être inférieure à l'homme, mais au même niveau et j'encourage cette évolution. [...] Oui je suis féministe, car je pense qu'on se doit de l'être en tant que femme, car même au Canada la femme est soumise à l'homme.

Néanmoins, celles qui croient à cette égalité sont bien conscientes qu'il ne suffit pas d'avoir des idées féministes pour qu'un rapport égalitaire ou équitable s'installe dans leur vie quotidienne. Elles sont aussi conscientes que le dépassement des mentalités inégalitaires passe nécessairement par l'application de pratiques égalitaires au sein des ménages. C'est uniquement par l'instauration d'une socialisation primaire plus égalitaire que les répondantes syriennes de la troisième génération jugent que les femmes syriennes des générations qui suivront pourront vivre une plus grande égalité au sein de leur couple. En tel cas, la prise de conscience des inégalités des sexes est une première étape vers leur éradication.

Ainsi, les diverses manières de vivre les rapports sociaux de sexe chez les femmes membres de la communauté syriaque orthodoxe St-Jacques de Montréal rencontrées sont guidées par une éducation différentielle entre les hommes et les femmes ainsi que par des pratiques sociales plus strictes pour les Syriennes. De plus, nous avons pu voir que l'identité syrienne, les contraintes liées au communautarisme et l'appartenance à la religion orthodoxe sont des facteurs d'influence qui limitent et normalisent les rapports sociaux de sexe des Syriennes. Ainsi, se reproduisent à travers les générations l'obligation du mariage religieux et de la virginité chez les femmes, l'éducation différentielle entre les sexes, ainsi que la répartition inégalitaire des tâches ménagères et familiales. Il ressort donc de notre analyse que les

représentations sociales qui guident la façon de penser et de vivre les rapports sociaux de sexe évoluent très peu à travers les générations en raison de la surdétermination des mentalités et des traditions culturelles qui limitent l'évolution de l'égalité des sexes que la société québécoise prône.

L'étude des identités de sexe-genre chez les informatrices nous éclaire sur l'importance du sexe féminin comme élément déterminant en ce qui concerne la façon d'éduquer et de socialiser les Syriennes à vivre leurs rapports sociaux de sexe. Ainsi, être une femme syrienne de la communauté St-Jacques signifie ne pas pouvoir vivre son couple hors de l'union du mariage, attendre le mariage pour s'épanouir sexuellement et enfin réduire ses chances professionnelles pour le bien-être de son mari ou de ses enfants. Ces exigences communautaires et familiales sont à ce point ancrées dans la façon de penser de ces femmes que les Syriennes de la troisième génération reproduisent grandement cette conception du couple. En effet, on constate qu'il y a très peu de variations et d'évolution dans leur conception du couple. Ainsi, le niveau d'intégration à la société québécoise et le niveau de scolarisation des femmes de la troisième génération ne sont pas des facteurs de grande influence des façons de penser et de vivre les rapports sociaux de sexe vu l'importance de la reproduction de l'identité syrienne entre générations.

CONCLUSION

Au fil de cette étude, nous avons voulu comprendre et analyser la manière dont des femmes syriennes et libanaises orthodoxes de la communauté St-Jacques de Montréal qui sont engagées dans la société québécoise vivent et pensent les rapports sociaux de sexe. Informée par le postulat selon lequel il existe des représentations sociales dominantes héritées du pays d'origine, des traditions culturelles, des normes et pratiques sociales particulières inhérentes à l'appartenance à la communauté tout comme des rituels de la religion orthodoxe qui encadrent les rapports sociaux de sexe, notre hypothèse de départ était que l'égalité entre les sexes tarde à s'établir dans la communauté syriaque orthodoxe St-Jacques en raison de la surdétermination de la culture identitaire syrienne et de l'esprit de communautarisme de la société syrienne de Montréal, ce qui la rend, en partie, imperméable à une transformation en profondeur des rapports de sexe.

Les entrevues menées auprès de douze femmes de la communauté St-Jacques ont permis de montrer combien ces dernières adhéraient à des valeurs, des mentalités et des normes inscrites dans leur héritage syrien et leur appartenance à la communauté. L'analyse met également en lumière combien leur adhésion à une identité culturelle distincte retarde l'atteinte d'une égalité de fait entre les femmes et les hommes de la Communauté et les maintient à l'écart des valeurs prônées au sein de la société québécoise, créant du fait même une barrière à leur intégration. Ainsi, cercle vicieux de la reproduction, la faiblesse de leurs contacts ou relations sociales avec des membres de la société d'accueil constitue, selon toute vraisemblance, un frein à la transformation des rapports sociaux de sexe au sein même de la communauté syrienne, particulièrement en ce qui concerne les pratiques privées et domestiques.

Afin de répondre à notre question de recherche, nous avons à la fois mobilisé les théories du communautarisme, de l'interactionnisme symbolique et des études féministes. Ce cadre théorique offrait les outils conceptuels pour mieux comprendre la réalité sous observation. Il était en effet essentiel de prendre en compte les défis et les contraintes qu'entraînent la volonté de préserver l'identité syrienne dans un contexte migratoire, de même que les bouleversements qu'exige l'intégration à la société d'accueil. Une revue de la littérature nous a permis d'explorer les grands thèmes qui nourrissent l'ethnicité et les rapports sociaux de sexe des membres de cette communauté. Nous avons emprunté les concepts d'immigration, d'intégration et d'identité culturelle à plusieurs auteurs tels que Micheline Labelle (1987) ainsi que Peter Berger et Thomas Luckmann (1986). Denise Jodelet (1989) nous a été utile pour définir les représentations sociales qui guident les façons de penser et d'agir de ces femmes. Nous avons utilisé les théories du communautarisme de Pierre-André Taguieff et de Fabrice Dhume afin de comprendre l'influence des communautés d'appartenance sur la structuration des rapports entre les membres de communautés culturelles ou partageant des valeurs religieuses et les autres groupes de la société québécoise ainsi que la dynamique de leurs rapports à leur communauté. De plus, Nicole-Claude Mathieu (1991) et Danièle Kergoat (2004), penseuses des théories classiques du féminisme matérialiste, ont été citées pour la compréhension des rapports sociaux de sexe, alors que Christine Delphy a été convoquée pour caractériser la division sexuelle du travail et entrevoir ses conséquences.

Nous avons construit notre démarche en nous appuyant sur une méthodologie qualitative centrée sur le point de vue de douze femmes syriennes et libanaises orthodoxes. À partir de ces douze entrevues semi-directives, nous avons voulu comprendre comment ces femmes syriennes orthodoxes interviewées se perçoivent elles-mêmes en tant que femmes syriennes orthodoxes établies à Montréal et en tant que membres de la communauté St-Jacques.

L'analyse thématique des entretiens s'étend sur deux chapitres : le premier d'entre eux fait le point sur le projet migratoire, l'expérience d'immigration et l'insertion dans la société québécoise des répondantes. Il permet de réaliser l'influence des représentations sociales, culturelles, religieuses et communautaires dans la vie quotidienne de ces femmes. Le deuxième chapitre permet de cerner l'influence de ces facteurs sur la façon dont les femmes syriennes orthodoxes pensent et vivent leurs rapports sociaux de sexe et la division sexuelle du travail.

Le bref panorama qui en ressort a permis d'arriver aux constats : notre hypothèse de départ qui demandait de vérifier si les mentalités et les traditions qui servent de guide à leurs façons de vivre leurs rapports sociaux de sexe ont pour conséquence de ralentir le niveau d'égalité des couples syriens orthodoxes, a trouvé confirmation.

D'une part, les femmes syriennes qui ont vécu l'immigration disent avoir quitté leur pays d'origine par obligation et, pour la majorité, avoir dû faire le deuil de leurs racines et de leurs liens d'amitié. Elles affirment aussi avoir vécu leur intégration à la société québécoise de façon ardue. Inspirés par les théories sur l'immigration et l'intégration à la société québécoise, nous avons pu comprendre que divers facteurs, tels que la maîtrise de la langue de même que l'accès au système scolaire ou au marché du travail sont des facteurs qui concourent à rendre plus facile l'intégration à la société québécoise. On retiendra cependant que même si la rencontre de ces conditions a rendu plus facile l'intégration de certaines répondantes, la vie de ces dernières se déroule encore largement à l'écart de la société québécoise et n'a pas produit une substitution significative des valeurs. Ainsi, on peut affirmer que l'attachement à l'identité syrienne, à ses traditions, sa religion et son univers normatif et la proximité de la Communauté St-Jacques se jouent en opposition avec une intégration réussie à la société d'accueil.

Les particularités propres à l'identité syrienne ont en tel cas un effet de barrière entre, d'une part, les membres de la communauté St-Jacques et, d'autre part, ceux de la société québécoise. De plus, même chez les femmes de la troisième génération qui sont

plus intégrées à la société québécoise que celles de la deuxième et de la troisième génération, des contraintes familiales, culturelles et religieuses sont évoquées dans leur discours et encadrent indéniablement leurs comportements et leurs pratiques familiales.

Cela étant, nos interlocutrices révèlent une relative hétérogénéité dans leurs manières de vivre leur vie quotidienne et de s'identifier à l'identité syrienne, ce qui contrevient à une vision essentialiste de l'appartenance communautaire. Par ailleurs, une majorité d'entre elles critiquent les valeurs et les pratiques sociales de la société d'accueil et prônent celles de leur communauté, ce qui a pour conséquence de créer un repli identitaire et un manque d'ouverture à des changements de mentalités et d'attitudes.

Dans un second temps, nous nous sommes attardés spécifiquement aux facteurs qui favorisent ou ralentissent l'adhésion des Syriens et des Syriennes au principe d'égalité entre les sexes et qui marquent leurs façons de penser et de vivre les rapports sociaux de sexe. Nous avons découvert que toutes nos répondantes considèrent que l'union par le mariage est importante et qu'elles l'incluent dans leur trajectoire de vie en raison de pressions culturelles, religieuses et communautaires. De plus, pour toutes nos participantes à l'exception d'une seule, la virginité chez la femme, relevant d'une exigence religieuse, demeure essentielle et n'est pas considérée comme une inégalité ou comme une contrainte sexuelle. Enfin, le mariage religieux est aussi perçu pour et par les femmes comme essentiel pour réussir leur projet de vie. Là où elles se distinguent les unes des autres, c'est que les femmes de la troisième génération remettent à plus tard le projet conjugal en raison de la prolongation de leurs études, alors même qu'elles se montrent aussi plus exigeantes que les femmes de générations précédentes dans leurs critères de sélection de leur futur mari.

Strictement socialisées aux représentations culturelles de leur pays d'origine ou de celui de leurs parents, les femmes syriennes installées au Québec continuent d'accomplir la majorité des tâches ménagères et familiales. Une bonne partie des répondantes de la première génération ont même intériorisé la rhétorique dominante sur la division sexuelle

inégalitaire, bien que les femmes de la deuxième et surtout de la troisième génération se démarquent légèrement de cette conception hiérarchique. Bien que le désir d'autonomie et de liberté soit exprimé par certaines d'entre elles, elles n'envisagent pas l'égalité des sexes comme un accomplissement possible et acceptent comme allant de soi de prendre la responsabilité de la majeure partie des tâches ménagères et familiales. Elles perçoivent l'apport de leur mari comme complémentaire ou optionnel. De plus, malgré le fait que certaines participantes adhèrent, au moins partiellement, au principe de l'égalité des sexes et conçoivent comme bénéfiques les revendications féministes, il ressort clairement de notre observation que les mentalités et pratiques sociales traditionnelles guident profondément la façon de penser et d'agir des femmes syriennes, ce qui ralentit sans aucun doute leur évolution vers une plus grande équité.

Évidemment, les résultats que nous avons obtenus en observant certaines femmes de la Communauté St-Jacques ne peuvent en aucun cas être généralisés à l'ensemble des communautés culturelles de Montréal. Nous ne prétendons pas non plus avoir présenté le point de vue exhaustif de toutes les femmes de culture syrienne ou libanaise qui appartiennent à la communauté St-Jacques de Montréal. Les résultats dégagés peuvent cependant être utilisés pour susciter des échanges entre les membres de la communauté ainsi qu'avec d'autres communautés culturelles en territoire québécois en permettant une meilleure emprise sur la réalité mise en lumière. De plus, ils peuvent projeter un éclairage différent sur les relations entre une population migrante et la société d'accueil québécoise ou du moins sur la distance qui sépare l'une de l'autre.

Enfin, notons qu'il était important pour moi, qui me qualifie de féministe et qui suis membre de cette même communauté, d'interroger des femmes syriennes orthodoxes sur leur marge de liberté et d'égalité dans leurs relations de couple, car je ressens que cette communauté reste à l'écart du principe d'égalité des sexes que la société québécoise prône, ce qui a, faut-il le dire, une incidence sur mon propre schème de valeurs et ma trajectoire.

Le mouvement des femmes est préoccupé, depuis le début des années 1990, par la question de l'inclusion des préoccupations des femmes issues des communautés culturelles. Ces témoignages pourraient provoquer une autocritique de la part des femmes syriennes orthodoxes tout en favorisant une meilleure compréhension par la communauté féministe des enjeux liés au désir de préserver des valeurs et pratiques des cultures d'origine. Une démarche analogue mériterait d'être entreprise auprès de femmes de communautés arabes présentes à Montréal, telles que les communautés d'origine arménienne orthodoxe, copte catholique, copte orthodoxe, grecque melkite catholique, orthodoxe d'Antioche, maronite, syriaque catholique, musulmane, etc. Nous espérons que les résultats de cette recherche pourront favoriser l'identification de pistes de dialogue par les femmes elles-mêmes. Aborder des questions relatives aux contraintes de l'immigration, aux difficultés d'intégration particulièrement pour les femmes, à la transmission de valeurs dans la famille, au partage des tâches domestiques et à l'accès des femmes à des droits égaux pourrait être un point de départ pertinent pour favoriser une meilleure compréhension mutuelle.

La fin de ce mémoire ne constitue que le début d'une réflexion plus large sur la façon pour les femmes de la communauté syriaque orthodoxe de Montréal de penser et de vivre leurs rapports sociaux de sexe. Ce mémoire met en évidence l'urgence de développer une collaboration plus étroite avec le mouvement féministe en raison de l'ampleur que prend l'immigration au Québec et de l'importance qui s'impose de comprendre les inégalités de sexe en lien avec les contraintes culturelles, religieuses et sociales qui posent des exigences duelles aux femmes des communautés culturelles. Par ailleurs, dans un projet de recherche futur, il pourrait être intéressant d'interviewer des hommes syriens orthodoxes afin de comprendre et de comparer l'incidence des facteurs de socialisation et de la plus grande marge de liberté dont ils bénéficient, tout en considérant qu'ils ont, tout comme les femmes, vécu avec les mêmes contraintes. Nous approfondirions donc ainsi notre réflexion sur les mécanismes de construction de l'identité syrienne en rapport avec l'identité sexe-genre développée par le mouvement féministe.

ANNEXE A

EXEMPLE DE LA GRILLE D'ENTRETIEN

Thèmes	Questions	Checklist
Immigration	1) Est-ce que vous pouvez me parler de votre expérience d'immigration au Québec ?	Âge à l'arrivée Raisons d'immigration Premières impressions Conditions d'accueil
	2) (Pour la génération des filles) Comment vous a été présentée l'expérience d'immigration de vos parents ?	Éléments positifs Éléments négatifs
	3) Comment vous définissez-vous par rapport à celle-ci ?	Éléments positifs Éléments négatifs
Parcours d'installation à la société d'accueil	1) Comment se sont déroulées votre arrivée et votre installation à Montréal ?	Logement Accueil Travail recherché et obtenu Expérience du milieu de travail, s'il y a lieu Intégration à la société québécoise Relation avec les membres de la société d'accueil
Intégration	1) Et maintenant, comment décririez-vous votre vie ?	Intégration à la société québécoise Intégration à la communauté syriaque Intégration au marché du travail
	2) Faites-vous partie d'une association ou d'un groupe ?	Si oui lequel ? Motivation à faire partie du groupe
Vie communautaire	1) Quel rapport entretenez-vous avec la communauté syriaque orthodoxe St-Jacques de Montréal ?	Engagement à des comités d'activités ou participation à des soirées Relation avec les Syriens orthodoxes Objectifs de la communauté selon vous Perception de la communauté incluse ou exclus de la société québécoise Valeurs privilégiées par l'appartenance communautaire.
	2) Quels sont vos rapports avec la société québécoise ?	Type de relation avec les membres de la société d'accueil (sociale, économique...) Comportement distinct ou semblable avec la société québécoise Influence de la société québécoise dans votre façon de vivre Valeurs de la société québécoise que vous privilégiez ou appréciez particulièrement

Appartenance religieuse	1) Quelle place occupe la religion dans votre vie ?	Pratiquante ou pas Place des rites ou cérémonies religieuses (baptême, mariage, confession, funérailles religieuses) Besoin d'appartenance à la religion orthodoxe Influence de la religion orthodoxe dans votre vie
Rapport sociaux de sexe	1) Comment vous représentez-vous le couple conjugal aujourd'hui ?	Vision de l'amour et de la vie à deux Âge des membres du couple Lieu de rencontre des couples Choix des partenaires (arabe ou pas) Importance du mariage et de fonder une famille
	2) Est-ce que cette représentation a changé pour vous au cours des années ?	Ce qui a changé et ce qui demeure pareil Si en couple, description de la rencontre avec votre conjoint
Égalité	1) Comment concevez-vous l'égalité entre hommes et femmes ?	Votre opinion Votre propre expérience avec les hommes
	2) Quelle est votre conception du féminisme ?	Partagez-vous le discours féministe ? Vous considérez-vous comme féministe ?
	3) Comment décririez-vous les rapports entre hommes et femmes au sein de la communauté orthodoxe St-Jacques de Montréal ?	Adhériez-vous ou pas à ces pratiques et mentalités ? Vision du mariage et de la virginité chez la femme
Division sexuelle du travail	1) Comment se fait la répartition des tâches ménagères dans votre famille ?	Rôle du mari Description en temps et en heure consacrés à la famille par sexe Sacrifice des parents ou d'un partenaire
	2) Comment se fait ou comment concevez-vous la répartition des tâches consacrées à l'éducation des enfants ?	Rôle du mari Description en temps et en heure consacrés à la famille par sexe Sacrifice des parents ou d'un partenaire
	3) Est-ce que vous observez des différences importantes entre vous et votre mère sous ce rapport ?	Ressemblances et différences
	4) Est-ce que vous pensez que les filles et les garçons sont élevés différemment ?	Si oui, quelles sont ces différences ? Sinon, quelles sont ces ressemblances ? Évolution générationnelle Éducation des relations avec le sexe opposé distincte ou semblable Sentiment d'égalité des chances Égalité de liberté, émancipation et d'autonomie
Reproduction	1) Quel est le bagage que vous voulez transmettre à vos enfants ?	Éducation en vivant au Canada par rapport au pays d'origine L'héritage de vos parents en matière d'éducation Qu'est-ce que vous ne voulez plus imposer à vos enfants ? Pratiques culturelles importantes, religion, langue arabe
Identité	1) Comment vous vous identifiez à la société québécoise ?	Vous dites-vous syrio-québécoise, canadienne ou syrienne ?

ANNEXE B

TABLEAU REPRÉSENTATIF DES PORTRAITS DES RÉPONDANTES

Nom	Âge à l'arrivée	Âge actuel	Langue parlée à l'arrivée	Langues maîtrisées outre l'arabe	Scolarisation	Marché du travail	Relation avec la société québécoise
Valérie	17	28	Arabe	Français, anglais	Universitaire	Gérante à la banque	Limitée au travail
Sabine	Née au Canada	28	x	Français, anglais	Collégiale	Secrétaire/animatrice	Moyenne
Claudia	11	35	Arabe	Français, anglais	Collégiale	Secrétaire	Limitée aux voisins
Rima	Née au Canada	27	x	Français, anglais	Universitaire	Ergothérapeute	Limitée une fois par mois
Nouha	18	55	Arabe	Français, anglais	x	Propriétaire/vendeuse	Limitée aux voisins
Claire	24	54	Arabe	Français	x	Secrétaire	Limitée au travail
Maria	23	51	Arabe, français	Français, anglais	Universitaire	Enseignante	Limitée au travail
Ivonne	16	54	Arabe	Français, anglais	Secondaire	Conseillère à la bibliothèque	Limitée au travail
Rose	50	90	Arabe, français	Français	Secondaire	x	Limitée aux voisins
Angel	48	71	Arabe, français	Anglais	x	x	Limitée aux voisins
Marie	50	93	Arabe	x	x	x	x
Olga	54	79	Arabe	x	x	x	x

BIBLIOGRAPHIE

- Abdallah-Pretceille, Martine. 1999. *L'éducation interculturelle*. Coll. « Que sais-je ? ». Paris: PUF, 126 p.
- About, Brian. 2002. « Min Zamaan - Depuis longtemps : la communauté syrienne-libanaise à Montréal de 1882 à 1940 ». In « *site du Centre d'histoire de Montréal* ». Ville de Montréal. En ligne. <http://ville.montreal.qc.ca/portal/page?_pageid=2497,3090574&_dad=portal&_schema=PORTAL>.
- Abrieu, Jean-Claude. 1989. « L'étude expérimentale des représentations sociales ». In *Les représentations sociales*, sous la dir. de Denise Jodelet, p. 187-203. Paris: PUF.
- Becker, Howard Saul. 1985. *Outsiders : études de sociologie de la déviance*. Traduit par J.-P. Briand et J.-M. Chapoulie. Paris: Editions Métailié, 249 p.
- Benmoussa, Houda. 2006. « Webzine pour l'intégration de la femme arabe au Québec ». Mémoire de maîtrise en Communication concentration multimédia interactif, Montréal, Université du Québec à Montréal, 79 p. En ligne. <<http://www.archipel.uqam.ca/2028/1/M9241.pdf>>.
- Berger, Peter et Thomas Luckman. 1986. *La construction sociale de la réalité*. Paris: Méridiens Klincksieck.
- Bertaux, Daniel. 2010. *L'enquête et ses méthodes : le récit de vie*. 3^e éd. Paris: Armand Colin.
- Bilge, Sirma. 2005. « La différence culturelle et le traitement au pénal de la violence à l'endroit des femmes minoritaires : quelques exemples canadiens ». *The International Journal of Victimology*, vol. 3, n° 3, p. 1-13.
- Corbeil, Christine et Francine Descarries. 2003. « La Famille : une institution sociale en mouvance ». *Nouvelles pratiques sociales*, vol. 16, n° 1, p. 16-26.
- Crenshaw, Kimberlé Williams. 2005. « Cartographies des marges : intersectionnalité, politique de l'identité et violences contre les femmes de couleur ». *Cahiers du genre*, n° 39, p. 51-82.

- Daune-Richard, Anne-Marie et Anne-Marie Devreux. 1992. « Rapports sociaux de sexe et conceptualisation sociologique ». *Recherches féministes*, vol. 5, n° 2, p. 7-30. En ligne. <<http://id.erudit.org/iderudit/057697ar>>.
- Delphy, Christine. 1970. « L'ennemi principal ». *Partisans*, no spécial Libération des femmes.
- , 1998. *L'ennemi principal, tome 1. Économie politique du patriarcat*. Paris: Syllepse.
- , 2001. *L'ennemi principal, tome 2. Penser le genre*. Paris: Syllepse.
- Descarries, Francine. 2005. « Le mouvement des femmes québécois : état des lieux ». *Cités*, no 23, p. 143-154.
- Dhume, Fabrice. 2009. « Commun, communauté(s), "communautarisme" : les frontières de la socia(bi)lité ». *Mana*, n° 16, p. 85-99.
- Dubar, Claude. 2010. *La socialisation : construction des identités sociales et professionnelles*. 4^e édition revue. Coll. « U. Série Sociologie ». Paris: Armand Colin, 251 p.
- Dubet, François. 2005. « Pour une conception dialogique de l'individu ». *Espaces Temps.net Textuel*, n° Juin 2005. En ligne. <<http://espacestemp.net/document1438.html>>.
- Gagnon, Bernard. 2012. « Du communautarisme à la neutralité libérale : un tournant radical dans la pensée politique de Charles Taylor ». *Politique et Sociétés*, vol. 31, n° 1, p. 127-147. En ligne. <<http://id.erudit.org/iderudit/1013134ar>>.
- Guillaumin, Colette. 1978. « Pratique du pouvoir et idée de Nature (1) L'appropriation des femmes ». *Questions féministes*, n° 2, p. 5-30.
- , 1992. *Sexe, Race et Pratique du pouvoir. L'idée de nature*. Paris: INDIGO & Côté-femmes éditions, 230 p.
- Jodelet, Denise dir. 1989. *Les représentations sociales*. Paris: PUF.
- Kergoat, Danièle. 2000. « Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe ». In *Dictionnaire critique du féminisme*, sous la dir. de Helena Hirata, Françoise Laborie, Hélène Le Doaré et Danièle Senotier, p. 35-44. Paris: PUF.

- , 2001. « Le rapport social de sexe : de la reproduction des rapports sociaux à leur subversion ». *Actuel Marx*, n° 30, p. 85-100.
- , 2004. « Division sexuelle du travail et rapports sociaux de sexe ». In *Dictionnaire critique du féminisme (2^e éd.)*, sous la dir. de Helena Hirata, Françoise Laborie, Hélène Le Doaré et Danièle Senotier, p. 35-44. Paris: PUF.
- Labelle, Micheline. 1987. *Histoires d'immigrées : itinéraires d'ouvrières colombiennes, grecques, haïtiennes et portugaises de Montréal*. Montréal: Boréal Express, 275 p.
- Labelle, Micheline, François Rocher et Guy Rocher. 1995. « Pluriethnicité, citoyenneté et intégration : de la souveraineté pour lever les obstacles et les ambiguïtés ». *Cahiers de recherche sociologique*, n° 25, p. 213-245.
- Laforest, Julie et Monique Rainville. 2009. *Trousse diagnostique de sécurité à l'intention des collectivités locales. Guide d'organisation d'entretiens semi-dirigés avec des informateurs clés*. Institut national de santé publique du Québec. Québec, Gouvernement du Québec. vol. 11 En ligne. <http://www.crpspc.qc.ca/Guide_entretien_version_WEB.pdf>.
- Lesèche, Didier. 2001. *Fiche de lecture de La construction sociale de la réalité, de Peter Berger et Thomas Luckmann (Paris : Armand Colin, 1996, 2^e édition)*. Coll. « Les fiches de lectures de la Chaire D.S.O »: La Chaire D.S.O.
- Lipiansky, Edmond Marc, Isabel Taboada-Leonetti et A Vasquez. 1990. « Introduction à la problématique de l'identité ». In *Stratégies identitaires*, sous la dir. de C. Camilleri, J. Kastarsztein, E.M. Lipiansky, H. Malewska-Peyre, I. Taboada-Leonetti et A. Vasquez, p. 7-26. Paris: PUF.
- Marshall, Katherine. 2011. « Travail rémunéré et non rémunéré sur une période de trois générations ». *L'emploi et le revenu en perspective*, vol. 24, n° 1, p. 1-18.
- Mathieu, Nicole-Claude. 1991. *L'anatomie politique : catégorisation et idéologie du sexe*. Paris: INDIGO & Côté-femmes, 240 p.
- , 2000. « Sexe et genre ». In *Dictionnaire critique du féminisme*, sous la dir. de Françoise Laborie, Helena Hirata, Hélène Le Doaré et Danièle Senotier, p. 191-200. Paris: PUF.
- Milan, Anne, Leslie-Anne Keown et Covadonga Robles Urquijo. 2011. *Les familles, la situation dans le ménage et le travail non rémunéré*. Femmes au Canada : rapport statistique fondé sur le sexe. n° 89-503-X. Statistique Canada. Ottawa, Gouvernement du Canada.

- Paillé, Pierre et Alex Mucchielli. 2003. *L'analyse qualitative en sciences humaines et sociales*. Paris: Armand Colin Collection U, 211 p.
- Portes, Alejandro et Julia Sensenbrenner. 1993. « Embeddedness and Immigration: Notes on the Social Determinants of Economic Action ». *American Journal of Sociology*, vol. 98, n° 6, p. 1320-1350. En ligne. <<http://www.jstor.org/stable/2781823>>. Consulté le 7/10/2009.
- Rea, Andrea et Maryse Tripier. 2003. *Sociologie de l'immigration*. Paris: La Découverte Collection Repères n° 364, 128 p.
- Redfield, Robert, Ralph Linton et Melville J. Herskovits. 1936. « Memorandum on the study of acculturation ». *American Anthropology*, n° 38.
- Sylvain, Lina. 2000. « Le guide d'entrevue : son élaboration, son évolution et les conditions de réalisation d'une entrevue ». In *Actes du 12^e colloque pour la recherche au collégial (Gatineau, 25 et 26 mai 2000)*, sous la dir. de Gilles Raïche, p. 128-133: Montréal: Association pour la recherche au collégial.
- Taguieff, Pierre-André. 2003. « Vous avez dit « communautarisme » ? ». In « *Tribune Le Figaro* ». En ligne. <<http://www.nouveau-reac.org/textes/pierre-andre-taguieff-vous-avez-dit-communautarisme/>>.